



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)

CATULLE.

TRADUCTION NOUVELLE.

Reveuë & corrigée apres celles qui ont esté faites en Prose & en Vers , depuis la premiere en Prose de l'année 1653. dediée à Monseigneur le Prince Palatin Edoüard de Bavieres : Et depuis encore, ce qui s'en est vû en Vers dans les Additions qui furent jointes à l'Edition de Virgile en 1673.

Par le mesme Auteur. M. de Marolles Abbe de Villeloin



A PARIS,

De l'Imprimerie de JACQUES LANGLOIS, fils , rue Gallande proche la Place-Maubert , vis-à-vis la rue du Foüarre , à l'Image S. Jacques le Mineur.

M. DC. LXXVI.

Avec Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

IL suffit de dire que ces Poësies sont de Catulle pour en faire l'Eloge. On croit les avoir renduës assez naïvement sans perdre les mesures qu'il faut toujours garder dans l'honnesteré, pour oser esperer qu'elles ne déplairont pas à ceux qui se connoissent en ces sortes d'ouvrages, & qui ne haïssent pas les Vers de quelque main qu'ils soient presentez, quand ils sont bien rournez.

Catulle appelé *Quintus Valerius Catullus*, nâquit dans la Peninsule de Sirmion, assez pres de Verone sous le Consulat de *Cajus Marius* pour la septiesme fois, & de *Lucius Cornelius Cinna*, environ vingt-deux années avant la naissance de *Virgile*. C'est à dire 86. ans avant celle de nostre Seigneur.

Le nombre des pieces qui nous restent de cet Autheur est de 117. entre lesquelles les huit grandes qui y sont, se lisent de suite à commencer au nombre 62. A sçavoir deux Epitaphes pour les Nopces de *Manlius* & de *Julie*, qui meritent bien la reputation qu'elles ont acquises pour la delicatessé de leurs pensées, selon les Coûtumes anciennes en ces sortes de sujets, avec le tour des Vers. Le Poëme d'*Alys* & de *Berecintie* qui se lit apres les Epitalames, a bien quelque beauté sans doute dans un tour d'Elegie, mais non pas sans quelque difficulté. Celuy des Nopces de *Pelée* & de *Thetis*, où le Poëte infere le grand Epizode de l'Histoire de *Thesée* & d'*Ariadne*, est l'un des plus beaux & des plus nobles qui nous soit venu de l'Antiquité, pour ce qu'il contient. Le Poëme à *Ortale* est proprement une Elegie pour marquer le regret sensible qu'il souffre acause de la mort de son frere. La 67. piece est une Elegie pour la cheveleure de *Berenice*, qu'il rémoigne luy-mesme avoir traduite du Poëte *Callimaque*. La 68. est un Dialogue avec une Porte sur un sujet galand, bien qu'il soit un peu médisant : & la 69. est fort élégante, selon le sentiment de *Muret*, pour servir de consolation à *Manlius* sur la perte qu'il fit de sa femme *Julie*, dont il avoit chanté les Epitalames pour la solennité des Nopces ; mais où il se rencontre aussi beaucoup d'obscuritez & de difficultez dans le Latin, lesquelles on se persuade d'avoir suffisamment éclaircies par le moyen de la Version.

On a adjouté à toutes ces choses le Poëme des Eloges de *Venus* pour la veille de sa feste, qui est une piece qui n'a pas moins de difficultez que de delicatessé attribuée à *Catulle*, dont il sera parlé en son lieu.

LES VERS DE CATVLL

A CORNELIUS NEPOS. 1. *Quoi dono.* 10.

A Qu' mon petit Livre, avec sa nouveauté,
 Donnerai-je aujourd'huy, s'il a quelque beauté,
 Venant d'estre achevé par celuy qui relie,
 Où l'éponge a rendu chaque chose polie?
 A vous, Corneille illustre, enrichi du sçavoir,
 Qui prescrit à chacun l'amour & le devoir,
 Qui donnez d'ordinaire, avec un tour sublime,
 A tous mes jeux d'esprit quelque sorte d'estime:
 Vous en fistes estat dès cet heureux moment,
 Que vous fistes parestre avec tant d'agrément,
 Trois Volumes entiers des choses memorables
 De tous les temps passez aux Romains Venerables.
 O Dieux! qu'en cet Ouvrage on voit de nobles traits!
 Et que tout ce travail fait de rares portraits!
 Cependant mon Livret que je tire du coffre,
 Veut qu'avec mes respects humblement ie vous l'offre.
 Que Minerve le tienne en sa protection,
 Qui ne doit qu'à l'esprit sa haute extraction.

La presse

Cornelius
Nepos avoit
fait trois Li-
vres d'histoi-
res.AV PASSEREAV DE LESBIA. 2. *Passer.* 13.

PASSEREAU, les plaisirs de ma belle Maistresse,
 Avec elle il se iouë, elle luy fait carefse,
 Le reçoit en son sein, & luy donne à pincer,
 Ce que le bout du doigt luy presente à succer.
 Souvent elle provoque en son humeur gallante
 Et sa picoterie, & sa langue cuifante.
 Puissai-je accompagner cet innocent depit
 De ce ie ne sçai quoy qu'on sçait mettre en credit;
 Ce qui peut appaiser une douleur amere.
 Je croi certainement que ie pourrois luy plaire,
 Si, jouiant comme luy dans ma pressante ardeur,
 Je pouvois éprouver iusqu'ouà va sa froideur.

A ij

4 C A T U L L E.

Ce bien-la me feroit tout autant agreable,
Que le fut autresoïs cette pomme admirable,
Dans la lice où courut cette jeune Beauté,
Qui flechit son esprit par cette nouveauté.

LA MORT DV PASSEREAV DE LESBIA. 3.

Lugete Veneres, cupidinesque. &c. 18.

PLEUREZ, petits Amours, Graces, versez des larmes:
Compagnes de Venus, noyez de pleurs vos charmes,
Et que tout ce qu'on void au monde de plus beau,
Deplore sans cesser la mort du Passereau.
Vne belle l'aimoit, il estoit ses delices,
Mais son desastre fait ses rigoureux supplices.
Rien n'estoit à ses yeux si plaissant, ni si doux.
Elle estoit sa Maistresse, il estoit son Epoux.
Il la quittoit bien moins, qu'elle sa tendre mere:
Et flattant ses appas, il craignoit sa colere.
Mais, comme il s'égayoit faisant de petits faults,
Il venoit pepier apres divers assaults.
Sans cesse il s'éloignoit, & retournoit sans cesse,
Et sçavoit l'art de plaire à sa jeune Maistresse.
Maintenant il s'en va par un chemin obscur,
D'où l'on ne franchit point un passage si dur.
En dépit soit de vous, malheureuses tenebres,
Qui ternissez chez vous les Beutez plus celebres.
Ce que j'aimois le mieux est donc dans le tombeau!
Vous me l'avez ravi mon petit Passereau.
O malheur, ô malheur! cruelle destinée,
Pour un tel déplaisir devoit-elle estre née!
Ses yeux dont les brillants se doivent admirer,
Sont aujourd'huy ternis à force de pleurer.

LE BRIGANTIN. 4. *Phasellus ille. 27.*

C E petit Brigantin, mes Compagnons, se dit,
Vous le voyez, il est causeur sans contredit.
Où il luy-mesme se dit dans ses discours sinceres
Le vaisseau le plus prompt des plus vistes galeres,

L'Adriatique Mer ne le sçauroit nier.
 Les Cyclades l'ont sceu d'un Triton Nautonnier.
 Et Rhodes si fameuse, & la Thrace endurcie,
 Par le froid qui la rend si souvent obscurcie,
 Le Bosphore & le Golphe, ou le Pont chaque jour
 Fait voir une forest élevée à l'entour,
 Comme au Mont de Cythore, on entend le murmure
 De cette forest sombre avec sa chevelure.
 Joint à cela, dit-il, que rien n'est plus connu
 Dans Amaistre où l'on tient que je suis parvenu,
 Au Royaume de Pont, comme chez toy, Cythore,
 Où la fertilité de ton buis te decore.
 Il dit sans se tromper, que du commencement,
 Il estoit élevé sur ton sommet charmant,
 Et que ses avirons il a trempé dans l'onde,
 Au bords de son rivage & de la mer profonde.
 Qu'enfin il a porté son Maître genereux
 Entre plusieurs détroits qui sont si dangereux,
 Au gré de tous les Vents qui donnoient dans les toiles,
 Et portoient le Vaisseau de l'Abyssme aux Estoiles:
 Mais qu'aux Divinitez des costes de la Mer,
 On ne fit point de vœux contre le flot amer,
 Quand de l'onde marine abordant la Province,
 Il vint jusques au Lac, d'où s'écoule le Mince,
 Dont rien n'est de si pur au monde que ses Eaux,
 Où Brigantin je fus parmi d'autres Vaisseaux:
 Mais ces choses déjà ne sont que trop antiques,
 J'ai vieilli parmi vous, ondes Adriatiques.
 Je suis connu de vous, & me consacre encor,
 A vous jumeaux divins, ô Pollux, ô Castor.

A L E S B I A. 5. *Vivamus mea Lesbia.* 13.

VIVONS, vivons, Lesbie, apprenons l'art d'aimer;
 On ne sçauroit assez les plaisirs estimer.
 Méprisons le chagrin de ces Vieillards severes,
 Qui ne goûtent jamais que des choses ameres.

Nous voyons chaque jour se coucher le Soleil :
 Il se leve au matin avant nostre réveil :
 Puis il se plonge encor dans l'onde maritime ,
 Et , de l'onde il renaist pour sa gloire sublime :
 Mais dès que s'éteindra la briève clarté
 Qui s'échape de nous avec la liberté :
 Nous dormirons toujours , & nostre ame fidelle
 Sentira du tombeau la nuict perpetuelle.
 Accorde-moy , Lesbie , & le charmant baiser
 Et , ce qui peut tout seul nos flâmes appaiser.
 Donne-moy cent baisers , donne-m'en plus de mille ,
 Et puis cent mille encor , quand nostre sort se file.
 Puis dix mille de suite , & puis encoré cent ,
 Afin que pour combler un plaisir innocent ,
 Avec plusieurs milliers , nous confondions ensemble
 Ce nombre de baisers , a qui rien ne ressemble ,
 Sans que nous , ni quelqu'autre , ou qu'un esprit jaloux ,
 Puissent compter nos feux , ny des baisers si doux.

A FLAVIUS. *Flavi delitias tuas.* 17.

FLAVIEN tu dirois volontiers à Catulle
 Quelle sont tes amours , & cela sans scrupule ,
 Bien qu'elles marquent peu la genereuse ardeur
 Pour quelque passion sans blesser la pudeur ;
 Mais non pas sans seicher par une ardente fièvre ,
 Ce qui s'exprime assez sur le bord de la lèvre ,
 Dont l'on te voit confus , & n'ozant l'avouer ,
 Ton liêt sçait mieux que nous comme on te doit louer.
 Bien que muët on l'oit qu'il dit , sans qu'on le nie ,
 Que tu ne passes point les nuits sans compagnie.
 Et , comme il est rempli de l'odeur des bouquets ,
 Et des parfums exquis que couvrent des sachets ,
 Il ne laisse pas lieu seulement qu'on en doute ,
 Non plus que son chevet , au temps qu'on ne voit goutte ,
 Egalement foulé de l'un à l'autre bout ,
 Le doux bruit de son bois , qui s'ébranle par tout ,

Et ne bougeant d'un lieu s'avance & se recule.
 Ainsi je ne voy pas pourquoy tu fais scrupule,
 De me tout découvrir, tant la chose pour toy,
 En est avantageuse, & qu'elle l'est en foy.
 Mais d'où vient qu'on diroit que tes costez s'affaissent,
 Et que ta belle taille & que ton corps s'abaissent ?
 Di-nous-en le secret, si d'un Vers enjouié,
 Au sujet de tes feux tu veux estre louié.

A LESBIA. 7. *Quæris quot mihi. 12.*

TE dirai-je, Lesbie, en ta gallante humeur,
 Combien pour assouvir les desirs de mon cœur,
 Je veux de tes baisers, sans qu'on me le conteste,
 Pour en avoir assez, & quelques-uns de reste ?
 Autant qu'en Allemagne on voit de cheveux blonds,
 Autant qu'en la Libye on peut voir de sablons,
 Et qu'il s'en voit autour de l'ardente Cirene
 Et du Temple d'Ammon, & de l'antique Arene,
 Où du vieux Batte on fit jadis le grand tombeau,
 Dans un país aride éloigné de toute eau :
 Autant que dans le Ciel se découvrent d'Estoiles,
 Qui percent icy bas au travers de cent voiles,
 Les amours qui se font durant l'obscure nuit,
 Entre mille Mortels sans tumulte & sans bruit.
 Autant de doux baisers donnez à ton Catulle,
 Luy suffiront, Lesbie, après le Crepuscule :
 Et mesmes, comme il est touché de ton amour,
 Quand l'Aurore se leve un peu devant le jour.
 Alors, Lesbie, alors, sans qu'aucun le conteste,
 Peut-estre en aurons-nous, comme je croy, de reste.
 Sans pourtant que des gens toujours trop curieux,
 En puissent tenir compte aux Esprits envieux,
 Ou qu'un sombre murmure, autour d'une effigie,
 S'en servist pour charmer nos sens par la magie.

A SOY-MESME. *Miser Catulle. 19.*

CATULLE, cesse enfin de faire des sottises
 Et tien perdu le temps de toutes tes surprises.

Tu l'as perdu, Catulle, & misérablement,
 Autresfois le Soleil pour toy fut si charmant.
 D'une douce splendeur ses clartez ordinaires
 Eclairoient tous tes pas comme Dieux Tutelaires,
 Quand tu suivois par tout cette jeune Beauté,
 Qui pour toy n'eut jamais d'ombre de cruauté.
 Ha! nulle dans ma vie à mon cœur fut si chère
 Si j'estois son Berger, elle estoit ma Bergere.
 Tout ce que ie voulois de ses rares faveurs,
 Je l'obtenois sans peine avecque cent douceurs.
 Alors certes alors, s'il faut que l'on me croye,
 J'avois les Soleils doux au milieu de ma ioye :
 Mais depuis cette belle a bien changé d'humeur.
 Ne t'en tourmente pas, méprise sa rigueur.
 Elle te fuit. Hé-bien! la voudrois-tu poursuivre?
 Dans une telle peine, empesche-toy de vivre.
 Supporte ses dédains pour guerir ton tourment,
 Un iour elle plaindra son endurcissement.
 Adieu, Belle; pour toy j'ay pris un cœur de roche,
 De toutes tes faveurs iamais ie ne m'approche;
 Je ne forceray plus ta libre volonté,
 Et tu prendras trop tard pour moy quelque bonté :
 Ton regret sera grand de n'estre plus priée,
 Dés là mesmes aussi tu seras decriée.
 Quelle sorte de vie en cette occasion,
 Te pourra consoler de ton illusion?
 Qui t'ira visiter? pour qui seras-tu belle?
 Qui désormais sera pour ton amour fidelle?
 Qui te voudra servir? A qui donneras-tu,
 Des baisers si charmans quand rien n'est debatu?
 Di-nous encor de qui tu presseras la bouche,
 Et tu mordras la lèvre, à quelqu'un qui te touche?
 Mais, Catulle, tandis, pour guerir ton tourment,
 Conserve dans ton cœur ton endurcissement.

CATVLE.

A VERANNIUS. 9. *Veranni omnibus.* II.

VERANNE le premier de mes meilleurs Amis,
De trois cent mille a qui mon esprit est soûmis,
Es-tu donc de retour d'un voyage prospere,
Pour revoir ta maison, tes freres & ta mere?
O nouvelle agreable! heureusement chez toy,
Je te reverray donc plus glorieux qu'un Roy!
J'entendray le recit que, selon ta coûtume,
Tu feras à propos digne d'un grand volume,
De ce que dans l'Espagne, où plusieurs ont couru,
Des singularitez en maints lieux t'ont paru;
De ce qui s'est passé dans ses amples Provinces,
Dans son gouvernement, dans l'Estat de ses Princes.
Et, m'approchant de toy, rendant graces aux Dieux,
Je baiserais ta main, ton visage & tes yeux.
O, qui des gens contens à plus que moy de joye!
Qu'il s'en vante bien haut, s'il veut que je l'en croye.

DE L'AMIE DE VARUS. 10. *Varus me.* 34.

VARUS, mon cher Varus me rencontrant en Ville,
En la place où j'estois comme un homme inutile,
M'emmena sur le champ, afin qu'en ses amours,
Je visse quel estoit le but de ses discours.
Je les vis, je veux dire, une jeune brunette,
Qui n'estoit pas mal-propre & me parut bien faite,
D'un air libre, agreable: & nous voyant auprès,
Nous eufmes à propos un entretien exprés:
Puis on vint à parler de nostre Bithynie,
(Je l'avois visitée & sçavois son genie)
On me demanda lors quel pais c'estoit donc,
Et si dans ces lieux-là mon voyage fut long:
Si j'avois profité beaucoup de ce voyage,
Je répondis qu'oüi, sans nul autre avantage.
Qu'à peine y trouvoit-on dequoy sur ses cheveux,
Mettre un peu de parfum, en leur faisant des nœux,
Pour nous, ni pour un autre, ou pour le Preteur mesme,
Ni pour quelque Officier du royal Diadème,

Sur tout où le Preteur homme foible & brutal,
Avoit l'esprit plus dur que celui d'un cheval:
Là mesme, la Cohorte estoit plus méprisée,
Que ne seroit un fil rompu de sa fusée.
Toutesfois on peut bien avoir pour de l'argent,
Ce qui nous vient de là sans exploit ni Sergent,
Des hommes pour porter le faix d'une litiere,
Propres pour cela mesme à fournir la carriere.
Pour moy, luy dis-je alors, sans vous rien déguiser,
De ma bonne fortune, afin de la priser,
Je n'appelleray pas mauvaise la Province,
Qui me vint en partage au gré mesme du Prince,
Pour huit hommes bien faits que j'en pus retirer,
La verité pourtant, sans en rien alterer,
M'oblige à vous le dire avec cét avantage,
Qu'ils ne pouvoient porter aucun poids du ménage,
Non pas mesmes le pied rompu d'un bois de liect.
Ha! Catulle, dit-elle entendant ce conflict,
Comme elle a de l'esprit & qu'elle sçait cent choses,
Prette-moy ces gens-là, tenant les bouches closes,
Je n'en ai de besoin, de peur de faire pis,
Que pour aller au Temple où l'on voit Serapis.
Non, luy dis-je à l'instant, ha! n'allons pas si viste:
Je ne vais pas si-tost me retirer au giste:
Quand j'ay dit que j'avois cent choses en un tas,
J'avois l'esprit ailleurs, & je n'y pensois pas.
C'est Cinna, qui les huit a pris pour son usage:
Il en sçait la methode & l'unique avantage:
Mais qu'ils soient de ses gens, ou bien qu'ils soient à moy,
Il m'importe fort peu; mais je sçay leur employ.
J'en use librement, comme si pour moy-mesme
Ils estoient achetez avec dépence extrême.
O Dieux! quelle personne! avec de tels propos,
Ne laissant près de vous un seul homme en repos!

A. FURIUS ET A. AURELIUS. II. *Furi.* 24.

AURELE & Furius Compagnons de Catulle,
Soit qu'il laisse de loin les Colonnes d'Hercule,
Pour aller du costé de l'Inde, où l'Océan
Fait raisonner sa vague au lever de Titan :
Soit qu'il tire à l'écart vers les Rois d'Hircanie,
Ou d'un autre costé dans la Caramanie,
Ou qu'il aille chez vous, Arabes amollis,
Qui dans tous les plaisirs estes ensevelis,
Soit qu'il voye le Sasse, ou qu'il pousse sa course
Dans le país du Parthe, ou du costé de l'Ourse,
Ou qu'il tire au país où débordé le Nil,
Fleuve qui de ses eaux entrecoupe le fil,
Pour tomber dans la Mer par sept bouches ouvertes,
Qui fournit des tresors aux plaines découvertes,
Soit qu'il tente au delà des Alpes le hazard,
Pour y voir les exploits du valeureux Cezar,
Les Monuments sacrez de sa haute victoire,
Le Rhein Gaulois qui porte en maints lieux sa memoire,
Et le rude Breton qui dans ses tours divers,
Se peut dire dernier Peuple de l'Univers;
Ils sont avecque moy preparez au Voyage,
Parmi de grands travaux au peril du naufrage,
Mais, de ces choses-là, ne dites pourtant rien
A la jeune Beauté qui seule fait mon bien;
N'en parlez pas trop haut de peur de luy déplaire,
Elle pourroit toujourns sans moy se satisfaire.
Qu'elle vive contente avecque cent Gallans,
Sans qu'elle en aime un seul, bien que tous opulents :
Mais de tous énervant la force & le courage,
Tant elle a de souplesse a faire un bon ouvrage :
Que mon amour pour elle autresfois si charmant,
Demeure méprisé violant son ferment.
Il est enfin tombé cét amour par sa faute,
Comme la fleur qui leve au bord d'un pré trop haute,

A qui le choc tranchant de quelque Laboureur
A causé son defastre en trompant son mal-heur.

CONTRE ASINIUS. 12. *Marrucine Asini.* 17.

MARRUCINE Asinie, en bonne verité,
Tu ne sçais pas user avec dextérité
De ta droite aussi-bien que tu fais de ta gauche,
Quand il s'agit de boire ou faire une débauche,
Emporter la serviette au milieu du repas,
De ceux qui sont assis & qui n'y pensent pas!
Tiens-tu cela plaissant? si tu te l'imagines,
Tu te trompes pensant te sauver par tes mines,
Rien n'est de si vilain, ni rien n'est de plus mal,
Et de n'en croire rien, c'est estre un animal.
Ecoute sur cela Pollion, c'est ton frere,
Qui, pour te garentir d'une si sale ulcere,
Voudroit avoir payé tes larcins d'un talent,
Comme on peut dire aussi qu'il est assez gallant,
Pere des jeux polis & fines railleries,
Et de tout ce qu'on peut nommer gallanteries,
Sçache donc que tu dois en cette occasion
Te promettre de nous quelque derision:
Ou tu dois sans delay renvoyer la serviette,
Que tu volas hier découvrant une assiette.
La chose en elle-mesme est de peu de valeur:
Mais c'est un souvenir de mon ami meilleur.
Je l'estime & l'honore autant qu'il est sincere,
Ne doutant point aussi qu'il ne me confidere,
Fabulle & Veranie usant de leur pouvoirs
M'envoyèrent d'Espagne un present de mouchoirs,
Ils estoient d'une toile aussi fine que blanche,
A Setabe choisie & filée à la *Manche*,
Je me sens obligé d'en faire autant d'estat,
Que s'ils m'estoient venus de quelque Potentat,
Ne pouvant m'empescher d'aimer Veraniole,
D'aimer Fabule aussi, qui m'ouvre la parole.

CATVLE.

13.

A FABVLE. 13. *Canabis bene.* 14.

DANS mon logis bientost je ne m'oublirai-pas
De te faire, Fabulle, un excellent repas,
Si les Dieux obligeants se trouvent favorables,
Apportant avec toy des mets considerables,
Pour faire un grand souppé, non sans l'accompagner
De quelque fille aimable, à ne rien dédaigner.
De bon vin, de bons mots & de gallanterie
Où l'on ne melle rien à la fripponnerie,
Apporte, cher ami, pour ne r'y pas tromper
Et nous te donnerons assez dequoy soupper
Catulle n'est pas riche, & sa bourse n'est pleine
Que d'inutiles fils que fournit son domaine,
De toiles d'araignée, où ne se melle point
L'argent des revenus qui forment l'embonpoint.
Sans cela toutesfois si tu crains les ordures,
Tu n'y rencontreras que des amitez pures :
De la reconnoissance au moins de nostre part,
Et tout ce qu'on attend de plus poli de l'art,
Ou quoy qu'on puisse dire avoir de la tendresse
Autant que de douceur ou de delicatresse.
Car, & n'en doutes pas, un parfum excellent
Me comble de ses biens, dont je suis opulent.
Je le dois aux faveurs des Amours & des Graces
Et les garde pour toy, qui tous autres effaces.
Que si tu sens jamais ces parfums fortunez,
Fabulle, tu voudrois estre fait tout de nez.

A LICINIUS CALVUS. 14. *Ni te plus oculis.* 23.

Si je ne t'aimois plus que mes yeux, cher Calvus,
Je te voudrois haïr comme Vatinius,
Cet ennemi public haï de haine telle,
Que tu n'ignores pas qu'elle ne soit mortelle,
Pour le maudit present que tu m'as envoyé,
Dont mon esprit s'étonne & demeure effrayé.
Car me suis-je mépris te chantant des sornettes,
Pour m'avoir accablé de si méchants Poètes?

Que celui justifie & le Ciel & les Dieux
 M'ayant fait un present de Vers si furieux.
 Que s'il doit arriver, comme je m'imagine,
 Que Sillon qui sçait tout dans la Critique fine,
 Te donne quelque chose avec la nouveauté,
 Joignant à son merite une grande beauté,
 Je ne m'en plaindrai pas, & je puis dire mesme,
 Que je me tiens ravi, comme d'un bien extrême,
 De ce que tes travaux ont esté bien receus,
 Comme ils avoient esté toujourns si bien conceus.
 Grands Dieux! l'horrible Ouvrage, & le malheureux Livre
 Sans caractere aucun de vertus qu'on deust suivre,
 Dont quelqu'un de ta part à ton Catulle absent,
 Le croyant obliger vint en faire present,
 Pour te faire perir aux festes Saturnales!
 J'en ferai sacrifice aux saintes Bacchanales.
 Non non, railleur, cela n'en ira pas ainsi.
 Si-tost qu'il fera jour, je sortirai d'icy,
 Pour voir chaque boutique au quartier des Libraires,
 D'où je ramasserai par des soins volontaires
 Les Cefes, les Aquins, les Suffenes hais
 Et tout ce qu'on appelle ordure en ce pais,
 Miserables Ecrits de Vers, de Poësie,
 Afin de me vanger, selon ma fantaisie:
 Retirez-vous d'icy, méchants faiseurs de Vers
 L'horreur de nostre Siecle & de tout l'Univers,
 Qui pour nous abuser eustes la hardiesse
 De nous montrer vos pieds enervez de mollesse.

A A U R E L E. 15. *Commendo tibi me. 19.*

C'EST à toy, mon Aurele, à qui je recommande
 Moy-mesme & mes Amours à peine d'une amende.
 Mais conserve toujourns cette rare pudeur,
 Que je veux esperer de ta juste candeur,
 Si bien que s'il te vient jamais en fantaisie,
 Que pour un beau sujet ton ame soit faisie.

De corrompre ses mœurs & son honnesteté,
De ce qui me possède, épargne la beauté.
Je ne te le dis pas à l'égard du Vulgaire,
Qui se trouve occupé toujours à quelque affaire,
Dans la place publique, où, sous le grand Palais,
Chacun parle de guerre ou s'entretient de paix.
Mais de ton costé seul, je crains tout je l'avouë,
Si dangereux aux gens, que tu baïses la joue
A ceux qui sont bien faits ou qui ne le sont pas,
Trouvant en chacun d'eux quelque sorte d'appas.
A d'autres toutesfois, & sans ceremonie,
Uses-en librement, cherche leur compagnie;
Mais excepte le mien, & sois persuadé
Que je me fie à toy : mais s'il est possédé,
Ou si ta passion ou fureur insensée,
Te pouïs à tenter, occupant ta pensée,
Ce qui m'est de plus cher, afin de me vanger,
Je te souhaite à dos un mulet étranger.

A AVRELIVS ET A FVRIVS. 16. P. ego vos. 17.

POUR vous, constant Aurele, effeminé Furie,
Vous sentirez les coups de mon artillerie :
Qui pensez que je sois dissolu, sans pudeur,
Acause que mes Vers combatant la froideur
Semblent avoir aussi quelque peu de mollesse :
Car, je ne dirai pas de la delicatessè.
Il faut que le Poëte ait de la chasteté.
Rien n'est de plus feant, c'est une verité.
Mais que ses Vers le soient aussi de mesme sorte,
Il n'en est pas besoin, quand rien ne le transporte.
Et certainement ceux qui sont pleins d'agrément,
Avecque la douceur & son tendre charmant,
Si de plus ils ne sont encore gueres chastes,
On peut dire souvent que leurs plaisirs sont vastes,
Pour allumer la joye & l'amour dans le cœur,
Non pas aux jeunes gens, mais au barbon moqueur.

Qui ne peut presque plus se lever de sa place,
 Si vous croyez qu'ainli vostre gloire j'efface
 Vous qui tant de milliers de baisers avez lus;
 Si par hasar encor mes plaisirs dissolus
 Vous avez lus de mesme, & n'avez point de peine
 De les mettre en usage à la mode Romaine,
 Je sçai l'art de vous faire, & quand il vous plaira,
 Tout ce que vous sçavez, & que chacun sçaura.

A VNE COLONIE. 17. *Colonia. 26.*

MA chere Colonie à qui pour ton grand pont
 On doit beaucoup d'honneur sur ton lac si profond,
 Tu le tiens en estat de réjouir le monde,
 Qui sans sçavoir dancier, faulte en traversant l'onde.
 Mais je voi ce que c'est, tu crains que tes piliers.
 Qui manquent de liens quittent les hauts sommiers:
 Ou qu'apres avoir fait bien dancier des personnes,
 Il ne s'affaisse enfin sur ses propres colonnes,
 Et ne tombe au marais par sa fragilité.
 De sorte qu'à parler pour ton utilité,
 Tu dois, à mon avis, te rendre un peu soigneuse
 D'avoir un meilleur pont, qui sur la vague creuse,
 Porte les Saliens, que l'on doit consacrer
 Les jours que pour leur feste ils doivent celebrer.
 Accorde-moy tandis, illustre Colonie,
 Pour un doux passetemps & sans ceremonie,
 Qu'un homme impertinent qui m'a fait un affront,
 Et que je dois haïr tombe en bas de ton pont,
 Abîmé dans la bouë, où comme dans un gouffre,
 Il sente sur son dos le bitume & le soufre.
 Cet homme est ridicule, &, pour n'en point mentir,
 Vn enfant vaudroit mieux, qui ne peut se vestir,
 Dormant entre les bras tremblotans de son pere.
 Il a pris une fille arrachée à sa mere,
 En la fleur de son âge, & plus tendre cent fois
 Qu'un tendre chevreau cheri d'un Villageois,

Pour

Pour elle il eust falu se donner plus de peine
 A sa soigneuse garde épargnant son domaine.
 Qu'il n'en faut à garder quelque raisin bien meur,
 Sur un sep qui n'est pas fermé d'un clos bien seur.
 Il souffre cependant qu'elle se divertisse,
 Sans congé de personne avec peu d'artifice.
 Et cet homme stupide à faire au Ciel des vœux,
 Ne l'estime pas plus que l'un de ses cheveux.
 Il n'entreprend pas même à s'essayer chez elle,
 Ayant moins de vigueur qu'une jeune pucelle.
 Il est comme une foughe au milieu d'un fossé
 Où la congnee autour à son tranchant passé.
 Il ne s'apperçoit point qu'aupres de luy couchée
 Elle soit satisfaite, ou qu'elle soit touchée.
 Ainsi ce gros lourdaud qui ne voit rien du tout,
 Et qui n'a pas l'esprit de se tenir debout,
 Qui ne sçait ce qu'il est, ni s'il est dans le monde
 En terre, en l'air, au ciel, dans les feux ou dans l'onde,
 C'est cet homme-la même abbatu de ton pont,
 Que je souhaiterois dans l'abyssme profond,
 Afin que son esprit assoupi dans la fange
 Y demeurast toujours puisque nul ne me vange,
 Comme la Mule laisse en un borbier épais
 Sa semelle de fer, quand le reste est en paix.

AV DIEV DES JARDINS. 18. *Hunc lucum tibi.* 4.

O Dieu de nos Jardins, ce bois je te dedie,
 Je le consacre en ton honneur,
 Soit qu'à Lampsaque on die,
 Le Dieu de nos Jardins en fut l'entrepreneur :
 Soit que tu t'aimes-mieux en quelqu'autre bocage,
 Le bord de l'Hellepont,
 En huîtres si fecond,
 Bien plus que nul autre rivage,
 Dans ses Villes connoist tes liberalitez
 Il te craint & revere,

Et sans cesse, il prefere
Ta taille magnifique à cent Divinitez.

LE DIEV DES IARDINS. 19. *Hunc ego juvenes.* 21.

JEUNES gens, vous sçauvez, que n'estant que de cheſne
D'une ruſtique main façonné juſqu'à l'aiſne,
Avec une coignée en la forme d'un Dieu,
Par mes ſoins toutesfois, j'ai conſervé ce lieu,
Et ces tortis de jonc, & ce tendre feüillage
Avecque ces faiſceaux qui couvrent mon village,
Afin que l'abondance allaſt de mieux en mieux,
Pour enrichir de biens tous ces ruſtiques lieux,
Dont les Maîtres toûjours comme un Dieu me reverent,
Sentant bien que ſur moy toutes choſes proſperent,
Le pere de famille & le fils du logis,
M'honorent de preſents pour mes dons élargis.
L'un par reſpect arrache autour de moy l'herbage
Qui pourroit empêcher que l'on viſt mon viſage,
Offuſcant ma Chapelle, & l'autre m'apportant
D'une main liberale & d'un eſprit content
Quelques petits preſents, qui me ſont agreables,
D'abord dans le Printemps, quand les champs admirables
Sont par tout enrichis de diverſes couleurs,
Et d'artiſtes contours dont ſe parent les fleurs,
On n'y neglige point l'eſpi couvert de pointes,
Si-toſt qu'en ſa ſaiſon les perles y ſont jointes,
La tendre violette & le pavot doré,
La Gougourde boſſuë & le Lote ignoré,
Les Pommes que l'on ſçait d'une odeur agreable,
Le Citron & la Figue à la douceur aimable,
Et le Raiſin meuri, qui, ſous ſes pampres verds,
Contient un ſuc ſi doux pour des Vins ſi divers.
Le jeune Bouc barbu (qu'en ozeroit-on dire?)
Teint l'Autel de ſon ſang, dont j'ai ſujet de rire,
Auſſi-bien que la Chevre avec ſes pieds cornus,
Pour les maux qu'ils ont faits au monde ſi connus,

Les gouttes
de roſée.

Nous devons nos honneurs toujours rendre à Priape,
 Qui conserve à son Maistre & la gerbe & la grape.
 Enfants, abstenez-vous de voler le raisin,
 La rapine est à craindre: & le riche Voisin,
 Et le Dieu negligé vous feroient des affaires,
 Qui sçavent se vanger de tous leurs adversaires.
 Retirez-vous d'icy tout le long de ces bords,
 Ce sentier assuré, vous conduira dehors.

LE MESME. 20. *Ego hæc.* 21.

PASSANT, en cheminant à ta gauche regarde,
 Tout ce champ que tu vois, se maintient sous ma garde,
 Et ce petit Village & ce petit Iardin,
 Sont d'un bon Païsan, non pas d'un Citadin,
 Quelque aride peuplier que je sois à ta vue
 D'une main inconnue
 De cette faulx armé,
 Je chasse rudement au fort de ma colere,
 Sans que j'en delibere,
 Les Larrons insolents,
 Si pour s'en garentir leurs pas se trouvent lents,
 On me donne au Printemps une couronne peinte
 De diverses couleurs où la tige est étrainte,
 Quand le Soleil est haut,
 On m'en façonne aussi quelqu'une comme il faut,
 Où sont des épics meurs, comme au fort de l'Autonne,
 Quand la vinée est bonne,
 De grapes de raisin avec leur pampre verd,
 Tout mon front est couvert.
 Puis pendant la rigueur du froid la verte Olive
 Se remet en sa place avec sa douceur vive.
 Là, delicatement
 Vne Chèvre nourrie en ce canton charmant
 Porte pleine de lait sa mammelle à la Ville;
 L'Agneau gras qu'on nourrit dans l'herbage fertile,

Renvoye à la maison ,
 Dans la bonne saison ,
 De son Maistre la main de quelque argent chargée ;
 Et la tendre Genice est bien-tost égorgée ,
 Au pied des saints Autels ,
 Pour répandre son sang au gré des Immortels.
 Tandis que d'assez loin la triste Mere pousse ,
 De longs mugissements , bondissant sur la mousse.
 Revere ainsi toûjours cette Divinité ,
 Passant , qui la connois pour sa dexterité :
 Retires-en ta main , si tu n'es mal-habile ,
 Ce qui ne sera pas en son temps inutile ,
 Ou , pour t'épouvanter ,
 Et pour te tourmenter ,
 Vne torture étrange & sans art preparée ,
 Te fera bien sentir sa colere sacrée.
 Je le voudrois , dis-tu , ce seroit de grand cœur.
 Je crains peu sa rigueur.
 A ce moment l'on void venir l'homme rustique ,
 Qui d'une longue pique ,
 Et de sa forte main
 Montre bien , quand il veut , comme il est inhumain.

A AURELE. 21. *Aureli pater esuritionum.*

AURELE, Prince & Roy des tables affamées ,
 Non des nostres icy ; mais des plus renommées
 Qui dans les Siecles vieux ont esté , qui seront ,
 Ou qui sont en effet , comme tous le diront.
 Tu pretens abuser & d'une étrange sorte
 De mes tendres Amours ? Quelle ardeur te transporte ?
 Sans rien dissimuler , te joüant avec eux
 Qui les tiens pres de toy , pour éteindre tes feux.
 Mais c'est en vain , Aurele , essayant à me faire
 Une supercherie , écoute le contraire.
 Je te veux prevenir , si jamais ton dessein
 T'asche de les corrompre , ayant l'esprit mal sain.

Que si c'estoit au moins après la panse pleine,
 Je n'en parlerois pas, la chose seroit vaine :
 Mais je me plains, Aurele, & c'est la verité,
 Que tu les fais perir par ta necessité.
 Ha ! cesse d'en user d'une telle maniere,
 Eteignant par tes feux une telle lumiere.

A VARRUS. 22. *Suffenus iste Varre.* 21.

CE Suffene, Varrus, que tu connois si bien
 Est un fort gallant homme, & grand diseur de rien.
 C'est un homme civil autant qu'on le peut estre,
 Il compose des Vers, & les compose en Maître :
 Il en a fait grand nombre, & tels en verité,
 Qu'ils excèdent dix mille en leur varieté,
 Non pas sur des broüillars, comme on voit d'ordinaire
 En tous ceux qui les font, quand ils s'y veulent plaire :
 Mais sur de grand papier, qu'on peut dire Royal,
 Pour quelque livre neuf qu'orne un fleuron final,
 Où diverses couleurs aux cordons sont meslées,
 Ayant avec le plomb les membranes réglées.
 Que si tu viens à lire un Auteur si poli
 Sans qu'il y soit resté sur tout le moindre pli,
 Il te paroist pourtant tel que le Tette-chèvre,
 Qu'on ne scauroit toucher qu'il ne blesse la lèvre,
 Ou bien tel sans mentir que l'est un fossoyeur,
 Tant de son Livre il a luy-mesme de frayeur :
 Et tant de changement en maints lieux il apporte,
 Cela peut-il venir de quelque ame bien forte ?
 C'est homme qui naguere estoit mauvais bouffon,
 Ou si quelque basseffe au dessous d'un chiffon,
 Se peut à son sujet regarder en sa place,
 Je tiens qu'il est certain qu'il a bien moins de grace,
 Qu'un grossier Païsan qui voudroit se mesler
 De composer des Vers sans sçavoir bien parler.
 Cependant son bon-heur, chose au monde n'égale,
 Que quand de son esprit quelques Vers il étale.

Tant il est de foy-mesme un grand admirateur,
 Et tant il est aisé de s'aimer comme Auteur.
 Cette humeur de Suffene en la pluspart des hommes,
 Se découvre par tout dans le siecle où nous sommes;
 Chacun a ses defauts: mais nous ne voyons pas
 Ce qui pend dans le sac sur nostre dos en bas.

A. FURIUS. 23. *Furi quod neque servus.* 27.

C E Furius qui n'a ni valet, ni punaises,
 Ni d'araignes chez soy, ni bois de liêt, ni chaïses,
 Ni coffre, ni buffet, ni feu dans son foyer;
 On peut dire pourtant qu'il a pour son loyer,
 Un incommode Pere, avec sa belle Mere,
 Dont les dents pourroient mordre une pierre moliere.
 Qu'avec de tels Parens il te feroit beau voir,
 Ce pere en son chagrin, sa femme en son devoir,
 Seiche comme du bois, ou comme une haridelle,
 Sans lodier, sans tison, sans trepié, sans chandelle;
 Dont l'on ne se doit pas certes émerveiller,
 Puisque vous estes tous ensemble à sommeiller.
 Avec de la santé vous digerez sans doute,
 Ce que dans vostre sein vous jettez goutte à goutte.
 Au reste, on nous l'a dit, que vous ne craignez rien,
 Non pas mesmes les feux devorant tout soutien,
 Ni les accablemens, ni l'horrible incendie,
 Ni la chute des murs, ni quelque maladie,
 Ni dans l'impieté le funeste poison,
 Ni tous les accidens qui troublent la raison.
 Vos corps secs par la faim sont comme de la corne
 Par le chaud & le froid, ils sont de couleur morne.
 Comment après cela, ne serois-tu content?
 Ton sort passe en bon-heur celuy d'un penitent.
 Tu n'as point de sueur, tu n'as point de salive,
 Point de flegme incommode a grossir ta gencive.
 Ajoutez à cela certaine propreté,
 Et plus considerable avec la netteté.

Une saliere aussi se peut dire moins pure,
 Que ne l'est ton bassin destiné pour l'ordure,
 Parce que dans un an tu ne vas pas dix fois
 Dans un lieu détourné sur la chaize de bois,
 Et tes matieres sont plus dures que des feuves,
 Ou les petits cailloux de la greve des fleuves.
 De sorte que je croy que si tu les touchois,
 Tu n'en souillerois point ni ta main ni tes doigts.
 Tant de commoditez, Furius, sont exquisés :
 Elles meritent bien que souvent tu les prises.
 Cesse de souhaiter desormais par tes vœux
 Des tresors superflus, tu n'es que trop heureux.

A JUVENTIVS. 24. *O qui flosculus es.* 10.

O fleur des jeunes gens, gloire de ta famille,
 Non seulement de ceux en qui la beauté brille,
 Qui regneront jamais, qui sont, ou qui seront,
 Et qui de leurs attrait rien ne démentiront ;
 Je souhaite plutôt que ta richesse s'offre,
 A celui qui, dit-on, n'a ni valet, ni coffre,
 Que de le supporter pour estre aimé de luy.
 Comment ? qui de mieux fait, trouve-t-on aujourd'huy ?
 Oüy-da : mais celui-là n'a ni valet ni coffre :
 Meriteroit-il donc de recevoir ton offre ?
 Qu'il soit admis, Iuvence, autant qu'il te plaira ;
 Mais il n'a ni valet, ni coffre pour cela.

A THALVS. 25. *Cinade Thale.* 13.

EFFEMINE' Thalys, en qui plus de mollesse
 Se trouve en ta paresse,
 Qu'il ne s'en trouve au poil du plus petit Lapin,
 Dans la moëlle d'un Oye, ou dans son duvet fin,
 Ou dans le petit bout qui pend à chaque oreille,
 Ou dans ce qu'on admire, avec tant de merveille,
 D'une toile d'Araigne en quelque coin moisi,
 Ou dans ce que le froid d'un Vieillard a saisi :

Mais toy-mesme, Thalys, bien plus qu'une tempeste,
 Impetueux hardi, tel qu'en une conquête,
 Tu serois transporté dès qu'au premier moment,
 Vne femme inspirée observe sagement,
 Et le chant des Oiseaux, & leur aïlle étendue,
 Que de leur vol sublime ils percent dans la nuë.
 Je veux que sans delay tu rendes le manteau
 Que tu me pris hier en sortant du batteau,
 Avecque le mouchoir de toile de Setabe,
 Où l'artifice a peint le Sarmate & l'Arabe,
 Dont tu te veux parer assez injustement,
 Comme si tu l'avois acheté cherement,
 Ou qu'il te fust venu par un droit legitime,
 D'une succession qui se maintint sans crime:
 Mais il le faut bien-toït de ton ongle arracher,
 Persuadé qu'ailleurs tu le pourrois cacher.
 Ton plus court sera donc que tu me le renvoye,
 De peur que le baston sur tes costes ondoie,
 Ou que le foïet s'exprime avecque des scions,
 Qui demeurent long-temps par les contusions:
 Et de peur qu'à la fin dans une telle affaire,
 Il ne soit traversé d'un accident contraire,
 Comme un Vaisseau surpris dans une vaste mer,
 Quand il ne voit que l'onde, il craint de s'abymer.

A FVRIVS. 26. *Furi villula nostra.* 5.

NOSTRE Maison petite aux Champs est exposée,
 Non du costé qu'elle ouvre une grande croisée:
 Mais de tous les costez à tous Vents orageux,
 A Borée, à l'Autan toûjours impetueux,
 Au rude Apeliote, au roide Favonie,
 Capable de troubler luy seul nostre Ausonie;
 Sans parler de deux cens & dix mille à la fois,
 Quelle fureur, Furie, aux pauvres Villageois!

A SON GARCON. 27. *Minister vetuli.* 7.

MON Garçon qui me fers du vin vieux de Salerne,
 Presente-moy toûjours, tels qu'en quelque Taverne,

De ces verres à boire, où, sans trop hazarder,
 On ne pretend jamais d'un seul coup les vider,
 Comme pourtant la loy de Posthume l'ordonne,
 Ce que fit une femme & rare biberonne,
 Et qui souvent estoit plus qu'un grain de raisin,
 Pour boire abondamment pleine d'esprit de vin,
 Mais vous charmans ruisseaux des plus pures fontaines
 Retirez-vous d'icy pour des ames hautaines,
 Cette pure liqueur laisse aux gens serieux,
 Dans leur severe humeur le mélange odieux.

A VERANNIE ET FABULE. 28. *Pisonis comites. 8.*

COMPAGNONS de Pison, gendarmes mal payez,
 Et qui dans la fatigue estes peu relayez,
 Excellent Verannie, & toy mon cher Fabulle,
 Que faites-vous tous deux? Car je suis peu credule.
 A tout ce que j'entens conter en ce detroit?
 N'avez-vous pas souffert encore assez de froit,
 Et de besoins pressans en ce siecle où nous sommes,
 Avec cet orgueilleux le plus chetif des hommes?
 Vous a-t-il fait compter quelque profit maudit,
 Pour nous payer au moins du fonds de son credit,
 Comme, pour s'acquitter vers moy de mes services
 Rendus à mon Preteur, il fit de bons offices,
 Rapportant en cela ce qu'à mon petit gain
 Je donnai dans l'espoir de charmer mon dèdain.

A MEMMIVS. 29. *O Memmi bene me. 7.*

COMME j'estois couché sur le dos, grand Memmie,
 Avec ta longue poutre, & beaucoup d'infamie,
 Tu m'as bien mal-traité: mais à ce que je voy
 Tu receus mesme sort subissant mesme loy:
 Tu fus aussi percé d'une pareille lance,
 Qui te jetta par terre & te fit violence.
 Cherche ainsi des Amis de grande qualité,
 Et n'épargne jamais ton impudicité:
 Mais, vous fils de Romule & de Reme son frere,
 Puissiez-vous comme nous souffrir telle colere.

Qu'un tel opprobre tombe avec un tel courroux,
Par le vouloir des Dieux sur l'Epouse & l'Epoux.

CONTRE CESAR. 30. *Quis hoc potest videre. 25.*

Qui peut souffrir cela, qui le peut endurer?
Si ce n'est un Gourmand qui nous fait murmurer?
Si ce n'est un joüeur? Vn superbe impudique,
Que Mamure possède avec son air Comique?
Parmi tant de parfums, ce qu'avoit possédé
La Gaule chevelüe, avec son poil ondé,
Le Breton qui jadis fut un Peuple si rude?
Effeminé Romule, avec ce beau prelude,
Tu verras tout cela! qui pourroit l'endurer,
Si ce n'est un gourmand qui nous fait murmurer?
Si ce n'est un joüeur? Vn superbe impudique?
Cét homme est orgueilleux: & son humeur lubrique,
Avec beaucoup de biens, le portera toûjours
A perdre le respect au gré de ses Amours.
Son insolence ira dans toutes les familles,
Et corrompra par tout les plus honnestes filles,
Lascif comme un Pigeon, ou comme un Adonis,
Qui cherche en son ardeur des plaisirs infinis.
Romule effeminé tu verras donc ces choses,
Et tu n'en diras rien comme tu les proposes.
N'es-tu pas impudique, & gourmand, & joüeur;
Et pour ce sujet là, l'on te voit Empereur?
Je dis seul Empereur dans cette Isle dernière,
Où le Soleil éteint son ardente lumiere,
Et, pour se contenter dans son débordement,
L'a-t-il fallu payer sur nous si cherement!
Ces liberalitez ne sont-elles pas causes
Que l'on s'est tout permis devorant toutes choses!
Premierement les biens des lieux anticipez,
Et des Peres venus ont esté dissipéz.
En second lieu l'on sçait les dépouilles Pontiques,
Puis celles de l'Ibere avoir esté tragiques.

La Gaule & la Bretagne après cela craindront
 Le pouvoir des Romains , nous faisant quelque affront ?
 Pourquoi donc cette humeur ? (déplorable misère !)
 Le voudriez-vous souffrir ? Craignez-vous sa colere ?
 Luy sera-t-il permis de consumer ainsi
 Des tresors infinis l'objet de son souci ?
 Dirons-nous en cherchant de ces fureurs les causes ?
 Gendre & Beau-pere enfin, vous troublez toutes choses.

A ALPHENE. 31. *Alphene immemor. 12.*

ALPHENE, sans memoire, & manquant de parole
 A tes meilleurs amis de qui l'espoir s'envole,
 Que rien à ce sujet n'ait donc pitié de toy,
 Puis qu'estant sans douceur tu te moques de moy.
 Tu joints la trahison avec la perfidie,
 Et tu n'as point de peur que le Peuple le die.
 Les traitres cependant sont toujours odieux,
 Et la noirceur d'une ame est déplaisante aux Dieux.
 Mais tu fais peu d'estat de tant de belles choses,
 Elles ne valent pas ce que tu te proposes,
 Pour nous abandonner dans un lieu debatü,
 D'où pour nous retirer il faut peu de vertu.
 Ha ! di-moy desormais ce que feront les hommes,
 Puis que dans le borbier me voyant tu m'aslommés ?
 A qui se fiera-t-on, si tu coupes le pié
 Dans tous nos interests par ton peu d'amitié ?
 Après qu'imprudemment je t'engagai la mienne,
 Sans prévoir l'inconstance où s'est porté la tienne.
 Mais à cette heure, ingrat, tu t'éloignes de moy,
 Et tu souffres qu'au vents je dissippe ta foy,
 Et où les actions se perdent tout de mesme,
 Dans le vuide des airs où l'erreur est extrême.
 Si tu l'as oublié, les Dieux s'en souviendront,
 Et tu seras fasché des maux qui t'en viendront.

A SIRMION PENINSULE. 32. *Peninsularum Sirmio. 14.*

SIRMION, petit œil des Isles Peninsules,
 Et des lieux près & loin des Colonnes d'Hercules,

Que renferment des lacs, & l'une & l'autre mer,
 Dont le cours est fluide & le flot est amer.
 Que je reviens à toy de grand cœur ! que je t'aime !
 Et que je suis joyeux de te revoir de mesme !
 A peine puis-je croire à mes yeux d'estre loin
 De Thynie où j'estois pressé d'un grand besoin,
 Et des amples deserts des Champs de Bithynie,
 D'où je sorts pour te voir d'une joye infinie.
 Que se peut-on promettre au monde de meilleur,
 Que de se voir sorti de beaucoup de douleur,
 Après avoir esté pressé de longues peines
 Dans un autre pais éloigné de nos plaines !
 Nostre esprit déchargé d'un si pesant fardeau,
 Après avoir passé dans maint & maint Vaisseau,
 Nous voilà de retour enfin dans la Patrie,
 Où nous ne voyons plus ce qui nous contrarie.
 Dans un liect souhaité nous prenons le repos,
 Et nous sommes ravis de voir tout à propos.
 Car c'est tout ce qui reste à nos peines souffertes.
 Sirmion, que je hai tant de plaines desertes !
 Que ie revoiy content ton sejour désiré,
 Sois de mesme contente à me voir retiré.
 O que ces lieux sont beaux ! Que cette terre est belle,
 Et sur tout au Printemps quand tout se renouvelle !
 Réjouïssiez-vous-en, claires Eaux de ce Lac
 Surnommé Lydien ; mais qu'on nomme Benac !
 Et tout ce que chez toy, tu contiens d'agreable
 Te rend à nos souhaits incessamment aimable !
 Mais ne refuse pas de me le témoigner,
 Par ton affection, si tu me veux gagner.

A IPSITHILE. 33. *Amabo mea dulcis.* II.

MA charmante Ipsithile, & mes cheres delices,
 De grace, sans façon, ni sans trop d'artifices,
 Accorde-moy que j'aïlle après dîné chez toy,
 J'y trouveray ma joye, & ie suiyray ta loy.

Si tu l'ordonnes donc que ta porte fermée
 S'ouvre aussi-tost pour nous de qui l'ame est charmée
 Songeant qu'aupres de toy j'auray plus de plaisir
 Que je n'en puis promettre à mon ardent desir.
 De sortir donc dehors ne conçois point d'envie;
 Mais demeure au logis, dont l'Amour te convie.
 On compte neuf façons qu'on se peut carresser;
 N'en excepte pas une, on s'y pourra dresser.
 Ordonne, j'obeis, & ne sçachant que faire;
 Dans mon oisiveté, desirant de te plaire,
 Ayant dîné, je suis renversé sur le dos,
 Poussant sous mon manteau ma robe à tout propos.

CONTRE LES VIBENNIENS. 34.

O furum optime. 8.

O des Voleurs baigneux les meilleurs de la terre
 Qui volez sans scrupule, & mettez tout en guerre,
 Vibennes pere & fils, Brigans effeminez;
 Combien la main du pere à de gens rapinez!
 Quant au fils sans pudeur, son front n'a plus de honte,
 Et n'est point de sujet aimable qu'il n'affronte.
 Pourquoi d'icy tous deux ne vous bannit-on point,
 Dans quelque lieu sauvage où la frayeur se joint;
 Le pere est un voleur connu de tout le monde,
 Et la honte du fils nulle autre ne seconde,

HYMNE A DIANE POUR LA CELEBRATION d'un nouveau Siecle. 35. *Diana sumus in fide. 24.*

Nous autres Filles & Garçons
 En qui ne sont point les soupçons
 D'une pureté corrompue
 Nous sommes, grace aux Cieux, sous la protection
 De Diane au Siecle connue
 Qui nous paroissant toute nue
 Exige de nous tous une sainte action.

De Diane en mille façons
 Nous chantons Filles & Garçons
 Ses faveurs, sa gloire immortelle :
 Et comme nous avons gardé la pureté
 Nostre innocence naturelle,
 Bannissant debat & querelle,
 Nous rendons nos devoirs à sa Divinité.
 De Latone & de Jupiter,
 Fille qu'on ne peut imiter,
 En ta pureté sans pareille.
 Tu nâquis pres de Dele en un bois d'Oliviers
 Où parut ta bouche vermeille
 Comme une rare merveille
 Et tu connus des Monts les penibles sentiers.
 Afin que parmi les forets
 Où l'on porte toiles & rets
 Tu fusses Princesse honorée,
 Le long des buissons verts & des forts reculez.
 La chasse est toujours préparée
 Où mainte & mainte livrée
 Et tes Chiens pour le Cerf se trouvent decouplez
 Toy qui de Lucine as le nom
 Qui portes celui de Junon,
 Si l'Épouse en couche on doit croire,
 Sur tout quand elle souffre en son travail d'enfant,
 O Lune Trivie en ta gloire
 Remportant toujours la victoire,
 Jette en terre du Ciel, ton regard triomphant.
 O Déesse qui par le cours
 Des mois mesures les jours
 Pour fournir ta part de l'année,
 Et qui de moissons d'or au riche Laboureur
 Accomplissant ta destinée,
 Et luy fournissant sa journée,
 Fais ses granges emplir, les comblant de bonheur :

Sois venerable tous les jours,
 Sois favorable dans ton cours,
 De quelque sorte qu'on te nomme,
 Et, selon ta coutume enfin conserve-nous,
 Partant le bon-heur à chaque homme,
 Soit à Verone, soit à Rome,
 Où de ton saint pouvoir Romule est si jaloux.

IL CONVIE CECILIUS DE LE VENIR
 visiter. 36. *Polea tenero meo sodali. 18.*

MON papier, je voudrois que par tes bons offices
 A Cecile esprit doux & delicat tu fisses,
 Qu'à son sortir de Come, & quittant ce canton,
 Sans songer qu'il est jeune, & sans-barbe au menton,
 (C'est mon intime ami qui sçait la Poësie
 On estime ses Vers, dont mon ame est saisie)
 Il vint droit à Verone, où je veux profiter
 Des conseils d'un ami que je veux imiter.
 Que bien-tost il se mette en chemin, s'il est sage,
 Bien qu'une fille aimable arreste son voyage.
 A quoy, pour l'empescher par mille inventions,
 Elle sçait l'art de plaire avec cent fictions,
 Le conjure toujours de demeurer pres d'elle,
 Se jettant à son col, l'appellant infidelle,
 Pour luy persuader qu'elle a beaucoup d'amour,
 Si je dois croire au moins ce qu'on m'en dit un jour.
 Car dès qu'il commença de faire la lecture
 De sa Berecinthie avec son avanture,
 Les feux du Dieu d'Amour embrazerent son cœur
 Et se permit la plainte en sentant sa douleur.
 Je t'en veux excuser, fille bien plus sçavante
 Que la Muse qui fut en Sappho si galante.
 C'est une belle chose à Cecile d'avoir
 Entrepris un Poëme où paroist son sçavoir.

ANNALES de Voluse, en vostre carton sale
 Satisfaites aux vœux d'une Ame liberale.
 C'est ma belle Maistresse, & celle qui fit vœu
 A Venus dont l'Amour l'embraze de son feu,
 Et de qui le respect doit estre inviolable
 Aux Amants qui toujourns trouvent l'Amour aimable.
 Que si je retournois à son affection,
 Et si je voulois bien par ma discretion
 M'abstenir d'offencer sa personne connuë
 Avec des Vers piquants dont elle est prevenuë,
 Elle sacrifieroit au Dieu lent à marcher
 Les écrits du Poëte, où rien n'est à chercher:
 Qu'ils s'en aillent au feu; mais la mauvaise fille,
 N'avoit fait tous ses vœux dans son humeur gentille,
 Que pour se divertir, maintenant, ô Venus:
 Qui tires de la Mer de si grands revenus,
 Qui cheris Idalie au monde renommée
 A cause qu'en ses champs sa gloire est estimée,
 A qui plaist la Cité des peuples Uriens,
 Que l'on voit s'eslever entre les Citoyens,
 Ancone & Gnide une Isle en Roseaux si fertile,
 Amathonte, Golgos, & Dyrrachie agile,
 Sur le bord de la Mer, où se formant un port,
 Elle en sçait l'avantage, & tient heureux son sort;
 Que nostre vœu te plaise, & fai qu'il s'accomplisse,
 Si la chose en est bonne ou qu'elle soit sans vice,
 Tandis venez au feu ridicules cahiers,
 Annales de Voluse écrites en papiers
 Où l'ordure paroist entre mille sottises
 Dont il se faut garder ainsi que de surprises.

A SES COMPAGNONS DE TABLE. 38.

Salax taberná. 20.

CHAMBRE de Debauchez & vous Esprits contents,
 Qui ne pensez à rien qu'à passer vostre temps;

Ne

CATULLE.

35

Ne demeurant pas loin du Temple des deux freres,
 Qui de la liberté portent les caracteres,
 Au neuvième pilier en revenant delà;
 Pensez-vous estre seuls qui sachtent pour cela
 Tout ce qui se doit faire, ayant si belle teste,
 Comme si vous estiez propres seuls à la feste,
 Croyant faire passer les autres pour des Boucs,
 Qui ne doivent porter sur le col que des jougs.
 Pour estre cent Coquins tels que d'une Cabale
 Entre plusieurs Filoux sont des Breteux de bale;
 Pensez-vous que moy seul, si je fais mon devoir,
 Je ne vous puisse vaincre avec vostre pouvoir?
 Vous estes cent Coquins, dont nous savons l'histoire,
 Sans que j'aye besoin pour vous le faire croire
 Que d'un tizon brulé pour peindre sur le mur,
 Et vostre sottise audace & vostre esprit impur:
 Car celle qui s'enfuit d'entre mes bras que j'aime
 Autant qu'on peut aimer quelque beauté suprême:
 Et pour laquelle aussi j'ay rendu maints combats,
 S'arreste parmi vous sans craindre vos débats.
 Enfin vous l'aimez tous, tant vous la trouvez belle,
 Et vous l'aimez aussi, la tenant infidelle,
 Compagnons debauchez, & vous petits Filoux,
 Qui le long des rampars faites sentir vos coups:
 Mais entre tous ceux-là, qui portent la perruque
 Si longue qu'elle couvre & le front & la nuque,
 Egnace, qui sorti de ces fameux clapiers
 De la Celtiberie es l'un des vieux Routiers,
 Qui portent gravement une barbe touffue,
 Et qui laves tes dents d'urine répandue.

A CORNIFICIVS. 39. *Male est Cornifici.* 8.

A ton ami Catulle, un tel malheur arrive,
 Que de son doux repos, Cornifice, il le prive.
 Delà, son ennuy croist par jour à tous moments.
 Mais que luy revient-il de tous tes agréments,

E

Si pour le consoler du mal qui le desole ,
 Tu ne l'as pas jugé digne d'une parole ?
 Et certes tu devois dans son affliction ,
 Ne luy pas refuser ta consolation ,
 Ayant plus de sujet d'avoir son œil humide ,
 Que ne s'en vid jamais le pleureux Simonide.
 Ha ! i'en suis en colere , & je dirai toujourns ;
 Comment ! traiter ainsi mes plus tendres Amours !

CONTRE EGNACE. 40. *Egnatius quod candidos. 21.*

EGNACE rit toujourns , car il a les dents belles ,
 Il rit se presentant en causes criminelles ,
 Pour defendre son droit devant le Tribunal ,
 Quand le Iuge prononce un iugement final.
 D'un Orateur puissant avec son éloquence ,
 Qui fait des yeux tomber des pleurs en abondance ,
 Il ne peut s'empescher de rire en le voyant.
 S'il voit mourir quelqu'un , il montre un air riant.
 Vne mere se voit pleurant son fils unique ?
 Il rit sur son sepulchre & prend un ton lyrique.
 Il rit sur toute chose & tres-mal à propos :
 Et s'il n'ouvre la bouche , il n'est point en repos.
 C'est une étrange erreur qui blesse sa pensée ,
 Qui ne luy peut venir que d'une ame insensée.
 Egnace , ô bon Egnace , il faut donc t'avertir
 Qu'afin que nous puissions à tes ris consentir ,
 Soit que tu fusses fils d'un Bourgeois de la Ville ,
 Ou quelque lourd Sabin , ou Porc , ou Crocodile ,
 Ou Lanuvien noir , ou quelque gras Toscan ,
 Tout proche de l'Ombrie , ou même Transpadan ;
 Afin qu'aussi ie vienne aux gens de ma Patrie ,
 Qui , pour blanchir leurs dents , non pas sans industrie ,
 Lavent avec de l'eau ; mais ie ne voudrois pas
 Que les faisant reluire , on en fist tant de cas ,
 N'estant rien de si sot au monde qu'un sot rire ,
 Moins supportable à voir qu'il n'est à le décrire.

A l'heure que j'en parle un Celtiberien
Venu de son País s'incommodant de rien.
Dés le matin ses dents avecque les gencives
Il frotte & gargarise, où, parmi des laixives,
Il mesle de l'urine, afin de les blanchir :
Puis il teint sa gencive, & la fait rafraichir.
Mais d'autant plus qu'il veut faire ses dents parestre
D'autant plus dans sa bouche admet-il de salpestre.

A R A V I D E. 41. *Quanam te mala mens. 8.*

QUELLE étrange manie, infortuné Ravide,
T'a jetté dans l'esprit sans conseil ni sans guide,
De me venir fascher, & dès là m'obliger
A te mettre en mes Vers, pour te faire enrager ?
Quel Dieu mal invoqué, pour ton bien te fuscite
Vne querelle forte où ton malheur s'irrite ?
Est-ce afin que ton nom se porte avec mes Vers,
Allant de bouche en bouche en des climats divers ?
Quoy ! tu seras connu par là de tout le monde ?
En cela ton dessein, Ravide, je seconde.
Oüi, puisque ton audace a bien voulu cherir
Ce que j'aime le plus, & qui me fait mourir.

D' A C M E'. 42. *Acme an illa puella. 8.*

CETTE Acmé si rusée estant si bien servie
M'a-t-elle demandé beaucoup d'argent content ?
Cette fille au grand nez de peu d'éclat suivie,
L'amitié de Formie où son espoir l'attend !
O vous ses chers Parents chargez de sa tutelle
Appellez ses Amis & tous les Medecins,
Elle se porte mal, & le sein luy pantelle,
Elle hait le miroir, les plats & les bassins.

CONTRE VNE FEMME QV'IL NE NOMME
point. 43. *Adeste hendeca syllabi. 24.*

VENEZ Vers de dix à onze
Avec un visage de bronze,

Tous mes Vers venez me trouver :
 Car j'ai dequoy vous éprouver.
 Venez de mesme icy, mes Vers de douze à treize
 Sans vous entrecouper par quelque parenthese.
 Vne infame a le front,
 De dire que jeraille & qu'on luy fait affront.
 Si vous le trouvez bon, elle s'opiniastre,
 Comme une accariastre
 A garder mes cahiers où vous estes écrits.
 Ne l'abandonnons point, reprenons nos esprits,
 Et retirons bien-tost tout ce qu'on nous a pris.
 Demandez-vous qui c'est cette vilaine beste
 De si mauvaïse grace, & portant sur sa teste
 Vne espee de creste?
 Marchant d'un air comique, & qui rit grimassant,
 Comme feroit un chien de la Gaule en chassant,
 Se fronçant la babine,
 D'aussi mauvaïse mine.
 Affiegez la sans cesse, & redemandez luy
 Ce qui vous appartient & cause mon ennuy.
 Puante, laide, infame;
 Rends les papiers volez,
 Rends-les, vilaine femme
 Par ta main violez.
 O fange, infame bouë,
 Detestable gadouë,
 Ou si ie te pouvois marquer d'un pire nom,
 Ridicule Guenon,
 Qui ne peux apporter dans les lieux de debauche,
 Rien qui ne soit à gauche;
 Mais qu'on ne pense pas que cecy soit assez.
 De peur que tous ces mots en son cœur effacez,
 Ne la laissent en paix, qu'enfin quelqu'un la touche;
 Criant à pleine bouche,
 Et d'une voix de fer pour la faire rougir,
 Puis qu'il est mal-aisé d'ailleurs de la regir.

Puante, laide, infame,
Rends les papiers volez,
Rends-lés vilaine femme,
Par ta main violez.

Mais nous n'y gagnons rien n'estant non plus émuë,
Qu'une beste insensible aux peuples inconnuë.
Il se faut donc servir de meilleures raisons :
Car toutes ne sont pas pour toutes les saisons.

Voyez si d'autre sorte,
Pour vostre délivrance, elle ouvrira la porte.
Parlant d'autre façon, vous pourrez l'obliger,
Sans la desespérer, ni la faire enrager.

Rends les papiers, femme pudique,
En toutes choses magnifique.

CONTRE L'AMANTE DE FORMIAN. 44.

Salve nec nimio. 8.

JE te viens donner le bon jour,
Comme tu donnes de l'amour,
La belle qui n'as pas au milieu du visage,
Ni le nez fort petit, ni le regard trop sage,
Ni l'œil noir gracieux, ni le pied trop bien fait,
Ni les doigts longs aux mains, pour former un souhait,
Ni la bouche vermeille & qui soit un peu seiche :

Mais qui paroist revefche,

Et qui parle assez mal.

Cependant Formian, ce stupide animal,
L'aime de tout son cœur. O fille fortunée,

Te trouvant si bien née!

Fait-on comparaison de Lesbie avec toy ?

O siecle sans esprit, sans jugement, sans foy !

A SON CHAMP. 45. *O funde noster. 21.*

MON Champ, soit qu'on te range au pais des Sabins,
Soit qu'aux murs de Tivole on joigne tes jardins :
Car si tu ne veux pas que l'on te dissimule,
Tivole est preferé pour l'amour de Catulle.

Mais les gens d'autre avis gagent ce qu'on voudra,
 Pour maintenir qu'il est des Sabins jusques là.
 Mais qu'il soit des Sabins, ou des droits de Tivole,
 Je n'en veux dire icy qu'une seule parole.
 J'ay demeuré souvent avec bien du plaisir
 Au Village tout proche où l'on dort à loisir.
 Là, je me suis défait d'une toux importune,
 Prenant de l'appetit dans ma bonne fortune,
 Estant allé de là souper chez Sextius,
 Il lut un plaidoyer entier contre Artius,
 Qui demandeur en cause estoit plein d'amertume.
 Je m'y trouvai saisi de la toux & du rhume,
 Qui me pressa beaucoup jusques à ce qu'enfin,
 Je me fusse guéri par du Basilisc fin,
 Qui se pile & se mesle avecque des Orties,
 Les ayant assez bien de la sorte assorties;
 Je te veux rendre grace après ma guerison,
 De ce que tu n'as point de moy tiré raison,
 Qui par mal-heur pouvois d'une offense impreveuë,
 Blester ta modestie & ta celeste vuë.
 Que si de Sextius désormais j'entreprends
 De lire les Ecrits, à mon sens, si méchants,
 Je ne refuse point que le froid ne m'apporte
 Un étourdissement avec une toux forte,
 Pourveu que Sextius en ait aussi sa part,
 Qui m'a relu cent fois un Livre fait sans art.
 D'ACME ET DE SEPTIMILE. 46. *Acmen*

Septimius. 29.

LE jeune Septimile, avec la belle Acmé
 Qu'il tenoit embrassée, & qu'elle avoit charmé.
 Ma belle Acmé, dit-il, mes Amours, mes delices,
 Dont je me sens épris malgré tous tes caprices,
 Je suis & je serai resolu de t'aimer
 Autant que l'on scauroit tes charmes estimer.
 Ce seroit ma pensée au fond de l'Arabie,
 Je parlerois de mesme aux sablons de Libye,

Ou dans l'Inde brûlée en danger de perir,
 Devant quelque Lion qu'on vîst par tout courir.
 Quand il eut dit ces mots, l'amour qui s'évertuë,
 Venant du costé gauche aussi-tost éternuë ;
 Alors Acmé tournant sa teste doucement,
 De sa bouche elle baise & touche son Amant.
 L'un & l'autre enyvrez de toutes les delices
 Compagnes de l'amour dans ses doux exercices,
 Septimile, dit-ellë, en de tels passe-temps,
 J'espere que nos cœurs se trouveront contens.
 Ce n'est pas un grand mal que sous le doux Empire
 D'une Divinité chacun de nous soupire.
 Je t'appelle ma vie, & suis la tienne aussi,
 Et nous ferons heureux d'estre toujous ainsi.
 Quand elle eut dit ces mots l'Amour qui s'évertuë,
 Venant du costé gauche aussi-tost éternuë,
 Si par un tel augure, on aime, on est aimé.
 Septimile est content, plus contente est Acmé.
 Il aime mieux son cœur que toutes les richesses
 De la grande Syrie avecque ses molleses,
 Ni que le luxe Grec, ni que tous les tresors
 Que la Grande Bretagne étale sur ses bords,
 Acmé seulement cherché avecque Septimile,
 Les innocens plaisirs preferez à cent mille :
 Qui vid iamaïs au monde un couple plus heureux !
 Une amitié plus sainte où brûlent de tels feux !

A SOY-MESME AU SUJET DE LA VENUE

du Printemps. 47. *Iam ver egelidos. II.*

LE Printemps nous remet dans les jours temperez,
 D'où l'Equinoxe froid nous avoit égarez
 Par ses fortes rigueurs qui se sont apaisées,
 Quand Zephire a couru sur ses ailles aisées.
 Catule, il faut laisser les Cantons Phrygiens,
 Et les Champs où Nicée accumule ses biens.
 Allons voir maintenant les Villes de l'Asie,
 Où, parmi cent douceurs regne la courtoisie.

Il semble que nos pieds nous y vueillent mener,
 Dont pas une raison ne nous doit détourner.
 Adieu troupes d'Amis, par des routes diverses,
 Des chemins vous rendront sans aucunes traverses,
 En des lieux differens, d'où vous ferez partis,
 Vous éloignant d'ici, quand vous ferez fortis.

A PORTIVS ET A SOCRATION. 48. *Porci* 6.
Socration. 7.

P O R T I E , écoute nous, un peu d'attention,
 Et toy Socration,
 Demangeaisons fatales !
 Deux Appétits desordonnez
 De Pison, de Memmie à tous abandonnez,
 Avec de terribles scandales.
 Quoy ! ce Juif insolent, vous aurez preferez
 A mon Veraniole, à Fabule admirez.
 Vous faites tous les jours des festins admirables,
 Et nos Amis par tout cherchent les moindres tables,
 S'en vont de place en place, afin de découvrir,
 Si pour les mal-traiter, on les veut mal nourrir.

A IUVENTIVS. 49. *Mellitos oculos tuos. 6.*

S I l'on me permettoit de baiser tes yeux doux,
 Aimable Iuventie, en ce siecle jaloux,
 L'oserois les baiser plus de cent fois possible,
 Sans assouvir mon cœur, à ces biens, si sensible,
 Non pas quand la moisson de nos baisers seroit
 Plus nombreuse qu'aux champs, quand le Vent souffleroit

A MARC TVLLE CICERON. 50. *Disertissime. 7.*

D E s hommes descendus de l'antique Romule,
 Le plus difert de tous, incomparable Tulle,
 Tant des vifs, que des morts, que de ceux qui naistront,
 Ou qui dans l'avenir éloquens parestront.
 De toutes tes faveurs, Catulle te rend graces,
 Il reconnoist aussi qu'en tout tu le surpasses :
 Et qu'il se tient luy-mesme en ses écrits divers,
 Le moindre de tous ceux qui composent des Vers :

Mais

Mais d'autant plus le moindre en toute Poësie,
Que ta rare éloquence a son ame ravie.

A LICINIE. 51. *Hes terno Licini. 21.*

H I E R, mon Licinie, ayant du temps de reste,
Nous fîmes quelques Vers que nul chagrin n'empeste,
Tous de galanterie avec des tours divers,
Tantost à demi-mot, & tantost moins couverts,
D'une & d'autre mesure avecque bien-seance,
Parmi des gens d'esprit sans prendre de licence:
Mais non pas sans les jeux où se mêle le vin,
Quand on veut comme on dit honorer le festin:
Et, s'il faut, Licinie, alors qu'on se retire,
Me separant de toy, je me plains, je soupire.
Je regrette de perdre avec ta belle humeur,
Ta conversation qui me charme le cœur,
Je ne puis reposer, & quand on doit se rendre
Aux douceurs du sommeil qui nous devroient surprendre,
Me sentant trop ému, je me tourne en mon lit
Avec inquietude où par un grand conflit,
Qui se forme en moy-mesme avec impatience,
De revoir la lumière & d'estre en ta presence,
Pour t'ouïr discourir, mes membres fatiguez
Semblent troubler mes sens de peine extravaguez,
J'ay composé ces Vers pour te faire conneestre,
D'un Esprit enjoué quel mon travail peut estre,
Ne sois plus maintenant, mon cher, trop rigoureux,
Et ne méprise point nos prieres, nos vœux,
De peur que Nemesis n'en tire la vangeance,
Sans épargner jamais l'imprudent qui l'offence.

A LESBIE. 52. *Ille mihi par esse Deo. 15.*

A quelque Dieu peut-estre un homme comparable
Et, si je l'ose dire, il surmonte les Dieux,
Qui se trouvant assis devant toy, fille aimable,
Te regarde souvent & t'écoute en tous lieux,
Au gré mesme des Cieux.

Si-tost que je te vis , ô belle que j'adore ,
 Je n'eus plus de pouvoir dessus ma liberté ,
 Je devins immobile , & mon Esprit ignore
 L'estat où je me trouve en perdant la clarté ,
 Contre ma volonté.

Une flâme s'écoule aussi-tost dans mes veines ,
 Sur l'heure du sommeil , j'ouïs un certain bruit ,
 Qui choquant tous mes sens me causa mille peines ,
 Mes yeux furent couverts par un cas fortuit ,
 Des ombres de la nuit.

O que l'oïveté , Catulle , est dommageable :
 Mais tu te réjouis dans cette oïveté.
 Elle abbat toutesfois ta force insurmontable ,
 Des Villes & des Rois dans leur prospérité ,
 Contraire à l'équité.

CONTRE NONIVS ET VATINIVS. 53

Quid est Catulle. 4.

Quoy ! Catulle , aujourd'huy tu craindras de perir ?
 Pourquoi diffères-tu maintenant de mourir ?
 Nonius est assis sur sa chaise d'yvoire.
 Vatine faussement se parjure en sa gloire.
 Pourquoi diffères-tu maintenant de mourir ?
 Quoy ! Catulle , aujourd'huy tu craindras de perir ?

D'VN CERTAIN PERSONNAGE ET DE

Calvus. 54. Risi nescio quem. 5.

O que dernièrement en bonne compagnie ,
 J'eussè ry volontiers & sans ceremonie ,
 Quand quelqu'un admirant Calve qui dépeignoit
 Les crimes de Vatine , ainsi qu'il se plaignoit ,
 Dit élevant sa voix en parole couverte ;
 O Dieux ! que cét Enfant a la langue diserte !

* * * 55. *Othonis caput 7.*

RUSTIC , j'aimerois fort le petit chef d'Othon ,
 Aussi-bien que le corps délié de Tithon ,

Si je ne pensois pas ces choses te déplaire,
 Et qu'à Fuffellè on eust quelque dessein contraire.
 Empereur, ton courroux s'émeut contre mes Vers
 Sans l'avoir mérité, les lisant de travers.

A. CAMERIVS. 56. *Oramus si forte.* 32.

Si tu le trouves bon, fai-nous voir, je te prie,
 Quel est ce noir obscur qui sur toy s'approprie,
 Et te cache si bien, que l'on ne te voit point,
 Et que l'on ne peut dire où ton amour se joint?
 On t'a cherché par tout, au lieu des exercices,
 Dans le Cirque, au Maneige, ou dans le champ des Lices,
 En chaque Librairie où les Libraires sont,
 Au Temple où Jupiter montre aux Peuples son front,
 Et dans la Gallerie où l'on voit de Pompée
 Les Faïceaux, & la Masse, & la Hache & l'Espée.
 Là, j'ay pris doucement les filles par la main,
 Capables de toucher le cœur le moins humain,
 Je leur ay demandé souvent de tes nouvelles:
 Mais pleines d'artifice autant qu'elles sont belles,
 Vne entre-autres me dit; le voilà dans ce sein,
 Me découvrant sa gorge, & je vis son dessein.
 Cependant, Camerie, il seroit ridicule,
 De te chercher plus loin par un labeur d'Hercule.
 Comment te caches-tu parmi tant de fierté?
 Que veux-tu devenir avec ta liberté?
 Di-nous-en le secret: Dans d'honnêtes familles,
 N'es-tu point arrêté pour quelques jeunes filles?
 Si tu retiens ta langue, & tu ne trouves pas
 A parler de l'Amour, ni de tous ses appas?
 Venus s'est toujours pluë à la cajolerie,
 Elle parle beaucoup, elle entend raillerie:
 Mais rends-moy confident de ton secret amour;
 Je me souciray peu de sçavoir ton séjour;
 Quand ie pourrois passer en viftesse Dedale,
 Ou Ladas, ou Persée, avec une aïlle égale,

Et quand je volerois avec telle roideur
 Que Pegase auroit peine à suivre mon ardeur,
 Ou que j'égalerois les chevaux blancs de Rhese,
 A la course si prompts le long de la Falaise,
 Adjoûtes-y la plume & l'aile des Oiseaux,
 Et des Vents si legers, qui chassent les Vaisseaux:
 Mais quand ces choses là, j'aurois toutes ensemble
 A te chercher ainsi, ie serois ce me semble
 Fatigué tellement, Camerie, & si fort,
 Qu'il faudroit succomber apres un tel effort.

A CATON. 57. *O rem ridiculam.* 72

O chose ridicule & plaisante, Caton,
 Digne qu'on te la die avec un grave ton.
 Il ne te fera pas deffendu d'en souffrir,
 Si tu veux que Catulle ose bien te la dire.
 La chose est ridicule & le dis sans façon,
 J'ay surpris toute à l'heure un fort petit garçon,
 Qui de faire essayoit sur une ieune fille,
 Dont tu me peux bien croire, une chose gentille:
 Mais l'ayant châtié, le petit effronté,
 Dione me sçait gré de cette dureté.

CONTRE MAMURRA ET CESAR. 58.

Pulchre convenit. 10.

DE deux effeminez par de rares delices,
 L'un & l'autre remplis de pareils artifices;
 De Cesar, de Mamurre on peut dire en riant
 Tantost l'un, tantost l'autre est l'ami patient,
 En l'un & l'autre aussi les taches sont égales,
 A la Ville, à Formie également fatales,
 S'exprimant tout de mesme au visage des deux,
 Sans qu'en cela pourtant on vist rien de hideux.
 Ils sont tous deux égaux, gens corrompus, habiles,
 Bien accouplez ensemble en des trames subtiles:
 Ils sont également compagnons & rivaux,
 De cent ieunes Beautez pour des plaisirs nouveaux.

Tout cela convient bien à gens pleins d'artifices ;
Qui sont effeminez par de rares delices.

A CELIUS AU SUJET DE LESBIE. 59.

Celi Lesbia nostra. 5.

LE dirai-je, Celie, ô que la chose est dure !
Lesbie ouï ma Lesbie, & chacun en murmure,
Cette Lesbie enfin que Catulle estimoit,
Et qui plus mille fois que soy-mesme il aimoit,
S'abandonne aujourd'huy dans chaque coin de rue,
Aux Descendans de Reme, où je l'ai méconnue.

DE RUFA ET DE RUFULE. 60. *Bononiensis Rufa. 5.*

LA Rouffe de Bologne & femme de Menene,
Qui trompe si souvent Rufule qu'elle mene,
Ne l'avez-vous pas vue au sortir des tombeaux
Emporter son écuelle avec certains lambeaux,
Quand tirant le pain chaud du four elle est battue
Et que le Boulanger l'assassine & la tue ?

* * * 61. *Num te læna. 5.*

UNE Lionne née aux montagnes d'Afrique,
T'a-t-elle mis en l'ame une humeur si tetricue ?
Où Scyle entre ses chiens t'a-t-elle mis au jour
Avec tant de colere, où s'abysme l'amour ?
Pour mépriser la voix d'un Amant qui te presse
Dans son extrémité de guerir sa detresse
Inexorable cœur que rien ne peut fléchir !
Hé ! quoy ! de tant de fers nul ne peut m'affranchir !

CHANT NUP TIAL, POVR LES NOPCES
de Iulia & de Torquatus Manlius. 62.

Collis ô Helicone, &c. 240.

FILS de la Divine Uranie,
Favorise nostre chançon,
Qui rayis hardiment de nostre Compagnie,
Vne personne aimable en faveur d'un Garçon,
D'un Epoux excellent, à qui la destinée
Le genereux Hymen, ô Hymen Hymenée.

Sus environnez vostre teste
 De la Marjolaine en sa fleur,
 Dont l'agreable odeur est si douce à la Feste;
 Prenez le voile saint d'une jaune couleur:
 Et portez le patin de la couleur du voile,
 A vostre pied plus blanc que la plus blanche toile.

On t'invite au jour d'allegresse,

Avec la beauté de ta voix:

Chante des Vers joyeux pour la Nopce qui presse,
 Frappe en chantant la terre au doux son des hauts-bois,
 Que ton pied merveilleux ait l'action gallante,
 Secouë avec ta main la torche flamboyante.

Sans mentir la belle Iulie

Comparable en tout à Venus,

Qui chérit le seiour de l'illustre Idalie,
 Telle qu'elle parut sur les Monts si connus
 Au Berger Phrygien, qui iugea la plus belle,
 Se joint avec Manlie, Epoux si digne d'elle.

Elle est comme un myrthe d'Asie

En poussant ses Ramaux fleuris,

Que les Nymphes des Bois, l'honneur de la Mysie,
 Prennent plaisir d'aimer pour en estre chers,
 L'arrosant de pure eau que les Hamadryades
 Expriment sur les Monts avecque les Dryades,

Tes beaux pas icy donc adresse,

Quitte les antres Thespiens,

Qui sont dans l'Aonie, où l'Aganipe laisse
 Du rafraichissement, & les comble de biens,
 Appelle à la maison la belle qui desire
 Son ravissant Epoux, pour qui son cœur soupire.

Le sien de plus de cent nœuds lie.

Par l'artifice de l'Amour,

Comme un Lierre errant qui tout autour s'allie,
 Avecque l'Arbre aimé qui luy donne le iour:
 Que d'un mesme lien son ame soit pressée,
 Et que de son Epoux, elle soit caressée.

Mais vous aussi, Filles aimables,
De qui la grande pureté
N'eut jamais de besoin de Femmes venerables
Pour observer vos mœurs ny vostre honnesteté;
Faites ce qu'il faut faire : & toute la journée,
Chantez, Hymen, Hymen, Hymenée, Hymenée.

Qu'ainsi de la belle Déesse
Le saint & charmant Conducteur,
Nous fasse icy l'honneur de venir en liesse :
C'est le Dieu qui preside à l'union du cœur,
Qu'il écoute nos vœux, & que rien ne partage
Sa bonne intention pour la mettre en usage.

Quel Dieu seroit plus souhaitable,
Selon le desir des Amants ?
Lequel est-ce des Dieux, qui seroit preferable,
En pouvoir, en douceur, en tous plaisirs charmants,
A l'Hymen qui nous guide, & void cette journée,
Où l'Hymen qui nous void, ô Hymen, Hymenée !

Le Pere à deux genoux t'invoque,
Pour celle qu'il veut marier :
Les Vierges deceignant leur ceinture qui choque,
En ton honneur le font, sans te contrarier ;
Celle qui t'apprehende est pourtant desiruse
D'oïr tout ce qu'on dit d'une Fille amoureuse.

D'une humeur aimable & gentille,
D'un jeune Homme rempli d'ardeur,
Tu mets entre les bras une charmante Fille,
Que tu viens de tirer des bras de la Pudeur,
Et d'une Mere tendre, à qui cette journée
Donnera de la ioye, Hymen ô Hymenée.

Venus qui dans tous lieux excelle,
Sans ta vertu ne peut ioüir
Des biens & des faveurs qu'une bonne nouvelle
Apporre à son esprit pour l'a bien réjoüir.
Il le peut si ton œil, Hymen, la favorise.
Qui se peut comparer à ce Dieu ? qu'il le dise.

Nulle famille de ce monde,
 Sans ton secours ne peut donner
 Des Filles, des Garçons pour qui l'amour se fonde,
 Ni quelqu'un ne se peut pour Pere destiner:
 Il le peut si ton œil, Hymen, le favorise.
 Qui se peut comparer à ce Dieu? qu'il le dise.
 Sans ces belles ceremonies,
 Nuls Climats ne peuvent avoir
 De biens, sans les bontez ou graces infinies:
 Ils ne sçauroient aux champs cultiver de terroir,
 Si ce n'est que ton œil, Hymen, les favorise.
 Qui se peut comparer à ce Dieu? qu'il le dise.
 Ouvre les portes de ta chambre
 Nostre Sœur est prestee à venir,
 Voyez-vous des flambeaux, & l'escarboucle & l'ambre.
 Secoïer leurs clartez, que chacun doit benir?
 Mais vous demeurez trop. Qu'elle est appropriée!
 Avancez donc vos pas, nouvelle Mariée.
 Sa pudeur charmante & discrete
 L'a fait icy long-temps tarder.
 Et, de ce qu'on luy dit d'une langue interprete
 Venez vostre beauté se fera regarder.
 Mais vous demeurez trop. Qu'elle est appropriée?
 Avancez donc vos pas, nouvelle Mariée.
 Cesse de pleurer, Auroncie,
 Nul danger n'est icy pour toy,
 On ne peut trop blasmer celui qui s'en soucie:
 Il ne le faut pas craindre, & je tiendrois pour moy,
 Qu'une chose plus belle au monde n'a point veüe
 Le Soleil se levant du sein de l'Onde nuë.
 Ainsi dans les jardins des plantes
 D'un Proprietaire opulent,
 Où leur varieté, tant elles sont riantes,
 Et l'Hyacinthe exquis, rendent l'esprit content,
 Mais vous demeurez trop. Qu'elle est appropriée!
 Avancez donc vos pas, nouvelle Mariée.

Venez;

Venez , venez , nouvelle Epouse ,

Icy recevez un grand don.

Si vous nous entendez , n'en foyez point jalouse ,

Y prenez-vous bien garde ? O Dieux ! qu'il y fait bon :

Les feux sont allumez. Qu'elle est appropriée !

Avancez donc vos pas , nouvelle Mariée.

Vostre Mary remply de gloire ,

Est exempt de legereté ,

Qui l'engage à changer pour une autre victoire

Recherchant des plaisirs contre l'honnesteté :

Il ne le faudroit pas. O Dieux ! qu'elle est parée !

Et qu'elle paroist belle en faisant son entrée !

Difons quant à nous le contraire ,

Que comme une Vigne à l'entour ,

Des Arbres nous voyons se lier & se plaire :

Ainsi ces deux Amants se lieront par amour.

Mais le jour se retire O Dieux ! qu'elle est parée !

Et qu'elle paroist belle en faisant son entrée !

O liêt , ô couche soutenüe

Sur des pieds d'ivoire tendus ,

Quelles felicitez s'offriront à sa veüe ?

Dans quels plaisirs , grands Dieux , seront-ils confondus !

Mais le jour se retire. O Ciel , qu'elle est parée !

Et qu'elle paroist belle en faisant son entrée !

Allumez promptement vos Cierges ,

Jeunes gens , prenez vos flambeaux.

On voit le voile d'or sur la teste des Vierges ,

Et les yeux au travers paroissent toujourns beaux.

Allez , & , de concert , cette hymne fortunée ,

Chantez Hymen , Hymen , Hymenée , Hymenée.

Que dans ces lieux on ne s'oublie

De se permettre les bons mots ,

Selon l'ancien usage appris Fescennie ,

Et que son Confident chante & vuide les pots ,

Au sujet de l'amour du Maistre qui le quitte ,

Laiſſant le Favori pour une Favorite.

Donne des noix à la sortie
 Aux Enfans qui les aiment fort,
 Le beau fils deormais inutile en partie;
 Ce jeu pour toy jadis fit faire un grand effort.
 Nous rendons aujourd'huy tous nos vœux à Thalasse,
 Seme des noix, beau fils, de peur qu'il ne le fasse.

Certes je te semblois naguères
 Mal propre, mon petit mignon.
 Mais le barbier venu de ses rasoirs austeres
 Te rase maintenant la jouë & le menton:
 Infortuné mignon! le beau fils, on s'en lasse,
 Donne, donne des noix, en l'honneur de Thalasse.

On l'a dit, Epoux qu'on parfume,
 Que tu t'abstiens mal aisément
 De la belle jeunesse en qui chacun presume
 Que le ieune duvet n'empesche nullement:
 Il n'en faut plus user quand l'ame est bien tournée
 Pour les iustes souhaits d'Hymen & d'Hymenée.

Nous sçavons bien que les delices
 Dont tu nous avois tant parlé,
 Estoiert pour toy iadis tes plus doux exercices:
 Mais elles ne sont plus, leur temps s'est écoulé.
 Hymen ailleurs te donne une femme bien née.
 Celebre les douceurs d'Hymen & d'Hymenée.

Cependant, admirable Epouse,
 Ne luy refusez iamais rien.
 Je le dis, Il est vray, si vous n'estes jalouse,
 Vous luy devez donner ce qu'il appelle sien,
 De peur qu'il ne recherche ailleurs sa Destinée,
 Hymen ô Hymenée; ô Hymen Hymenée.

Voyez combien est opulente
 La maison de vostre Mari!
 En vostre âge avancé vous en ferez contente,
 Attendant l'âge vieux pour qui tout est peri:
 Ne luy refusez rien, car son ame est bien née,
 Hymen, ô Hymenée: ô Hymen, Hymenée.

Passez le Seuil de vostre porte ,
 De vos pieds proprement chauffez :
Et que ce soit bon signe , estant d'esprit accorte.
Qu'il entre au Cabinet sur des pas rehaussez :
Regardez vostre Epoux sur la Pourpre ordonnée ,
Comme il vous tend les bras , Hymen , ô Hymenée.
 Sans mentir sa flâme amoureuse
 Se fait sentir à vostre sein ,
Ainsi que vostre ardeur la sienne est genereuse ,
Vous avez dans le cœur un semblable dessein ;
Donnez-luy vostre main , bel Epoux , estant née
Digne de vostre Amour , Hymen , ô Hymenée.
 Vous toutes fagement expertes ,
 Pour plaire à vos jeunes Maris ,
Quand ils sont un peu vieux , vous feriez bien des pertes ,
Si par vous , ils avoient sujet d'estre marris :
Mettez la jeune Epouse en la place ordonnée ,
Montrez-luy son devoir , Hymen , ô Hymenée.
 Il est donc permis à cette heure ,
 Au Marié d'entrer s'il veut , [pleure
L'Epouse est dans sa chambre où son œil charmant
Quoy que son beau visage éclate autant qu'il peut ,
Comme le blanc exquis de la fleur Parthenice ,
Jointe au Pavot vermeil , aussi-bien qu'au Narcice.
 Vous n'avez pas fait longue attente ,
 Et vous voicy déjà tout prest ,
Que la Divinité de Venus vous contente ,
Puis que vous jouïssiez d'un excellent apprest ,
D'un bien que si souvent vostre bonne fortune
Avoit fait esperer à vostre ardeur commune.
 Vostre Amour est bien legitime ,
 Illustre Mary , les grands Dieux
Ne vous ont point donné moins de beauté sublime :
Et la belle Venus vous traite encore mieux.
Mais la clarté s'en va , poussez vostre fortune ,
Et ne differez plus vostre gloire commune.

On conteroit plutoſt le nombre
 Des fables de toute la Mer,
 Ou des Aſtres brillans du Ciel dans la nuit ſombre,
 Que ſi tous vos plaiſirs, pour les bien eſtimer,
 On les vouloit compter, nul ne le ſçauroit faire,
 Comme ils ſont infinis, qui diroit le contraire ?
 Réjouiſſez-vous donc de grace,
 Et faites bien-toſt des Enfans,
 Il n'eſt pas juſte auſſi qu'un ſi grand nom s'eſſace.
 Que le voſtre demeure à des Fils triomphans :
 Il faut nobles Amans, & de Fils & de Fille
 Augmenter doublement voſtre ſainte Famille.
 Que de voſtre illuſtre alliance,
 Un petit Torquat fortuné,
 De vous deux ayant pris une haute naiſſance,
 Tendant ſes petits bras, montre qu'il eſt bien né,
 Qu'il faſſe un doux ſouris au grand Torquat ſon Pere,
 Et que d'un œil d'amour, il regarde ſa Mere.
 Qu'il ſoit tout ſemblable à Manlie,
 Et qu'il ſoit facile de voir,
 Qu'il eſt venu de luy, gloire de l'Italie :
 Que ſon bon naturel l'attache à ſon devoir :
 Que ſon charmant viſage ait auſſi de ſa Mere,
 Les traits, la beauté rare, & le doux caractère.
 Que de cette Mere, la grace,
 La voix, l'eſprit, & les vertus,
 Prouvent à tout le monde, & l'honneur de ſa race,
 Et ſa haute nobleſſe, & ſes rangs debatus ;
 Ainſi que Penelope acquit beaucoup de gloire
 A ſon fils Telemaque honorant ſa memoire.
 Fermez la porte, aimables Filles,
 N'avons-nous pas aſſez joié ?
 Mais vous, couple d'Amans, luſtre de vos Familles,
 Vivez, vivez heureux dans voſtre eſtat loié :
 Et vous rendant tous deux des faveurs mutuelles,
 Employez vos beaux beaux iours en douceurs éternelles.

EPITALAME.
AVTRE CHANT NVPTIAL. 63.

Vesper adest. &c. v. 65.

63

VESPER déjà paroist, mes Compagnons, debout,
Jeunesse, levez-vous, jetez les yeux par tout :
Vesper decouvre au Ciel son aimable lumiere,
Il faut quitter la Table & franchir la carriere;
L'Etoile est sur le point d'arriver en ces lieux,
Et chacun se prepare à reverer les Dieux.
On chante l'Hymenée : Hymen, ô Hymenée,
Vostre excellent pouvoir doit finir la journée:

Filles à marier, voyez les Jeunes gens,
Allez au devant d'eux, ô qu'ils sont diligens !
Allez, depeschez-vous : l'Estoile qui devance
Les Flambeaux de la nuit, se leve en diligence,
Toute humide qu'elle est du fecond Ocean :
La voilà, je la voy, plus belle que Titan.
En gayeré ceux-cy se levent de la table,
Ils ont quelque dessein, ô troupe delectable.
Ce n'est pas sans sujet qu'ils sont partis ainsi,
Et qu'ils ont pris le soin de se lever aussi :
Ils vont chanter les Vers de vostre Destinée,
Essayant de nous vaincre en disant l'Hymenée.

De gagner la victoire il n'est pas bien aisé,
Voyez, mes Compagnons, comme on s'est abusé :
Si les Filles, qui sont à marier, s'appliquent
Aux choses qu'elles font, quand elles nous repliquent !
Ce n'est pas pour neant, elles ont dans le cœur
Un dessein qui pourroit s'opposer au vainqueur.
Nos Ames cependant sont ailleurs dissipées,
Et nos oreilles sont autre-part occupées.
Nous ferons donc vaincus, ce sera iustement :
Pour gagner la victoire, on agit fortement.
Mais faites aujourdhuy que nos Esprits s'unissent.
Les Filles de concert leurs desseins accomplissent,

Elles vont commencer, il sera bon aussi
 Que vous foyez tout prests à leur répondre ainsi.
 Que nous sommes heureux ! ô la belle journée !
 O Hymen Hymenée, Hymen, ô Hymenée.

Hesper, est-il au Ciel quelque feu plus cruel
 Que le tien, qui ravis pour l'ardeur d'un Mortel
 Une Fille pudique au doux sein de sa Mere
 Qui la retient pressée en sa douleur amere :
 Et puis de la donner, toute chaste qu'elle est,
 A l'ardeur d'un Amant qui veut ce qui luy plaît ?
 Que feroient apres tout de plus impitoyable
 Dans une Ville prise, où tout est déplorable,
 Des Ennemis jurez à qui tout est permis,
 Sans épargner Enfans, Filles, Vieillards, Amis ?
 Quelle peine peut estre au monde imaginée,
 Plus grande que la nostre, Hymen, ô Hymenée ?

Hesper, est-il au Ciel un feu plus gracieux
 Que le tien, confirmant les liens glorieux
 Des mariages saints par ta flâme honorable
 Ce que font les Amants par un traité loiable ?
 Les Parens les premiers ont cet accord promis :
 Et ne se joignent point que de tes faux amis,
 Dans le Ciel étoilé, leur ardeur ne paresse,
 Pour marquer en ce jour la joye & l'allegresse.
 Que nous pourroient les Dieux donner de plus grand prix
 Qu'un jour si fouhaitable, où tous biens sont compris ?
 Que nous sommes contens ! ô la belle journée !
 O Hymen Hymenée, Hymen, ô Hymenée.

Hesper a donc ravi ma Compagne, ô rigueur !
 Je le dis hardiment ; j'en ay bien mal au cœur.
 Si-tost que dans le Ciel chacun te voit parestre,
 La Garde veille au Camp, & se fait reconesttre :
 Les Larrons vont chercher les ombres de la nuit :
 Mais ayant de ton nom fait échange sans bruit,

E P I T A L A M E II.

65

Retournant sur tes pas, souvent tu les attrapes [pes.
Aux lieux mêmes qu'on sçait qu'à grâds coups tu les frap-
C'est ainsi que te font des reproches amers
Des Filles qu'on destine à des Maris couverts ;
Si d'autres t'en faisoient en toute la journée ,
Que seroit-ce , ô Hymen , Hymenée , Hymenée.

Comme une belle fleur dans un jardin fermé ,
Elevée , inconnue au bestail affamé ,
Qui n'a point éprouvé le tranchant de la Beiche
Qu'un doux vent réjouit , & que rien ne desseiche ,
Que le Soleil anime , & que l'onde nourrit ,
Qu'un terroir excellent entretient & meurit ;
Les Garçons ont grand peur que d'autres la d'esirent ,
Plusieurs Filles aussi pour sa beauté soupirent ;
Mais dès-lors qu'on la prend , & que son vif éclat
Est seulement touché d'un ongle delicat ,
Aussi-tôt les Garçons penseroient faire un crime ,
Si pour elle ils avoient encore quelque estime.
La Fille luy ressemble : il en est tout ainsi ,
Quand elle est toute pure , on en a du souci :
Elle serre les Cœurs d'une agreable étreinte ,
Mais lors que sa pudeur a reçu quelque atteinte ,
Que la moindre faveur , la moindre privauté ,
Ont fait un attentat contre sa pureté ,
On l'a tient à mépris , & n'est plus estimée
De Proches , ni d'Amis , Hymen , ô Hymenée.

Comme une Vigne naît toute seule en un Champ ,
Ne s'élève jamais , ne va point s'épanchant ,
Ne porte aussi jamais de raisin delectable ;
Mais abaissant son tronc sous le poids qui l'accable ,
Et qui le fait ramper , il n'est ni Vigneron ,
Ni gens qui prennent soin de son Sep ou Bourgeon :
Que si par aventure à quelque Orme on l'assemble ,
Tout le monde en fait cas , on les marie ensemble.

La Fille en est de mesme, & leur sort est égal :
 Ils éprouvent ainsi le lien conjugal.
 Quand elle se conserve, & qu'elle est solitaire,
 On s'engage pour elle, on tâche de luy plaire,
 Et celuy qui l'a prend en qualité d'Epoux,
 Dans sa possession n'a rien qui ne soit doux;
 Sa Mere qui l'a void si sage, & si bien née,
 Dit plus de mille fois, Hymen, ô Hymenée.

Pour vous, Fille pudique, avec un tel Epoux,
 Gardez-vous de combattre; il est digne de vous,
 Sans mentir le combat est pour vous delectable.
 C'est le Pere avisé, qui vous jugeant sortable,
 Vous a mise au pouvoir de ce Cœur genereux,
 Qui pour vostre merite avoit fait mille vœux.
 C'est le Pere luy-mesme avecque vostre Mere:
 Il leur faut obeïr, afin que tout prospere.
 Vostre Virginité se divise entre tous,
 Elle est pour vos Parens, aussi-bien que pour vous;
 Une troisième part est due à vostre Pere,
 Une troisième encore appartient à la Mere:
 Une troisième part vous appartient aussi,
 Il ne faut pas à deux faire la guerre ainsi:
 Et vostre part au Gendre est entiere donnée,
 O Hymen, Hymenée, ô Hymen, Hymenée.

DE BERCYNTHIE ET DATYS. 64.

Super alta vectus Atyr. 93.

Sur un vaisseau leger de voiles & de rames
 Athys en haute Mer épris de vives flâmes,
 S'impatienta d'estre où le bois Phrygien
 Exigeoit sa presence avec son entretien:
 Il entra dans ses forts couverts d'épais feuillages,
 Où l'on rendoit honneur, à l'ombre des bocages,
 A la grande Déesse, à Cybèle en maints lieux
 Reine de ces Forests dans un séjour pieux.

Là,

Là, se trouvant saisi d'une fureur extrême,
 Et troublé d'une rage insensée en luy-mesme,
 Il se couppa soudain du tranchant d'un caillou
 Le fardeau qu'il portoit au dessus du genou.
 Mais dès qu'il eut senti, sans leur vigueur premiere,
 Ses membres affoiblis d'une atteinte meurtriere,
 Ayant rougi la terre où s'écouloit son sang,
 De ses deux mains de neige, * elle prit en son rang,
 Et le tambour leger, & la claire trompette,
 Et ce qui peut servir aux tons qu'elle repette
 Dans la ceremonie, où l'on frappe des doigts
 Le parchemin tendu qui retentit aux bois,
 Tous les jours dediez en l'honneur de Cibeles
 Mere des Immortels, comme elle est immortelle.
 Atys commença donc de s'exprimer ainsi
 Et leur dit en tremblant, sans marquer de souci;
 Courage sainte Troupe, à Cibeles Prestresses,
 Allez toutes ensemble où s'offrent ces addresses,
 Dans les bocages saints qui luy sont dediez.
 Allez-y tous aussi comme gens conviez,
 Saints Troupeaux vagabonds que la Deesse estime,
 Reine de ces Deserts, Princesse de Dindyme:
 Vous qui cherchez ailleurs en Pais étrangers,
 Comme des gens bannis des secours passagers.
 Vous m'avez voulu suivre en ces lieux, mes Compagnes,
 Vous avez fait sous moy plusieurs rudes Campagnes:
 Vous avez enduré la marine & les flots,
 Qui peuvent étonner les meilleurs Matelots.
 Par le cruel courroux de Venus, par sa haine
 Vostre vigueur n'a pû se soustraire à la peine.
 Mais réjouissez-vous, chassant l'illusion
 De ce qui trouble en vous l'imagination.
 Que tout retardement, qui la lenteur suggere,
 S'écarte loin de vous celebrant ce Mystere.
 Venez avecque moy jusques aux bois connus
 En Phrygie où Cibeles a nos cœurs prevenus,

* Il parle de-
 formais d'A-
 tys comme
 d'une femme.

Où l'on entend le son des Cymbales bruyantes,
Et le bruit des Tambours & des Trompes sonnantes.
Où le Phrygien jouë avec le Chalumeau,
Et la Fluste à deux trous, qui fait un son si beau.
Où les Menades ont des Chapeaux de lierre,
S'agittant brusquement & se jettant par terre :
Et puis se relevant comme sur des Vaincus,
Elles poussent en l'air des hurlements aigus.
La vagabonde Troupe a coûtume de suivre
La Deesse en courant & battant sur le Cuivre.
En dancant allons-y precipitant nos pas,
Haïtons nos mouvements pour ne les manquer pas.

Atys devenu femme avecque ses Compagnes,
Chantoit ces choses-là traversant les montagnes,
Et sa suite agitée en ses divins transports,
Hurloit plutôt des airs qu'elle ne chantoit lors.
Le Tambour retentit sous sa voix tremblotante,
Et la creuse Cymbale on oit de loin sonnante.
La Troupe bondissante exerçant maints travaux,
Sans peine toutesfois monte sur les costaux.
Atys est furieuse, on l'a voit hors d'haleine,
Son esprit emporté leur sert de Capitaine.
Elle marche à leur teste, & frappe son tambour
Au travers du bocage où l'on oit un bruit sour.
Tout ainsi que l'on void une Vache indomptée
Qui ne veut pas subir le joug qui l'a tentée,
Les Prestresses apres d'un pas precipité
L'a suivent se troublant par leur activité.
Enfin ayant atteint le sejour de Cibeïe,
Après grande fatigue & trouble de cervelle
Le sommeil les faïsit acause du travail,
Dont il seroit trop long de faire le detail.
Leurs yeux appesantis fermerent leurs paupieres,
Et leurs esprits troublez perdirent leurs lumieres,
Mais, dès que le Soleil avec ses cheveux d'or,
De ses yeux rayonnants, sa gloire & son tresor,

Eut parcouru du Ciel & la plage etherée,
Et la terre solide, & le sein de Nerée,
Ayant chassé des airs les ombres de la nuit,
Par ses chevaux ardents qui s'avancent sans bruit,
Le sommeil quitte Atys qui de son lit se leve,
Et s'estant reconnu soudain, sa course acheve.
Pasithée à l'instant le receut en son sein,
Nymphie, qui pour luy seul conceut tant de dessein.
Ainsi la vehemente Atys n'eut plus de rage :
Sortant de son repos, elle reprend courage :
Tout ce qu'elle avoit dit luy revient en l'esprit
Elle voit clairement l'abus qui la poursuit,
Quand s'estant affoiblie elle s'estoit coupée,
Et dans quelle Province on l'avoit detrompée,
Enfin d'un cœur boüillant elle se resolut,
De retourner chercher sur ses pas, son salut.
Et d'un œil éploré regardant la Mer vaste,
Voicy ce qu'elle dit dans un si grand contraste,
A sa chere Patrie, haussant un peu sa voix
Marquant & son regret, & sa plainte à la fois.

Patrie à qui je dois ma premiere naissance,
Que l'on me fit quitter trompant mon innocence,
Comme un captif fuyant le rigoureux pouvoir
D'un Maître qui le veut reduire en son devoir,
Pour m'en aller aux bois d'un Mont parmi les neiges,
Et des repaires froids où l'on dresse des pieges,
En quel endroit pourrai-je un jour voir mon pais,
Si je le puis trouver dans ces champs envahis ?
Que là donc ses regards sur toy mon œil arreste,
N'estant plus transporté qu'à le voir il s'appreste.
Serai-je donc tousiours dans ces sombres forests
Eloigné de chez moy, de mes biens, de mes rets ?
De mes Amis chers, de ma douce Patrie ?
Et sa gloire pour moy sera-t-elle flectrie ?
Ne reverrai-je plus la place, les contours
De nostre aimable Ville, & ses murs & ses tours ?

La Palestre, le Stade, & la place publique ?
Celle des actions, & celle du Portique ?
Ha ! malheureux esprit, quel grand sujet as-tu
De te plaindre si haut ? De rester sans vertu ?
Quelle forme apres tout n'ai-je point empruntée ?
Je suis adolescent & femme rebutée.
Je suis sans barbe encore, & ne suis qu'un Enfant,
Fleur de l'Academie où chacun me defend,
L'ornement de la place où se fait l'exercice
De ceux qui tirent l'arc, ou qui courent en lice.
On me faisoit aussi des visites souvent.
On ornoit ma maison de bouquets par devant.
De couronnes de fleurs, elle estoit decorée.
Je ne sortois jamais de ma chambre parée,
Que le Soleil ne fust sur l'horison levé,
Et que je ne me fusse en quelque baing lavé.
Serai-je desormais appelé l'officiere
De Cibeles & des Dieux me prestant la lumiere ?
Serai-je leur servante ? Et ne serai-je encor
Qu'une fole Menade émuë au son du cor ?
Un homme effeminé, de moy-mesme partie,
Pour un mauvais usage, en tout sens pervertie ?
Faudra-t-il que j'habite en des lieux découverts
Ou sur le Mont Ida séjour des longs hivers ?
Ou dans d'autres endroits revêtus de verdure
D'où les charmants Zephyrs éloignent la froidure ?
Où les Bisches paissant habitent les forests,
Et les Sangliers par tout rompent épieux & rets ?
Passerai-je ma vie au pied de ces Montagnes ?
Ha ! que j'ai de regret de toutes mes Campagnes !
Quand le son de sa voix, de sa bouche eut passé,
Par ses lèvres de rose, en naissant effacé,
Aux oreilles des Dieux portant choses nouvelles,
Cibeles deliant ses Lions prompts sans aîles,
Comme elle aiguillonnoit l'ennemi des troupeaux
Attelé sur la gauche entouré de drapeaux,

Et le ferrant de près ; Courage, luy dit-elle,
 Animal fier & doux à ta Reine fidelle,
 Fai que de ta fureur celuy-cy soit atteint :
 Qu'il retourne aux forests où son nom sera craint.
 Anime ton courroux te frappant de la queue :
 Que tous les lieux d'icy, loin de la vague bleüe,
 Retentissent autour de ton fremissement,
 Et le poil de ton col secouë en t'allumant.

De son air menaçant Cibeles dit ces choses,
 Et dénoïer le joug au Lion pour cent causes,
 Le farouche Animal soy-mesme s'excitant
 Son courage se presse en le sollicitant.
 De son pié vagabond les buissons il renverse :
 Il bondit fremissant : les Rochers il traverse.
 Mais quand il eut atteint les espaces derniers
 Du rivage desert entouré de Peupliers,
 Et qu'il y vid Atys, au bord de la Marine,
 Comme un Marbre flottant sur la vague mutine,
 Il luy fit violence. Atys perdit l'esprit,
 Et soudain dans le bois sa retraite il reprit.
 Là, devenu Servant au reste de sa vie
 Il vid de ce malheur sa fortune suivie.
 O divine Cibeles, avec quelle fureur,
 Sur Dindyme fais-tu ressentir ta ferveur ?
 Eloigne-là de nous, ô puissante Déesse :
 Jette une telle ardeur en d'autres cœurs sans cesse.
 Fai par d'autres sentir dans leur émotion
 Un tel emportement & telle oppression.

LES NOPCES DE PELEE ET DE THETIS,

Où il est aussi parlé de celles d'Ariadne, & de Bacchus.

64. *Peliaco quondam.* &c. v. 404.

ON a dit que les Pins, qui crurent autrefois
 Si hauts sur Pelion, qui portoit de grands bois,

Furent abandonnez aux vagues de Neptune,
 A la mercy des Vents, au gré de la Fortune,
 Jusques où le Phasis qui tombe dans la Mer
 Va confondre son onde avec le flot amer;
 Quand de jeunes Heros, pour marquer leur courage,
 Entreprirent de Grece, un dangereux voyage,
 Pour trouver de la gloire avec un grand tresor,
 Emportant avec eux la riche Toison d'Or.
 Ils coururent la Mer sur un leger Navire,
 Qui balloya l'azur de tout l'humide empire,
 De rames de sapin si propres à voguer,
 Quand on void les Nochers sur les eaux fatiguer.
 La Deesse qui tient les Murs des grandes Villes,
 Sous sa protection, pour les rendre tranquilles,
 Fit par un doux effort, que le Voilier voloit,
 (Je veux dire le corps de la Nef qui couloit
 Aussi viste sur l'eau, que s'il eust eu des aisles)
 Avecque de la poix resserrant ses ridelles,
 Ses fentes, & le reste où l'on devoit songer,
 Pour le sauver du flot qui l'eust pû submerger.

CETTE Nef la premiere éprouva d'Amphitrite,
 Les perils imprevis que sa colere excite,
 Si-tost qu'avec l'airain elle eut coupé le dos
 De la plaine liquide & qu'on eut vû les flots
 Blanchis par de l'escume estant battus de rames;
 Des visages nouveaux, mais terribles, de Femmes,
 Et de Monstres marins, s'esleverent soudain,
 Du gouffre bouillonnant, entre-ouvert par l'airain.
 Les Nereïdes Sœurs, comme un prodige virent
 Le Vaisseau qui flottoit, si-tost qu'elles sortirent
 A my-corps hors de l'onde, & le sein decouvert:
 Et les yeux des Mortels virent aussi le verd,
 Qui se monroit autour des Nymphes maritimes,
 En sortant de l'abyssme où se noient les crimes.

ON tient qu'alors Pelée eut le cœur embrasé
 Pour Thetis qui l'avoit beaucoup favorisé,

Qu'à son sujet on dit , que bien que Nymphé hautaine,
Elle prit sans dedain une alliance humaine :

Que le Pere des Dieux le voulut bien aussi,
Et Pelée à Tethis se trouva joint ainsi.

O magnanime Heros, d'une race immortelle,
Qui des Mortels un jour seras le grand Modèle.

O vertueuse Mere , en composant ces Vers,
J'imploreray souvent dans ce discours divers

Et ta protection, & celle de Pelée,

Qui fut un appuy ferme à sa terre appelée

Du nom de Thessalie, & jamais debatu

Par les prosperitez de sa haute vertu.

Il a pû meriter sa sublime alliance,

Qu'eust voulu Jupiter pour sa grande puissance.

Mais le Pere des Dieux ceda lors ses amours

Au bien-heureux Pelée en la fleur de ses jours.

La nouvelle Thetis n'est-elle pas ravie,

D'avoir acquis pour elle une si belle vie ?

De la grande Tethis n'a-t-elle pas permis

Que tu fusses son Gendre entre tous ses Amis ?

L'Océan son Ayeul , qui l'Univers embrasse,

N'a-t-il pas consenti qu'on te fist cette grace ?

QUAND les jours desirez furent enfin venus ,

Toute la Thessalie & ses Peuples connus ,

S'assemblerent au Palais , où l'on porta la joye

Avecque les presents, d'or, de pourpre & de soye.

On abandonne Scyre : & , des bords de Tempe

Et de Phrie , & d'ailleurs , chacun s'est échappé.

On void par tout , des Grecs les maisons desertées ,

Aussi-bien que Larisse & les Tours écartées.

On se presse à partir , & tout le monde court

A Pharsale , où l'on sçait que chacun fait sa Cour.

Si bien que la Campagne en fut abandonnée :

On negligea ses soins sans estre façonnée ,

Les Bœufs ne furent plus endurcis au travail :

La Vigne fut laissée à manger au Betail ,

La Serpe ne fit plus diminuer l'ombrage ,
 Efflant des Fruitiens le bois & le feuillage.
 On ne vid plus le foc écorcher les guerets
 Pour porter les moissons de la riche Ceres.

CEPENDANT la Maison de l'illustre Pelée ,
 De toutes parts éclatte , & se trouve meublée ,
 Par la magnificence en ses appartemens.
 Tout y reluit sous l'or dans les grands bastimens.
 Là , l'yvoire blanchit sous les sieges superbes :
 Il s'y void sous les pieds comme les basses herbes :
 Les Vases somptueux y brillent fortement ,
 Sur les riches Buffets , pour servir d'ornement.
 L'opulente Maison ainsi par tout se pare ,
 De ce qu'on eust pû voir chez les Rois de plus rare.
 Dans l'auguste Palais , l'appartement Royal ,
 Y fut exprés choisi pour le liêt Nuptial.
 Cet admirable liêt de la grande Deesse ,
 Où toute chose éclate avec la politesse ,
 Fut dressé sur les dents du plus rare Elephant ,
 Qu'eust amené de l'Inde un Guerrier triomphant.
 Il estoit enrichy d'une ample couverture
 D'une pourpre marine , où l'Art & la Nature
 Avoient représenté par diverses couleurs ,
 Des Animaux , des Bois , des Hommes , & des Fleurs.
 Mais sur tout les Heros , qui dans l'antique histoire ,
 Ont conservé leur nom apres beaucoup de gloire.

Au rivage de Die , Ariadne on voyoit
 Qui regardoit la Mer & sans cesse crioit
 Se trouvant par Thesée en cette Isle deserte ,
 Laisée au desespoir n'attendant que sa perte ,
 Le regardant aussi dans un Vaisseau leger ,
 Pour la fuite équipé venant de déloger.
 Elle portoit au cœur des fureurs indomptées ,
 Ne pouvant exprimer ses peines meritées ,
 Depuis qu'elle eut quitté le repos du sommeil ,
 Et qu'elle eut reconnu son mal par son réveil.

A peine se put-elle assez bien reconnoître ,
 Quand elle vid de loin son Epoux disparestre.
 Cependant on l'oublie , & le jeune homme fuit ,
 Abandonnant aux Vents sa foy qui le poursuit.
 La Fille de Minos , à l'instant éplorée ,
 Le voyoit en criant comme une évaporée :
 Elle le regardoit , flottante qu'elle estoit ,
 Dans une mer d'ennuis qui son cœur agitoit ,
 L'a mit hors d'elle-mesme , & l'affligea de sorte ,
 Qu'elle parut d'abord une personne morte ,
 Sans lier ses cheveux , ny sans couvrir son sein ,
 Parce que tout estoit contraire à son dessein ,
 Ce qui de ses habits échapoit autour d'elle ,
 Estoit baigné de flots , detestant l'Infidelle ;
 Mais sans se soucier de tous ses vestemens ,
 Et de sa belle jupe , & de ses ornemens ,
 Elle ne regardoit que toy seul , ô Thesée ,
 Qui l'a nommois ton ame & l'avois abusée.
 Ah ! quel tourment cruel des plus durs Ennemis !
 La divine Erycine a-t-elle en ton cœur mis
 Tant de deuil , tant d'ennuis , de soupirs & de larmes !

THESE'E impitoyable , en qui sont tant de charmes ,
 A Pyrée embarqué sur ses bords tortueux ,
 Vint aborder en Crete au Palais somptueux
 De son superbe Roy , qui touché de sa mine ,
 Apres l'avoir ouï , le receut à Gortyne.
 Car on dit qu'autrefois pour la punition
 Du meurtre d'Androgée , (effroyable action !)
 Athenes qui souffrit , à cause de son crime ,
 Vne peste cruelle , eut besoin de victime ,
 Afin de la guerir , ayant accoustumé
 D'envoyer tous les ans pour un Monstre affamé ,
 Et servir de repas au cruel Minotaure ,
 Des Garçons qu'on prenoit , & des Filles encore :
 Mais Thesée aimamieux s'exposer au danger
 De perir pour sa Ville ou de l'a dégager

De cette tyrannie, & servitude horrible ;
 Que de l'a voir toujours en crainte si terrible.
 Ainsi s'estant muni d'un excellent Vaisseau,
 Et s'estant embarqué par un bon Vent sur l'eau,
 Il se vint presenter à Minos magnanime,
 Entra dans son Palais qui luy parut sublime.

LA Princesse qui vid qu'il estoit genereux,
 L'envisageant d'abord d'un regard amoureux:
 Vn chaste liët l'avoit, tendrement élevée,
 Dans les embrassemens d'une Mere éprouvée;
 Comme aux rives d'Eurote, on voit croistre souvent
 Les Myrthes agitez doucement par le Vent:
 Ou comme le Printemps qui d'une haleine douce,
 Quand il en est émeu, des fleurs diverses pousse:
 Elle ne pût pourtant détourner ses beaux yeux
 D'un Prince si bien fait, de la race des Dieux:
 Elle en conceut aussi jusques au fond de l'ame
 Et dans le fond du cœur une amoureuse flamme.

Toy qui mesles la joye avecque les soucis,
 Enfant, qui sçais fléchir les cœurs plus endurcis;
 Et toy, belle Venus, qui tiens en ta puissance
 Idalie où se voit la bonne intelligence;
 De quels flots avez-vous inquieté l'esprit
 D'une Fille éperdue où l'amour se méprit;
 Pour un jeune Estranger en soupirant sans cesse?
 Elle admiroit son port, sa grace & son adresse.
 Helas ! de quelle crainte à sa confusion
 Se trouva-t-elle émuë à son occasion?
 Combien de fois sans pouls est-elle devenue,
 Pour la peur du combat qui luy troubloit la veüe,
 Quand le jeune Guerrier souhaittoit ou la mort,
 Ou le prix de la gloire en faisant un effort?

ARIADNE tandis promettoit des offrandes
 Et faisoit en esprit des devotions grandes.
 Sans proferer un mot, elle prioit les Dieux
 Et souvent à leur Temple, elle appendoit des vœux.

Ainsi qu'un tourbillon qui fait plier un Chefne ,
 Ou qui secouë un Pin , ou qui tourmente un Fresne :
 Il le renverse enfin de son souffle orageux ,
 L'Arbre arraché tombant , froisse aux lieux ombrageux ,
 Tout ce qui se rencontre , ou luy fait resistance ,
 Sans pouvoir soutenir sa grande violence.
 Ainsi Thesée apres que d'un bras indompté ,
 Le Monstre impitoyable eut si bien surmonté ,
 Qu'il vainquit son orgueil , l'abbatit sous les herbes ,
 (Il se glorifioit de ses cornes superbes)
 Et quand il eut acquis l'honneur de ce combat ,
 Il revint sur ses pas apres un grand débat.
 Dans un chemin confus où luy servit de guide
 Certain fil délié qui démêle le vuide ,
 Pour le débarrasser des étranges centiers ,
 Qui se coupent cent fois , & sont toujours entiers ,
 Où s'estant égaré , jamais son industrie ,
 N'eust pû le ramener au sein de sa Patrie.

MAIS puisque j'ay quitté l'ordre de mon discours ,
 Que puis-je dire encore au sujet des amours
 De la belle Ariadne en plaignant sa misere ?
 Une Fille comme elle abandonne son Pere ,
 Elle quitte sa Mere , elle quitte sa Sœur ,
 Ozant bien preferer une fausse douceur
 A la tendre amitié de ses Parens plus proches.
 Un Navire inconnu l'aborde dans des Roches ,
 Où Die offre à la Mer son bord impérieux.
 Là , de ses grands desseins son Epoux oublieux ,
 Assoupie en dormant , sans regret l'a quittée.
 On dit que cette Dame en son cœur dépitée ,
 Pour marquer sa douleur & plaindre ses amours ,
 D'une voix bien distincte en fit un tel discours :

Tu m'abandonnes seule ainsi sur ce rivage ,
 Apres m'avoir menée en cette Isle sauvage !
 Apres m'avoir ravie à mon pere excellent !
 Ha perfide Thesée ! Est-on si violent !

Est-ce ainsi que l'on tient tant de belles promesses,
 En méprisant les Dieux & toutes les Déeses :
 Tant de serments font-ils pour les deshonorer,
 N'ont-ils esté formez que pour nous devorer ?
 Rien n'a-t-il pû changer ton étrange pensée ?
 Nulle pitié fléchir ta rigueur insensée :
 Ha ! ce ne sont pas là ces effets obligeans,
 Puisque tes vœux pour moy se trouvent si changeans.
 On me dissimuloit son naturel barbare,
 Me faisant esperer une constance rare :
 Que nous serions unis par le sacré lien,
 Que tu serois mon tout, ma gloire & mon soutien.
 Toutes ces choses-là se sont évanouies :
 Et tes déportemens sont choses inouïes.
 Nulle Fille aujourd'huy ne se peut plus fier,
 A quiconque luy dit qu'il est son Chevalier.
 Il n'y faut plus penser aucun n'est veritable,
 Pas un seul désormais ne doit estre croyable ;
 S'ils souhaitent un bien si passionnément,
 Ils ne craignent jamais de faire un faux serment.
 Mais ont-ils accompli leur passion brutale ?
 Ils n'apprehendent plus de faire de scandale.
 Du precipice horrible où l'on te vid tomber,
 Sans moy qui te soutins, tu devois succomber.
 Pour toy seul j'aimai mieux faire perir mon Frere,
 Que de manquer de foy en sauvant un Faussaire :
 Mais je me suis livrée en luy donnant ma foy
 Aux Oiseaux carnaciers qui me font de l'effroy.
 Mon corps sera privé dans cette conjoncture,
 De recevoir l'honneur de quelque sépulture.
 Quelle Lyonne fiere a pû te mettre au jour ?
 Sous une Roche dure, avec si peu d'amour ?
 Quoy : la Mer t'a vomie de sa Vague écumeuse !
 Vne Scyle abboyante, ou quelque Syrthe affreuse !
 La Charybde enragée à son corps enfanté,
 Puis qu'il est si cruel que de s'estre absenté.

Si tu ne voulois pas me tenir pour Epouse,
Craignant que je ne fusse importune ou jalouse,
Ou si tu detestoies les Loix de nostre Ayeul,
Tu pouvois bien au moins m'emmener chez toy seul,
Ou je n'aurois pas eu beaucoup de repugnance,
De te marquer en tout mon humble obeissance:
De nettoyer aussi les traces de tes pas,
Sans crainte de soüiller ni mes mains ni mes bras.
Mais pourquoi fais-je icy des plaintes inutiles?
Les Vents n'entendent pas mes soupirs imbeciles
Ils sont sans sentiment, sans me pouvoir ouïr,
Ni me dire un seul mot dont je puisse joüir.
Luy cependant avance au milieu de sa course,
Et mon deüil déplorable, est un deüil sans ressource.
Sur la rive deserte on n'oït qui que ce soit,
Ainsi rien ne m'écoute, & nul ne me connoit.
Plust à Dieu que chez nous les Navires d'Athènes,
N'eussent pas amené des Ames si hautaines
Que le Nocher perfide apportant son tribut,
Pour le fier Minotaure eust eu quelque autre but:
Ou que cet Estranger cachant ses entreprises,
Sous un visage doux eust fait moins de surprises.
Qu'il ne fust point venu chez mon pere Minos,
Pour y venir ainsi troubler nostre repos:
Helas! où puis-je aller? A quoy suis-je reduite?
Où sera mon attente? Et qu'est-ce que m'enire
Une Femme perdue, à qui tout est perdu,
Pere, Royaume, Honneur, Espoir mal attendu?
Irai-je d'où je viens à la Mer impitoyable
M'en separer aussi-tost par un gouffre effroyable.
Je n'y puis donc penser: Mais quand je le pourrois,
Seroit-ce de mon Pere en qui j'espererois?
Car l'ayant offensé, j'ai suivi d'un jeune homme
L'insolence inhumaine où mon deüil se consume.
Me puis-je consoler par mon fidelle Epoux?
Ne fait-il pas courber ses rames en courroux?

M'éloignerai-je aussi de ce triste rivage ?
 L'Isle ne m'offre point de couvert davantage ;
 Point aussi de sortie , ayant de tous costez
 Une mer dangereuse , & des flots irrités.
 Je ne voy point de jour pour m'attendre à la fuite.
 Tout espoir m'est osté , toute voye interdite.
 Il ne faut pas pourtant que je perde les yeux ,
 Avant que d'implorer la justice des Dieux :
 Et qu'au Ciel je demande , en mon heure dernière
 Le secours qu'il accorde à la juste prière
 Eumenides , Fureurs de l'Enfer tenebreux ,
 Qui punissez les maux & les crimes nombreux :
 A qui le front rempli de cheveux de vipere ,
 Presage le venin d'un cœur qui se desespere :
 Venez icy , venez , au fort de mes tourmens ,
 Entendez mes soupirs en ces tristes momens :
 Helas ! je suis réduite à l'extrême misere :
 La fureur me possède en ma douleur amere :
 Comme tous mes soupirs ne sont point moderez ,
 Que mes regrets en vain ne soient point proferez ;
 Mais dans le mesme esprit que l'inhumain Thesée ,
 M'abandonne icy seule , il m'avoit abusée.
 Que sa propre conduite , ô Déeses , luy doit
 Funeste également comme à l'œil qui le voit.

A P R E S qu'elle eut poussé ses plaintes assez fortes ,
 D'un sein que la douleur opprimoit en cent fortes ,
 Demandant la vengeance en son grand déplaisir ,
 Pour l'outrage cruel qui la venoit saisir :
 Le Roy des Dieux boüit sa puissance invincible ,
 En fit trembler la Terre , & l'Océan terrible :
 Les Astres flamboyans s'en trouverent émus
 Thesée aussi de sens & d'esprit fut perclus ,
 Et s'estant oublié des ordres de son Pere ,
 De luy mettre un signal de son retour prospere ,
 Faisant sur son Navire arborer l'étendard
 Qui marque la douceur , mais il y pensa tard ,

Sans l'avoir élevé : car on a dit qu'Egée,
 Congediant son Fils dans la Nef dégagée,
 Quand il quitta ses murs pour s'embarquer en mer,
 Le tenant embrassé dans son départ amer;

O Mon Fils, luy dit-il, mon Fils que je préfère
 Aux soucis de la vie & pour qui seul j'espere;
 Mais que je suis contraint apres tout d'exposer
 A des perils connus sans y rien opposer;
 M'ayant esté rendu sur la fin de mon âge,
 En ma grande vieillesse avec un bon présage,
 Puis que mon sort le veut, & que par ta valeur
 Je sens croistre en mon Ame une extrême douleur,
 Te separant de moi, ni sans que ta présence
 Ait bien pû jusqu'icy reparer ton absence!
 C'est malgré moy, mon Fils, que je te vois partir.
 Je ne puis à la joye un moment consentir.
 Ni qu'en sortant d'icy tu me portes des marques,
 Ni que j'en porte aussi craignant le fil des Parques.
 Mais d'abord, pour te faire observer mon ennuy,
 La cendre couvrira mes cheveux aujourd'huy;
 Ils seront sans honneur sous la vile poussiere,
 Et d'un Pavillon brun, d'un violet d'Ibere,
 J'obscurcirai le Mats que soutient ton vaisseau;
 Pour exprimer mon deuil, au moins par ce drapeau.
 Que si Minerve sainte, en son séjour d'Itone,
 Qui pour nostre maison a réservé le trône,
 Défend nostre Patrie, & te donne pouvoir,
 De vaincre le sujet de nostre desespoir,
 Garde en ton souvenir, si-tost que de nos costes,
 Tu pourras découvrir les Rives qui sont hautes,
 Tu dépendras du Mats le funeste étendart,
 Et tu mettras le blanc brillant de part en part,
 Afin que te voyant du bord, je reconnoisse,
 Si tu feras heureux, ou que je disparoisse:

Mais Thesee oublia ces ordres si précis,
 Il ne s'en souvint plus, hors de son sens rassis,

Comme quand la nuée un sommet abandonne,
Par les souffles d'un Vent qui les plus forts étonne.

Le Pere alloit tandis sur le haut du rampart,
Pour découvrir de loin le Royal étendart;
Mais non pas sans mouïller souvent ses yeux de larmes,
Pour se sentir saisi de mortelles allarmes.
Et comme il découvrit les toiles du vaisseau,
Il se precipita de desespoir dans l'eau,
S'estant persuadé par l'enseigne brun pâle,
Que Thesée estoit mort par la rigueur fatale.

Quand il fut arrivé dans la triste maison
Il y reçut un deuil, qui fit comparaison
De celuy que souffrit la royale Princesse
Delaissée en son Isle au fort de sa detresse.

A R I A D N E tandis pleuroit en regardant
Le vaisseau fugitif, & rouloit cependant
En son esprit blessé des soucis sans mesure.
Mais, ô Dieux ! quel bon-heur, quelle rare aventure !
Le florissant Bacchus venoit d'autre costé,
Avec sa suite gaye en un beau jour d'Esté,
Les Satyres, les Pans, les Sylvains, les Bacchantes,
Et tout ce qui faisoit leurs dances chancelantes.
Car, de te rechercher, Ariadne en ce jour,
Son dessein estoit pris brûlant de ton amour :
L'allegresse en fut grande à tous ceux de sa suite,
Faisant voir leur humeur agreable & subite.
Ils estoient étourdis, & n'en dançoient que mieux,
Quoy qu'à les voir agir d'un air capricieux,
Ils chantoient en dançant d'une étrange maniere,
Et se lançoient la teste, en avant, en arriere,
En travers, à costé, comme si dans le champ,
Ils eussent mal compris la cadance & le chant.
Quelques-uns de ceux-là secoüoient les grands Thyrses
Entourez de lierre avec mille artifices,
D'autres, divers morceaux d'un Bouveau demembré,
Portoient avecque joye en un lieu delabré.

A d'autres des Serpens tenoient lieu de ceintures :
A quelques-uns aussi , qui faisoient des postures ,
Des Panniers ou des Vans leurs servoient de tambours ,
Allant de tous costez , & faisant mille tours ,
Pour celebrer de nuit les divines Orgies ,
Dont le Profane en vain parle des énergies ,
Et ne comprend jamais le bruit mystérieux
Que les Ministres font pour honorer les Dieux.
Plusieurs de leurs doigts longs frapoient les castagnettes
Ou faisoient retentir l'aigre son des trompettes :
Et battant les tambours , l'on oyoit bourdonner
Un airain alongé qu'on faisoit resonner ,
Avecque les Cornets d'une maniere rauque
Parmi le parchemin qu'une Menade toque :
Et la flûte barbare y bruyoit d'un faux ton ,
Tandis qu'un autre icy chantoit quelque dicton.

C E T T E piece excellente avecque ses figures
Couvroit tout le grand liêt enrichi de dorures.
On l'avoit mise en double : & les jeunes Heros ,
L'ayant bien regardée admirant ces travaux ,
Quitterent de l'Epoux la noble compagnie.
Comme le vent Zephire , ému de son genie ,
Quand d'une douce haleine ayant vers le matin ,
Fait froncer le glacis de l'Element mutin ,
Agite tant soit peu sur les plaines mobiles
Les vagues & les flots à s'émouvoir faciles ,
Quand l'Aurore se leve avecque la splendeur
Du Soleil dont la terre admire la grandeur.
Du souffle gracieux étant d'abord poussées ,
Elles vont en avant , & paroissent froncées.
On diroit à les voir , que sous un doux souris ,
Leurs flots sont dissipez , ou qu'ils sont tous peris.
Puis à proportion que l'haleine s'augmente ,
Elles brillent de loin sous la splendeur naissante.
Ainsi tous les Seigneurs s'absentent du Palais :
Et se retirant tous ils quittent le haut dais.

D E s qu'ils furent fortis, Chiron des Monts antiques
S'y rendit le premier avec ses dons rustiques
Apportez des sommets que soutient Pelion
Et des lieux opposez à la Rebellion.
Car de toutes les fleurs, qui croissent aux Campagnes
De celles que le Peuple apporte des Montagnes,
Ou qu'un doux Vent fait croître alentour des Ruisseaux,
Il en fit des festons, & de riches faisseaux,
Dont il vint réjoûir la Maison magnifique,
Qui sentit du parfum l'odeur aromatique.
Là, se trouva Penée, & quitta de Tempé
Le vallon verdoyant de son eau detrempé,
De cette Tempé, dis-je, enceinte de Bocages,
Celebre par le bal des Nymphes des Rivages.
Ce ne fut pas pourtant sans se charger les mains
De ce qu'il trouva beau pour charmer les humains.
Des Hestres tous entiers avecque leurs racines,
Des Lauriers toujours verts, dont il fit des fascines,
Il y joignit le Plane avec le haut Cyprés,
Et le Peuplier fameux qui croît avec excez :
La sœur de Phaëton qu'on nomme paresseuse,
Ne faisant que pleurer une gomme onctueuse.
Tous ces arbres il mit proche le grand Palais,
Pour y former autour des Bocages épais.
Promethée y survint tout de mesme à la suite.
Sur ses membres portant la flétrisseure écrite
Du tourment qu'il souffrit, quand il fut enchaîné
Sur le Caucase affreux pour son crime obstiné.
Là, vint aussi des Dieux le Pere & le Monarque,
Sa venerable Epouse, & tout ce qui l'amarque,
Et ses divins Enfants, ne laissant dans le Ciel
Que l'éclatant Phebus, dont le cœur plein de fiel,
S'en retint à dessein avec sa sœur Diane,
Qui sur le mont Ida de Crete, où nul profane
N'oseroit approcher, se plaist pendant le jour,
Et l'a voulu choisir pour y faire séjour.

Car il est vrai, Phebus, que ta sœur desolée
Méprisa comme toy le genereux Pelée,
Ne voulant point aussi celebrer de Thetis
La torche Nuptiale, où se font divertis
A rendre leurs honneurs tous les Dieux de la Terre,
Et tous les Dieux du Ciel sans se faire la guerre.

A P R E S donc que les Dieux se furent tous assis
Sur les sieges autour des mets les plus exquis,
Les Parques se branlant d'un mouvement debile,
Entreprirent de faire un recit difficile.
Un long vestement blanc de pourpre radoubé,
Envelopoit leur corps tremblotant & plombé;
De la mesme couleur des bandes sur leur teste
Resserroient leurs cheveux pour le jour de la feste,
Elles avoient aussi des roses la senteur :
Mais avançant tousiours leur travail sans lenteur,
Tenant de leur main gauche une quenouille aisée,
Par leur droite le fil augmentoit la fusée;
Chacune le tordoit de ses doigts renversez,
Qui les tournant tousiours n'en estoient point lassez :
Les Filandieres Sœurs tirant ainsi l'étoupe,
L'a pressoient de leurs dents, l'une d'elles l'a coupe,
Ou chacune égaloit l'ouvrage suspendu,
Puis sur la lévre humide, on vid le fil mordu.
Des panniers à leurs pieds serroient la laine blanche.
Mais enfin repoussant ces toisons sur la hanche,
De voix intelligible au sujet du Destin,
On les oït ainsi parler dans le festin.

O nompareil bon-heur des Peuples d'Emathie,
Qui par ton haut merite affermis tout l'Estat;
Pelée a qui le Fils fera de la partie,
Ecoute des trois Sœurs l'Oracle sans debat :
Mais vous, que le Destin à bien agir enflâme,
Courez, fuseaux, courez, & devuidez la rrame.

L'Estoile de la nuit sur le point de parestre,
Donnera de la joye aux liens souhaitez.

L'Epouse en même temps se fera reconnoître,
Et sera complaisante à toutes tes bontez :
Dormant à tes costez , elle sera sans blâme.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

L'intrepide Guerrier, qui de vous deux doit naître,
Sera par son courage aimé de ses Amis.
Souvent dans les combats, il fera disparestre,
Par sa victoire prompte un monde d'Ennemis;
Et certes il estoit aussi prompt que la flâme.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Nul Heros ne mettra sa vaillance guerriere,
A l'égal de la sienne, au moment qu'on verra
Les Fleuves Phrygiens retourner en arriere,
Quand le sang des Troyens chez eux se gonflera,
Et qu'on verra tomber les fameuses Pergames,

Courez, fuseaux, courez, & devuidez les trames.

Celles qui de leurs Fils verront les funerailles,
Parleront & souvent de leurs exploits fameux :
Elles ressentiront jusqu'aux fonds des entrailles
Un vehement regret, s'arrachant les cheveux,
Se meurtrissant le sein, & se déchirant l'ame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Comme le Moissonneur abbatant les javelles
Et pressant les épics, dépouille tous les champs :
Sous un ardent Soleil étouffant les querelles,
Quand on void pour les bleds les Laboureurs contens.
De même il abbattra ceux que la gloire affame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

On verra pour témoin de sa valeur guerriere,
Le Scamandre qui court dans le vaste Hellespont,
Son canal retressi par la masse meurtriere,
Pour les monceaux de Morts retiendra son cours prompt.
Il rougira de sang par le massacre infame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Une Yierge captive à la mort destinée
Le pourra témoigner sans crainte de changer,

Quand sur un grand bûcher, la vengeance obstinée
 Poussera son beau corps, pour Achile vanger :
 Et qu'on fera perir par le fer cette Dame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Quand les Grecs fatiguez détruiront de Neptune
 L'Ouvrage merveilleux renversant les Troyens,
 Les Pergames, les Tours, le Trône, la Fortune,
 Ils détruiront l'orgueil des Peuples Phrygiens.
 Du sang de Polixene, ils rougiront leur lame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Faites le nécessaire, & que d'un amour tendre,
 Vos cœurs soient bien unis, illustre & grand Epoux.
 Accueille la Deesse estant devenu Gendre
 De l'antique Tethis, dont l'esprit est si doux.
 Que la nouvelle Epouse y porte le dictame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Demain d'assez bonne heure on verra sa nourrice
 L'a venant visiter, luy donner le bon-jour :
 Du mesme fil qu'hier son col sans artifice,
 Ne pourra se lier au sujet de l'amour.

Ce fil est désormais trop court pour cette Femme.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

La Mere de l'Epouse est sans inquietude,
 Que sa divine Fille ait avec son Mary
 Quelque mauvais ménage; elle sçait qu'elle élude
 Tout ce qui pourroit faire un Amant favori;
 Et s'attend de luy voir des Enfans sans diffame.

Courez, fuseaux, courez, & devuidez la trame.

Les Parques autrefois chanterent ces beaux Vers,
 Par un divin presage à des Peuples divers.
 Du bon-heur de Pelée & de son alliance,
 Autrefois les grands Dieux de leur sainte presence
 Honoroient les Maisons, qui par leur pieté,
 Acqueroient de l'estime, & de la pureté.
 Ils se trouvoient souvent parmy les assemblées
 Quand elles n'estoient point par les vices troublées.

88 LES N O P C E S D E P E L E ' E .

Le souverain des Dieux , aux jours plus solennels ,
Assistant dans le Temple aux festins annuels ,
Regardoit mille Chars qui couroient dans la plaine ,
A qui des jeux de prix surmonteroit la peine :
Les Bacchantes souvent en cheveux dénouiez ,
Des sommets de Parnasse , où les Dieux enjoïez ,
Qui possédoient leur teste , estoient si forts poussées ,
Qu'elles ne pouvoient pas n'estre point insensées ;
Quand le Peuple Delphique empressé de sortir ,
Pour recevoir le Dieu le faisoit pressentir ,
Par des presents offerts , & le sang des Victimes ,
Qui marquent le devoir pour effacer les crimes .
Mars se trouvoit souvent dans les fameux combats :
De la guerre sanglante , il faisoit ses ébats :
Et souvent de Triton l'excellente maistresse ,
La Vierge Rhamnise , ou quelqu'autre en la presse ,
Exhortoit en personne allant de rang en rang
Les troupes des Soldats pour répandre leur sang .
Mais depuis que la terre enfin se fut souillée ,
La Justice on a vû par le Tort violée ;
Les Freres ont rougi leurs mains du sang versé
De leurs Freres germains , & du Fils traversé ,
Pour se voir insensible à la mort de sa Mere .
Vn Pere a souhaitté dans sa douleur amere ,
De voir perir son Fils , le croyant emporté
Contre le saint devoir dont il s'est écarté .
Quand une Mere impie à son Fils s'est fourmise ,
Elle craint peu des Dieux le saint nom que l'on prise .
Enfin le mal est tel violent la candeur ,
Que chacun s'est permis sans crainte ou sans pudeur ,
La licence effrenée , attirant sa ruine ,
Pour violer les Loix de la Bonté divine .
Et de là maintenant les Dieux ont dédaigné
De se trouver chez nous où le Vice a régné ,
Et se cachent de nous , par qui tout mal foisonne ,
Sous la vive splendeur qui leur trône environne .

A ORTALE. 66. *Et si me adfido. 23.*

ORTALE, j'obeïs, bien que des doctes Sœurs
 La conversation me fasse des Censeurs.
 M'en trouvant accablé, dès là je me retire,
 Aimant bien mieux souffrir le mal que d'en médire,
 Outre que ce que j'ai de force dans l'esprit
 Ne sçauroit résister à ce qui me surprie
 Et je ne puis aussi que chercher des excuses,
 Pour ne produire plus quelques doux fruits des Muses.
 Tant je me sens troublé par l'horrible malheur,
 Qui me ravit mon Frere & cause ma douleur.
 Car depuis peu de jours l'Onde amere qui coule
 Dans le profond Canal où l'oubli vient en foule,
 Mouïlle de mon Germain les jambes & les bras
 Que Troye a vû si brave en maints & maints combats.
 Et depuis l'a couvert d'une triste poussiere
 Sous le bord où Rhetée éteignit sa lumiere.
 Enfin, mon Frere cher, je ne te verrai plus,
 Tous mes soupirs pour toy seront donc superflus!
 Mais j'aimerai toujours ton heureuse memoire
 Je chanterai des Vers pour celebrer ta gloire,
 Se ressentant pourtant que l'ennuy de ta mort
 M'a jetté dans l'esprit pour deplorer ton sort.
 Comme Progné regrette en son deuil obstinée
 Du jeune Ithys meurtri la dure destinée.
 Ortale, toutesfois, parmi ce deuil cuisant,
 Reçois ces Vers de moy comme un triste present:
 Ils sont assûrement, sans qu'aucun en debate,
 De Callimagne pris celebre Fils de Bate,
 Pour te persuader que ce n'est point en vain
 Que nous avons ouy ton discours sans dessein:
 J'en ai le souvenir & garde tes paroles
 Qui ne seront jamais dans mon esprit frivoles,
 Comme un fruit envoyé par un Amant discret
 A quelque jeune fille exprimant son secret,

Quand la pomme envoyée échappe de la Belle
 Qui la tenoit cachée en Amante fidelle,
 Des replis de sa robe elle laisse tomber
 Ce qu'elle voudroit bien ravoïr sans se courber,
 Sur le point que sa Mere en ce moment arrive,
 La pomme roule à terre, & son poids la captive
 L'entraînant aussi-tost qu'une prompte rougeur
 Sur son visage met le teint de la pudeur.

LA CHEVELVRE DE BERENICE. 67.

Omnia qui magni. 94.

CELUY qui du grand Monde observe les lumieres
 Qui voit leurs mouvements, leurs routes coûtumieres,
 Qui des Estoiles voit l'ascendant, le declin,
 A quoy pendant son cours le Soleil est enclin,
 Ce qui peut obscurcir sa splendeur flamboyante,
 Quand la Lune à nos yeux paroist plus rayonnante,
 Ou quand dans les Rochers de Latmie à son tour
 Sans contrainte elle fuit les charmes de l'amour.
 Celuy-la (c'est Canon) souvent m'a vû reluire
 Entre les feux du Ciel que nul ne peut détruire,
 Chevelure coupée & d'un pris nompareil
 Au chef de Berenice égalant le Soleil.
 Elle estendit sur moy, cette Reine admirable,
 Ses bras polis & blancs, pour me rendre adorable,
 En me voïant aux Dieux, quand le Roy son mari
 Ptolemée estimé des grands Dieux favori
 Accru par le bon-heur d'un nouvel Hymenée
 S'en alla ravager, suivant sa destinée,
 Les opulents pais des Roys Assyriens,
 Apres le prix conquis aux jeux veneriens.
 Portant avecque foy des marques asseurées
 Des riottes de nuit qu'il avoit desirées,
 Enlevant, comme il fit, de la virginité
 La dépouille conquise avec dextérité.
 He! bien Venus est-elle odieuse aux Epouses,
 Autant qu'elle est contraire aux personnes jalouses?

Ou

DE BERENICE.

91

Ou bien la joye est-elle illusoire aux Parents,
 Quand on fainc dans le liêc des soupirs aparents ?
 Que là mesme souvent se répandent des larmes,
 Que la fainc suscite avec de si doux charmes.
 Et certes que les Dieux m'affligent sans pardon,
 Si quelqu'une pleurant s'afflige tout de bon.
 Ma Reine m'enseigna ces fictions aimables,
 Quand son jeune Epoux fit cent choses admirables.
 Mais d'estre seule au liêc tu ne t'affliges pas :
 Tu regrettes ton Frere avec tous ses appas.
 Si bien qu'en tes ennuits, tu manques de courage
 Et ton sens égaré, dans le malheur s'engage,
 Bien que d'ailleurs ton cœur m'eust parut genereux
 Dès que petite fille on t'adressoit des vœux.
 Comment oublierois-tu cette action si belle,
 Qui t'a pû meriter une alliance telle,
 Que celle d'un grand Roy pour ennoblir ton sort ?
 On ne peut guere voir un augure plus fort.
 Mais sans parler icy de ton Epoux illustre,
 Quelles plaintes fis-tu pour te donner du lustre ?
 O Dieux ! combien de fois pressas-tu de la main
 Tes beaux yeux dans l'excez d'un si cuisant dedain ?
 Quel est le puissant Dieu qui t'a si fort changée ?
 Et dans quel changement, te vis-tu lors rangée !
 Mais quels sont tes serments ou promesses aux Dieux,
 Pour ton charmant Epoux dans tes foudris pieux ?
 Non pas sans presenter la divine ambrosie
 Pour le voir de retour du voyage d'Asie,
 Afin de faire croistre avançant de droit fil
 Les frontieres d'Egypte & les canaux du Nil ?
 Par un nouveau present faisant des vœux extrêmes,
 Je defais les premiers rendus aux Dieux suprêmes,
 Pour ces affaires là, voyant que malgré moy,
 On m'avoit separée & soustraite de toy.
 Tout cela par l'abus d'une rude tonsure,
 Luy dit en soupirant, la belle Chevelure.

Oüi, je le maintiendrai , ce fut contre mon gré
Que je me vis descendre ainsi d'un tel degré.
Je l'ozeraï jurer par ta teste Royale,
Serment que l'on ne peut violer sans scandale ,
Tel qu'un parjure faux digne de chastiment.
Mais quelle force peut égaler fortement
La puissance du fer , qui penetre & renverse
Les frontieres de Phie & l'étrange traverse ,
Qui prirent autresfois ces fameux Conquerans
Quand les Medes fortis de terribles Torrens ,
Vne jeunesse illustre autant qu'avantureuse ,
Fit passer une flotte entreprenante , heureuse ,
Conduite par les soins de ses braves Nochers ,
Qui du haut Mont d'Athos percerent des Rochers ?
Que feroient des Cheveux , quand des choses si dures
Cedent au fer briseur de telles aventures !
O Dieu ! puisse perir celuy qui le premier
Se trouva l'Inventeur du fer & de l'acier !
Qui du commencement l'a cherché dans les veines
De la terre creusée avecque tant de peines.
Les autres tresses d'or , mes Compagnes , mes Sœurs ,
Qui parmi les plaisirs , & parmi cent douceurs ,
Composoient l'autre part de nostre Chevelure
Dont la Reine paroît son col par sa frisure.
Pleuroient le sort cruel qui nous vint separer
Sans songer aux moyens de nous y preparer ,
Quand de Memnon je vis l'Aurore illustre Mere
Qui parut devant moy facile & debonnere ,
De ses plumes peignant l'air de son coloris ,
Jointe au cheval ailé de la belle Cloris.
Dedans Arsinoé Ville du bas Empire ,
Où voulant m'obliger , la femme de Zephyre
Officieuse , honneste , au bord Canopien ,
Me l'avoit envoyé pour procurer mon bien ,
Et me faire passer de la plage etherée
Dans le sein où nâquit la belle Citherée ,

Elle m'y fit aller, afin qu'un cercle d'or
 Qu'Ariadne portoit, comme un riche tresor,
 Ne fust pas seul au Ciel pres de l'Astre de l'Ourse.
 Vn ornement exquis, qui se voit dans sa course;
 Mais qu'estant comme nous, dépoüilles d'un grand cœur,
 De mesme nous fissions briller nostre splendeur.
 Toute humide en ce point que j'estois par mes larmes,
 Partant du premier lieu que j'aimois pour ses charmes,
 Pour aller de là mesme aux Temples des hauts Dieux,
 La Deesse voulut m'eslever dans les Cieux.
 Me faisant devenir constellation neuve.
 Où la Vierge se joint au Lion qui s'y treuve,
 Aupres de Calisto fille de Licaon.
 Vers l'Occident je tourne & je porte le nom
 De guide du Cocher, qui tard se plonge à peine
 Dans l'Ocean profond où son Char se promene.
 Mais, bien que dans la nuit je fois des pas des Dieux
 Si pressée en marchant sur la voûte des Cieux,
 La lumiere du jour revenant à parestre,
 Dans le sein de Thetis je viens chercher un Maistre.

O Vierge Rhamnuse avecque le respect,
 Que nous devons tousiours à ton divin aspect :
 Car sans dissimuler, permets-nous de le dire,
 Quand tous les Astres saints dans leur sublime Empire,
 Me devroient déchirer pour haïr leur splendeur,
 J'oseroi découvrir ce que j'ay dans le cœur.
 De l'honneur qu'on me fait, je n'ai pas tant de joye,
 Que j'ay de déplaisir qu'au Ciel mesme on me voye,
 Plûtost que sur la teste où j'estois tous les jours
 De ma Reine l'objet de ses tendres amours.
 Elle me parfumoit lors qu'on l'a voyoit Fille,
 M'honorant des tresors de sa riche Famille.
 Vous autres maintenant qu'éclaire le flambeau
 Du jeune Hymen qui rend vostre Printemps si beau
 Aux baisers des Amans ne donnez point licence
 Découvrant vostre gorge avec impatience,

Que vous ne m'ayez fait d'agreables presents
 Des dons de vostre Onyce à mon cœur si plaisans.
 Je dis de vostre boëte & precieuse & rare
 Qui pourroit adoucir le cœur du plus barbare.
 Mais que tous les presents de Filles sans pudeur
 Se dissipent en l'air pour leur infame ardeur ;
 A vous autres je veux , nouvelles Mariées ,
 Mettre en vostre union cent graces variées.
 Je veux que la concorde augmente vos douceurs ,
 Et que l'amour demeure à jamais dans vos cœurs.
 Toy cependant , ô Reine , observant les Estoiles ,
 Quand au gré de Venus tu baisseras les voiles
 Fai non tant par les vœux que par les dons exquis ,
 Puisque je suis ton sang , qu'on sçache qui je suis.
 Je voudrois me revoir Chevelure royale
 Et qu'Orion parust pres de l'Urne fatale.

DIALOGVE A VNE PORTE. 68.

O dulci jucunda viro. 48.

CATVLE.

PORTE , je te saluë , & te dis les delices
 D'un Epoux & d'un Pere en leurs doux exercices.
 Que Jupiter augmente & tes prosperitez ,
 Et tout ce que l'on sçait de tes felicitez.
 On dit que cette Porte à Balbe officieuse ,
 Rendit à son sujet la justice douteuse.
 Elle favorisa depuis certain dessein
 Qui fut pernicious à son esprit mal sain ,
 Si-tost qu'elle se vid dans une autre alliance ,
 Quand ce Vieillard mourut , qui tomboit dans l'enfance ;
 Di-nous , Porte , pourquoy tu changeas ton serment.
 Devenue à ton Maistre infidelle en dormant ?

LA PORTE.

Ha ! ce n'est pas ma faute , & quoy que l'on en die ,
 Quelqu'un en pourroit faire un jeu de Comedie.
 Si je plais de la sorte à Cecile , on sçait bien ,
 Que je luy suis sujette , & qu'il est mon soutien.

DIALOGUE.

95

Personne , à mon avis, en cela ne peut dire,
Que mon peché soit grand s'il ne vouloit médire.
Mais ce ne sont, Quintus, que contes à plaisir,
Que le Peuple debite & conçoit à loisir.
Si pourtant il se trouve une chose mauvaise,
Si le monde m'en blâme il en parle à son aise.

CATULLE.

Tu le nie, il est vrai; mais ce n'est pas assez
Ne pouvant ignorer icy les temps passez.

LA PORTE.

Quel pouvoir en aurois-je? Et quand d'ailleurs personne
Ne m'écouterait pas, faut-il qu'on s'en étonne?

CATULLE.

De nous c'est autrement, qui le voudrions sçavoir:
Et si tu nous le dis, tu feras ton devoir.

LA PORTE.

Cette Fille n'est point encore icy venue,
Comme on vous l'a conté, toute pure, ingenuë.
Et, de ceux qui l'ont vuë on ne sçauroit nier,
Que son Mari de tous n'ait esté le premier.
Quelqu'un plus languissant de son arme pendanté
Ne s'est pû soulever qu'à sa robe traînante.
Mais on dit que le Pere a souillé de son Fils
Et la Couche & le Liét de toiles de Memfis,
Et qu'il a sa Maison obscurci d'un grand crime,
Soit que d'un cœur épris d'amour illegitime
Il se fust embrazé dans son aveuglement
D'une ardeur insensée avec emportement,
Soit qu'il fust convaincu de certaine impuissance
Dont son Fils eust esté marqué dès sa naissance,
Et l'on ne se doit pas trop informer d'ailleurs,
Si quelque main a pû cueillir les belles fleurs.

CATULLE.

O veritablement tu me parles d'un Pere
Qui de son propre Fils a fait le vitupere.

L iij

Bresse du mont Chinnée où l'on découvre loïn
 Le País d'alentour qui fait nostre besoin,
 Et que le Mele arrose avecque ses eaux pures,
 D'où j'ai pris ma naissance ainsi que mes jointures,
 Si chere à ta Verone & que tu connois bien,
 Le connoist comme toy bien qu'il ne vaille rien;
 Mais elle assure encor de Posthume & Corneille
 Des choses dont l'amour a fait une merveille,
 Avec elle ayant pris d'étranges privautez.

CATV LLE.

Ici quelqu'un dira, Porte, ces nouveautez
 Ne se peuvent sçavoir de toy qui de ta place
 Ne te sçaurois mouvoir pour prendre une autre espace,
 Tu ne te peux non plus éloigner de ton seüil
 Qu'un Navire échoüé se tirer d'un écüeil.
 Mais estant attachée à ton ferme jambage,
 Tu ne bougès d'un lieu, sans avoir d'avantage
 Que d'ouvrir ou fermer aux Passants la maison,
 Arrivant où sortant en diverse saison.

Je l'ai souvent ouïe en secret parler seule
 Avec ses Confidens, quelques-uns forts en gueule,
 De leurs tours de soupplèssè, & leur disoit souvent,
 Tous ces contes icy sont emportez au vent.
 Elle adjoûtoit encor d'un certain Personage,
 Que je ne puis nommer, de peur de quelque orage,
 S'il vouloit élever le poil de ses sourcis.
 C'est un homme assez long plein de divers foucis
 A qui l'Enfantement supposé donna l'estre
 Par un Ventre menteur qui le fit méconnestre,
 Et donna bien des fois sujet à des procez,
 Dont divers jugemens ont eu divers succez.

A MANLIUS. 69. *Quod mihi fortuna.* 160.

PAROISSANT accablé d'un accident sensible
 La Lettre que tu viens de m'écrire est terrible,

Ecrite de tes pleurs, afin que de la main
J'essaye à te tirer d'un naufrage inhumain.
Et du pas de la mort, quand l'amour conjugale
Te laisse dans le lit une peine fatale,
Sans y pouvoir dormir, ou trouver à propos
Un paisible moment pour prendre le repos.
Tu n'as plus de souci des Vers des vieux Poètes,
Quand ne pouvant dormir tes peines sont muettes.
Tu m'obliges beaucoup de vouloir qu'à mon tour
Je te dépeigne en Vers les charmes de l'Amour.
Mais, illustre Manlie, afin que ma tristesse
Ne te soit pas cachée, écoute ma detresse.
Regarde, je te prie en quelle extrémité,
Par un Destin cruel je suis précipité,
Pour ne t'engager pas à vouloir davantage
D'un homme mal-heureux & de mauvais presage,
Des présents qu'on attend qui donnent du plaisir.
Ha ! je n'ai plus de joye & n'ai plus de loisir.
Quand je receus la robe en l'âge des delices
D'une seule couleur pour les doux exercices,
En l'estat florissant des douceurs du Printemps
L'exercice & les jeux divertissoient mes sens.
Les delices aussi de l'aimable Deesse,
Qui meslent les desirs à la délicatesse,
Ne m'ont point échappé : J'ai jouy de ces biens,
Mais la mort m'a jetté dans ses tristes liens,
O mon Frere, de qui la perte m'est sensible,
Jusqu'au point que mon mal est incomprehensible.
Ouy, mon Frere, c'est toy qui mourant as détruit
Tout le bien que j'avois & possédois sans bruit.
Toute nostre Maison se trouve ensevelie
Avec toy, mon cher Frere, en qui mon sort s'allie.
Par ta mort j'ai chassé du fond de mon esprit
Ce qu'il pouvoit dicter de doux en un écrit.
J'en ai banni les jeux, les plaisirs, les delices,
Et ne peut plus songer aux charmans exercices.

Disant donc qu'il doit estre à Catulle honteux
 De ne plus éloigner de Verone ses vœux,
 Où les honnestes gens sans nulle compagnie
 Se rechauffent au lit avec ignominie.
 Cela n'est pas, Manlie, étrange seulement,
 Il est honteux, infame, & pauvre infiniment.
 N'estant donc plus à moy, je te fais des excuses
 De ne te pouvoir faire aucun present des Muses,
 Puis qu'un regret cuisant les a tous enlevez,
 Outre cent mille ennuits que j'ai tous éprouvez,
 Et pour n'avoir pas eu chez moy plusieurs volumes,
 Je vais passer mes jours à Rome, où sont mes plumes.
 C'est là que j'ai choisi de faire mon sejour,
 Et là, bien-tost mes jours acheveront leur tour.
 De mes Livres icy rien qu'une seule quaiſſe,
 De bien d'autres que j'ai ne m'a suivi qu'en presse.
 Ainsi tu ne dois pas nommer grande chaleur,
 Ce qui n'est que l'effet d'une extrême douleur.
 Mon Esprit n'est pas libre, & ne puis entreprendre
 Ce que je n'oserois accorder ni pretendre,
 Bien que tres-volontiers j'aurois fait mon devoir
 Si l'heur de t'obeir eust prescrit mon pouvoir.
 Je ne sçaurois pourtant, ô Deesses, me taire
 Des bien-faits de Manlie, à qui mon soin doit plaire,
 De peur que l'aage prompt qui sans cesse s'enfuit
 Ne couvre ses faveurs d'une éternelle nuit.
 Mais je vous le dirai, vous le direz aux vostres,
 Et cette Poësie en parlera pour d'autres.

* *

Qu'il soit de plus en plus apres sa mort connu,
 Mais qu'il ne meure point qu'en un aage chenu:
 Et que l'araigne enfin en ourdissant sa toile,
 Sur les lieux élevez ne fasse point de voile,
 Pour couvrir de Manlie & la gloire & le nom
 Ou qu'on puisse ignorer son illustre renom.

Vous

Vous sçavez le souci que m'a causé sans honte
La Divinité double à propos d'Amathonte :
Et dans quel precipice elle m'avoit jetté ,
Quand mon cœur s'agitoit par autant d'apreté
Qu'à l'Antre de Sicile , ou que l'Onde salée
Auprès du Thermopile & du roc de Malée.
Mes yeux se desseichoient à force de pleurer ,
Et mes pleurs écoulez venoient à s'égarer ,
Comme un Ruisseau coulant d'une haute montagne ,
Tombé parmi des rocs s'échappe à la campagne ,
Passe dans un bocage où des Peupliers épais
Offrent au Voyageur un ombrage bien frais ,
Quand il est alteré par la longue fatigue
Que cause la chaleur sur l'areneuse digue.
Et comme le Vent souffle au gré des Matelots
Nagueres agitez par l'Orage & les Flots ,
Après qu'ils ont devots contre la violence ,
De Castor & Pollux imploré l'assistance ;
Ainsi survient Manlie à nostre heureux secours ,
Il nous est favorable & m'assiste toujours.
Il a de nostre Champ étendu les limites ,
M'a cent fois honoré de ses cheres Visites.
Il m'a donné des Prez , des Bois , une Maison ,
Qui chaque appartement a pour chaque Saison.
C'est à luy que j'estois tenu d'une Maistresse
Commune à tous les deux , où ma belle Deesse
Portoit souvent ses pieds par un chemin aisé ,
Ses plantes appuyant sur le seuil divisé ,
Comme Laodamie à son Epoux si chere ,
Qui brûlante d'amour par sa cuisante ulcere ,
Vint autresfois en vain chercher Protefilas ,
Sans avoir apaisé la divine Pallas
Par le sang répandu de quelque sainte Hostie.
O Vierge Rhamnusia , ô Nemese , Adrastie ,
Il ne se trouve rien en Terre & sous les Cieux
Que je voulusse avoir contre le gré des Dieux.

En perdant son Mari, cette Laodamie
S'estoit bien apperceuë avec quelle infamie,
Un Autel affamé demande un Sang pieux,
Le Sort luy déroband ce qu'elle aimoit le mieux,
Avant que d'un Hiver les nuits longues & fredes
Eussent à son amour donné quelques remedes,
Pour la rendre capable en perdant son Epoux
De vivre après sa mort, quand les nœuds sont dissous,
Ce que n'ignoroient pas les Parques inhumaines,
Si le jeune Guerrier entre les Capitaines
Alloit descendre à Troye, où la guerre attiroit
Ceux que le rapt d'Helene a vanger conjuroit
Cette Troye attira sur elle donc la Guerre,
Que luy firent les Grecs & par mer & par terre.
O Ville mal-heureuse, & Sepulchre commun
Et d'Europe & d'Asie où le Buscher n'est qu'un
De toutes les Vertus & des plus braves hommes,
Celle-là mesme encor dans le Siecle où nous sommes,
Qui de mon Frere a fait la déplorable mort,
Dont je regretterai toujours le triste Sort.
Ha! lumiere agreable enlevée à mon Frere,
Toute nostre maison atteinte de misere
Se trouve ensevelie, ô douleur! avec toy,
Et nul bien deormais ne se trouve chez moy.
Ton Sepulchre n'est pas auprès des Cendres cheres
De nos chers Alliez, Amis, Parents & Peres;
Mais une infame Troye, un reste infortuné,
Te retient étranger en pais éloigné.
On dit qu'alors des Grecs la vaillante jeunesse
S'impatients fort de sortir de la Grece,
De crainte que Pâris jouïst paisiblement
D'Helene dont il fit le brusque enlevement.
Et ce fut aussi là, belle Laodamie,
Que se rompit le nœud de ta gloire affermie,
Ou que tu pensois estre au point le moins fatal
Que pouvoit apporter le lien conjugal.

L'ardeur de ton amour t'ayant précipitée
Dans un abyfme tel que celui de Phytée,
Tout auprès de Cillene & dans fon lac profond
Devant qu'il fust feiché pour en faire un bon fond,
Comme les Grecs l'ont dit, quand le vaillant Alcide
A coups de traits chaffa la troupe Stympthalide,
Oifeaux qui d'Euryfthée infectoient de leur fiel
L'Empire & le fejour abominable au Ciel,
Pour s'y tracer la voye, où le nombre il augmente
Des Dieux Saints pour y prendre une divine Amante,
Cette Hebé fi fameufe en qui la pureté,
Egaloit la douceur & la rare beauté,
Mais tant de profondeur de ce terrible abyfme
Qui fit porter le joug à cette ame fublime,
N'eust jamais égalé celle de ton amour
Digne en mille façons de la clarté du jour.

Je n'ai rien où je n'ai certes que peu de chofe,
Qui foit digne de toy, comme on fe le propofe :
Celle que j'aime tant fe jette entre mes bras
En qui l'amour a mis fes plus charmants appas.
D'où vient que fa blancheur par fon moyen éclate
Sous un riche manteau rebordé d'écarlate,
Si de Catulle feul elle n'est pas pourtant
Contente à mon égard, comme je fuis content,
Je confens de fouffrir qu'elle fe divertiffe
Avec d'autres que moy de peur de fa malice.
Ou que comme imprudent je la fiffe rougir,
Ou que l'incommodant on la fifte mal agir.
Souvent auffi Iunon la Reine des Deeffes
S'embraze de courroux au fujet des foupplèffes
De Iupiter fon Frere & fon divin Epoux
Connoiffant fes larcins, dont fon cœur eft jaloux.
Mais la comparaifon fans doute n'est pas juft
Des hommes & des Dieux dont la gloire eft augufte,
Ofte l'ingrat fardeau du Pere tremblotant,
S'il en eft déchargé je ferai bien content.

Celle-cy toutesfois, que son vieux Pere ameine,
 Ne se rend point chez moy, que comme on se promeins.
 Pour elle ma maison ne se trouvera point
 Des Odeurs parfumée où le luxe se joint;
 Mais de petits presents, quand la nuict est obscure,
 Faits à la dérobee avec art & mesure.
 Tous ces presents tirez des mains de son Mari,
 Qui voyant, ce qu'elle est se dit son favori.
 C'est bien assez pourtant si d'une humeur si franche,
 Elle marque ce jour avec la pierre blanche.

Tel est mon don, Manlie, en dons assez divers,
 Que pour te contenter, j'ai formé de ces Vers,
 Afin qu'on voye au moins pour tant de bons offices,
 Que de toy j'ai receus, l'effort de mes caprices.
 Et certes je l'ai fait, afin que ni ce jour
 Ni quelqu'autre n'ataigne, en mon discret amour,
 La gloire de ton nom d'une vilaine rouille,
 Qui les plus reverez par son atainte souille.
 Que les Dieux à cecy donnent ce que Themis,
 Avec tant d'équité donnoit à ses Amis.
 Soyez toujours heureux, foyez-le sans envie,
 Celle que tu cheris comme ta propre vie,
 La maison de nos jeux & de tant de plaisirs,
 Sans oublier la Belle, objet de nos desirs.
 Celuy qui me donna le bien de sa presence,
 Et de ton amirié, ma force & ma constance,
 Et celle que je dois aimer plus que le jour,
 Les charmes de ma vie & de mon tendre amour,

CONTRE RUFFE. 70. *Noli admirari.* 10.

NE sois point étonné, Ruffe, que tes caresses
 Ne se peuvent souffrir parmi tant de molleses,
 Non pas quand tu ferois des presents de grand prix
 Où le clinquant reluit, dont les yeux sont surpris.
 Un mauvais bruit qui court apprend aux Demoiselles
 Que tu nourris un Bouc au Vallon des aixelles.

La beste est dangereuse , & te fait si grand cord ,
 Que les femmes ont peur de ton premier abord.
 Il ne faut pas aussi , Ruffe , qu'on s'en étonne.
 Ce puant animal choque chaque personne.
 Extermine bien-tost cette peste des Nez
 Les sens sont aujourd'huy , croy moy , trop rafinez.
 DE L'INCONSTANCE DE L'AMOUR DES

Femmes. 71. *Nulli se dicit. 4.*

MA femme dit assez qu'elle ne pourroit estre ,
 Mariée à quelqu'autre , & le fait bien conneître ,
 Disant si mon Epoux avecque Iupiter
 Estoit mis en ballance , en deust-il dépiter ,
 Je le prefererois au Dieu de tout le monde :
 Mais ce qu'on dit ainsi se doit écrire en l'onde.

A VIRRON. 72. *Si qua Virro. 6.*

SI l'exacrabable Bouc des Aixelles , Virron ,
 Incommode beaucoup cette laide Guenon ,
 Ou si la goutte aux pieds exerce ta constance ,
 Ton Rival qui jouit d'une telle souffrance ,
 Profite par ton art de l'un & l'autre mal.
 C'est , à n'en point mentir , un terrible animal ,
 S'il le juge à propos , qu'à sa belle Maistresse ,
 Il fasse de la sorte une telle caresse ,
 Il te vange de deux essuyant ta moiteur ,
 Et par sa goutte aux pieds & par sa puanteur.

A FVLVIA. 73. *Dicebat quondam. 8.*

Tu disois autresfois , n'ompareille Fulvie ,
 Que tu ne connoissois que Catulle en ta vie ,
 Et que si Iupiter se trouvoit en ton choix ,
 Tu ne me l'aurois point préféré de ta voix.
 Je te cherissois lors , non comme un cœur vulgaire
 Aimeroit sa Maistresse , & ce qui luy doit plaire ,
 Mais comme un Pere doux aime ses chers Enfans
 Et ses Gendres bien nez qui consolent ses ans.
 Maintenant que je croy beaucoup mieux te conneître
 Ne bruslant point d'un feu plus grand qu'il ne doit estre

Je te tiens toutesfois plus digne de mépris,
 Pour sçavoir ta valeur, ton merite & ton prix.
 Tu me dis là dessus ; comment se peut-il faire,
 Qu'on aime davantage, & qu'on soit si contraire ?

CONTRE VN INGRAT. 74.

Define de quoquam. 6.

A B S T I E N s-toy d'espérer l'amitié de quelqu'un,
 C'est travailler en vain que d'en chercher aucun :
 Penses-tu que quelqu'un ton confident devienne ?
 D'ingratitude on sçait que chaque chose est pleine :
 Et les biens-faits des gens sont tous contez pour rien.
 Ne s'en repent-on pas ? En reçoit-on du bien ?
 Aussi sont-ils souvent sujets de fascherie.

Et je ne voy que trop que souvent l'on s'écrie ;
 On ne m'a point, ô Dieux ! traité si doucement,
 Que cet ingrat ami faulxaire en son serment :

CONTRE GELLIVS. 75. *Gellius audierat. 6.*

G E L L I E avoit oüi de son Oncle une chose,
 Qu'il reprenoit souvent, aigrement & sans cause
 Ceux qui s'entrenoient d'amour passant leur temps,
 Pour devenir contens.

De peur qu'il nen voulust user de mesme sorte
 En son endroit prenant une habitude forte
 Aupres de son Epouse, en la voyant souvent,
 Il courut au devant.

Il contenta son Oncle, & le fit Harpocrate,
 Qui garde le silence, & qui souvent se grate.
 Ce Gellie hardiment fit tout ce qu'il voulut
 Dont son Oncle se teut :

Car abusant de luy d'une étrange maniere,
 Il luy ferma la bouche éteignant la lumiere.

CONTRE LESBIA. 76. *Huc est meus. 4.*

M A raison, ma Lesbie est si fort hors de moy
 Que j'en suis étonné ; mais ce mal vient de toy.
 Enfin de son devoir elle s'est éloignée
 Cette belle raison, qu'on n'a point épargnée.

Je ne suis plus capable en te voulant du bien
 Quelque bonne d'ailleurs avec un tel soutien,
 Que tu pusses un jour nous le faire parestre
 Dans l'estat violent, & tel qu'on le voit estre :
 Ni je ne voudrois point aussi cesser d'avoir
 De l'inclination pour toy, pour mon devoir.
 Quand tu me presserois par des maux incroyables,
 Ou que tu me ferois des peines effroyables.

A SOY-MESME. 77. *Si qua recordanti. 26.*

Si le plaisir est grand de se ressouvenir
 Des bonnes actions dont il se faut munir,
 Comme un homme de bien gardant la reverence
 A la sincere foy comme à la bien-seance :
 Si l'on n'a point aussi dans des points serieux
 Abuzé du respect qui se doit rendre aux Dieux
 Pour une longue vie, asseurement, Catulle,
 On te doit réjouir, si l'on n'est ridicule,
 De l'ingrat sentiment qu'à ta parfaite amour
 On luy rendit si-tost qu'on te vid de retour.
 Car tout ce que le monde a pû dire, a pû faire,
 Tu l'as dit, tu l'as fait, pour le bien d'une affaire,
 Et ce tout neantmoins pour l'avoir confié,
 A quelque cœur ingrat s'est vû mortifié.
 Apres cela revien, ferois-tu si sensible,
 Que de t'en allumer, à toy-mesme nuisible?
 Pourquoi ne veux pas te tirer à propos
 De l'endroit où ton vice a troublé ton repos ?
 Il est bien mal-aisé, diras-tu, de se rendre
 Ou se debarrasser de cette amour si tendre.
 Il est bien mal-aisé ? Mais pourtant il le faut
 Ou bien desesperer & te mettre en défaut.
 Gagne sur toy ce point d'en user de la sorte,
 Si tu vois ta raison se montrer assez forte.
 O Dieux ! si vous donnez jamais vostre secours
 A quelqu'un estant prest de terminer ses jours,

Redardez-moy de grace en l'estat déplorable
 Auquel je suis réduit par un coup effroyable.
 Et si j'ai dans ma vie eu quelque pureté,
 Epargnez à mon sort si grande dureté :
 Ainsi delivrez-moy de cette étrange peste
 A tout ce que je suis, trop forte & trop funeste.
 Comme une l'etargie échapée en mon cœur
 Dont elle oste la joye avecque la vigueur.
 De pretendre de voir qu'elle me fust humaine,
 Je serois insensé je n'en suis pas en peine,
 Qu'elle demeure chaste, il est de son devoir,
 Mais je ne pense pas qu'il soit en son pouvoir,
 D'estre en bonne santé pour ce qui me concerne :
 Si je n'en ai le don d'une faveur interne,
 Qu'il faut seul esperer de la bonté des Dieux,
 Sans provoquer d'ailleurs la colere des Cieux.

A R U F F E. 78. *Rufe mihi frustra.* 10.

R U F F E, que j'ai tenu bien inutilement
 Pour mon intime ami ; mais je ne sçai comment.
 Bien inutilement ! ai-je dit ; c'est ma faute.
 Ce qui me couste cher, & la faute est bien haute.
 Ruffe, est-ce donc ainsi qu'enfin tu m'as surpris
 Coulant en ma pensée avec tes cheveux gris ?
 Qu'as-tu fait, inhumain, déchirant mes entrailles ?
 Perces-tu de la forte & rampars & murailles ?
 Quand tu m'as dépouillé ravageant tous mes biens,
 Tu me les as ravis, cruel, tu les retiens,
 Detestable poison & peste de la vie,
 Ton inhumaine ardeur à mon ame ravie.
 Au reste je me plains de ce que ton ardeur
 A souillé les baisers de la chaste pudeur.
 Mais tu seras puni d'une telle insolence.
 Les Siecles à venir en auront connoissance.
 La vieille renommée en parlera par tout :
 Et d'un bout de la terre allant à l'autre bout,

Elle

Elle dira ton nom, ta sottise & ta mine,
Et te fera connoître infecté de vermine.

DE GALLVS. 79. *Gallus habet fratres. 6.*

DES Freres de Gallus l'un a sa Femme belle,
L'autre a son Fils bien-fait, à qui rien n'est rebelle,
Gallus est fort joli, qui joint les deux amours
Du Neveu, de la Niece, & s'y melle tousiours.
Il aime le Garçon, aime la jeune Epouse.
Mais Gallus imprudent se trompe & n'est qu'un sot,
Qui faisant un jaloux peut faire une jalouse,
Commet un adultere, & jamais n'en dit mot.

CONTRE GELLIVS. 80. *Gellius est polcher. 4.*

O que Gellie est beau ! Lesbie en est éprise.
Aux dépens de Catulle ? ô Dieux ! quelle surprise !
Comment donc est-il vré,
Qu'elle l'eust préféré
Même à toute sa race ?

Mais qu'il vende Catulle & tout ce qui le passe,
Si tandis qu'il ira par tout, philosophant,
Il trouve trois baisers que luy donne un Enfant.

A GELLIVS. 81. *Quid dicam, Gelli. 8.*

QUE dirai-je, Gellie, observant à ta mine,
Que tes lèvres de rose & de couleur pourprine,
Ont plus de blanc exquis, que la neige d'hiver,
Quand sortant le matin tu te viens étuver,
Et que dans les longs jours huit heures te retirent
De ton lasche repos dont tes Amis soupirent ?
Là, certes se rencontre un fait inopiné,
Où tout ce qu'on nous dit est mal imaginé,
Que de je ne sçay quoy tu te remplis la bouche.
Le bruit est assez grand que quand Victor te touche,
Dès qu'il vient à lascher avec débordement,
Ta lèvre en est marquée, & tu sçais bien comment.

A JUVENTIVS. 82. *Nemo ne intanto. 6.*

NE s'est-il pû trouver de Galland, Juventie,
Dans un Peuple si grand digne qu'on l'apprecie,

Horsmis ton Muletier pour être aimé de toy,
 Plus passe que de l'or qui te donne sa foy ?
 Ha ! quelle affection , ayant la hardiesse
 De me le préférer avec tant de mollesse !

A QUINTIE. 83. *Quinti si tibi. 4.*

QUINTIE ami du cœur , si tu veux que Catulle
 Te doive les beaux yeux , de sa Belle incrédule ,
 Ou s'il a quelque bien de plus cher que ses yeux ,
 N'oste point de son cœur un don si précieux.

CONTRE LE MARI DE LESBIA. 84. *Lesbia mi. 6.*

LESBIE en la presence
 De son Mari me dit ,
 Des injures qui vont jusques à l'insolence ,
 Dont il se rejouit.

Mulet , tu ne sens rien ; mais sans m'en faire accroire ,
 Si la Belle se taist , pour toy tout ira bien.
 Et de ce qu'elle marque , ainsi tant de memoire ,
 Et dit du mal de moy , tout ton fait ne vaut rien.
 Elle s'en souvient donc ; mais le pis que j'y trouve ,
 C'est qu'elle est toute émuë , & que bruslant d'amour ,
 Comme elle est toute en feu , cela mesme le prouve ,
 Elle en parle sans cesse & la nuit & le jour.

D'ARUS. 85. *Chommoda dicebat. 12.*

ARE disoit tousiours Chommodes pour commodes ;
 Il croyoit du discours ainsi changer les modes.
 Hambusches , & non pas Ambusches , il disoit ,
 Et pensoit beaucoup mieux parler qu'on ne faisoit.
 Ainsi parloient sans doute & son Pere & sa Mere ,
 Ainsi Liber son oncle , avec sa mine austere.
 De mesme s'expliquoit son Ayeul maternel ,
 De mesme son Ayeule en un jour solennel ;
 Quand un ordre luy vint expres pour la Syrie.
 Ce fut un coup du Ciel , dont chacun se récrie ,
 Les oreilles en paix ouïrent doucement
 Tout ce qui si disoit d'un ton si véhément ;

Et nul ne fut choqué dans le moindre Village,
 Par le terrible son d'un si mauvais langage,
 Quand tout-à-coup un bruit importun nous surprit
 Que depuis que cet Are, avec son peu d'esprit,
 Retournant par les flots de la Mer d'Ionie,
 A dessein de revoir les Villes d'Aufonie,
 On ne prononçoit plus les flots Ioniens,
 Mais sans cesse on disoit *les flots Hioniens.*

CONTRE LESBIE. 86. *Odi & amo. 2.*

J'A I M E & je haï, demandez-vous comment ?
 Je ne sçai bonnement ;
 Mais je sens bien que la chose est faisible
 Et que j'en souffre un tourment effroyable.

DE QUINTIE ET DE LESBIE. 87. *Quintia formosa. 6.*

Q U I N T I E est belle aux yeux de force gens,
 Aux miens, elle est, blanche, haute, bien faite,
 Dans le détail elle seroit parfaite ;
 Mais tout ensemble elle choque mes sens.

Car si j'en veux dire la verité,
 N'a-t-elle pas tousiours mauvaise grace.
 Dans son grand corps, tout y paroist de glace,
 Sans agrément, sans uniformité.

Quand à Lesbie, au moins si j'en suis crû,
 A le bien prendre, on la voit tousiours belle
 Son air, ses yeux & sa grace éternelle
 De cent beautez ont ce qu'on n'a point vû.

DE SON EXTREME AMOVR POVR LESBIE.

88. *Nulla potest Mulier. 4.*

F E M M E jamais ne fut tant estimée,
 Que de mon cœur ma Lesbie est aimée.
 Ah ! quelle est belle & je gage, & je croy,
 Que rien n'égale auprès d'elle ma foy.

CONTRE GELLIVS. 89. *Quid facitis. 8.*

Q U E peut faire celui qui parmi sa douceur
 Couche avecque sa Mere & sa Tante & sa Sœur,

Et qui veille tout nud, se tenant auprès d'elle?
 Est-il aussi galland qu'elles luy semblent belles?
 Son Oncle marié ne l'est pas près de luy.
 Et sçais-tu de quel crime, il se charge aujourd'huy?
 L'abomination qu'il commet, ô Gellie,
 Va bien loin au delà de ce qu'on en publie.
 Et certes elle est telle avec ses appetis,
 Que l'immense Ocean & la grande Theris,
 Ne le pourroient laver avec toutes leurs ondes,
 Bien qu'il fust abysmé dans les vagues profondes.
 Que ses crimes sont noirs! & qu'il donne d'horreur,
 Se voulant engloutir luy-mesme en sa maigreur!

DE GELLIE. 90. *Gellius est tenuis. 6.*

GELLIE est maigre: hé! qui ne le seroit!
 Si comme luy quelqu'un se déclaroit?
 Puisque sa Mere a grande complaisance
 A son sujet, flattant son esperance?
 Elle l'oblige avecque sa bonté,
 De se montrer vers elle un effronté.
 Sa Sœur aussi qui luy semble si belle
 N'est-elle pas une Amante fidelle?
 Son Oncle ainsi parimi sa gaye humeur,
 Et sa Cousine abaissent sa tumeur.
 Apres cela qui ne seroit pas maigre,
 Quand un Esprit d'ailleurs seroit moins aigre?
 Mais sans parler en luy de tant d'aigreur
 On sçait la cause assez de sa maigreur.

CONTRE GELLIE. 91. *Nascatur Magnus. 6.*

QUE d'un abominable accouplement il naisse
 Vn Mage qui fera l'effet de la mollesse
 D'une Mere & d'un Fils, où Gellie effronté
 A de sa Mere impure épris la volonté,
 Et qu'il sçache delà, que l'augure des Perses
 Est qu'un Mage attendu dans les saisons diverses
 Doit naistre d'une Mere & d'un Fils inconnu,
 Si la Religion Persane a convenu,

CATULLE.

III.

Que c'est la verité, sur quoy le Fils fait fondre
Sur le brazier ardent l'intestin, l'hippocondre,
Pour reverer les Dieux, en disant certains Vers,
Qui pourroient étonner les Esprits de travers.

CONTRE GELLIE. 92. *Non ideo, Gelli. 10.*

TE connoissant, Gellie, au point qu'on te connoist,
Persuadé d'ailleurs que rien ne te paroist
Capable d'empescher en ton ame insensée,
Quelque dessein mauvais occuper ta pensée,
Je puis bien dire aussi ne m'estre pas promis
Que tu me voudrois mettre au rang de tes Amis,
Pour me garder la foy dans l'amour qui me presse.
Mais celle que je puis appeller ma Maistresse,
Estant sans qualité de ta Mere ou ta Sœur,
D'abord j'en eus soupçon; mais scachant ta douceur
Je m'en dedis bien-tost: car la cause estoit bonne,
Pour s'asseurer de toy, voyant ce qu'on soupçonne,
Et certes tu n'as point de vrai contentement,
Dans ce qui peut guerir ton amoureux tourment,
Qu'autant que des plaisirs tu veux marquer l'estime,
Par le prix que tu mets au plus horrible crime.

CONTRE LESBIE. 93. *Lesbia mi dicit. 4.*

LESBIE a toujours soin de médire de moy:

Elle en parle à toute heure,

Elle m'aime, je meure.

Il n'en faut pas douter. Comment? dis-tu, pourquoy?

C'est de la mesme sorte,

Que dans ma passion qu'elle estime assez forte,

Sans cesse je luy dis des injures ainsi;

Mais je puisse mourir, si je ne l'aime aussi.

CONTRE CESAR. 94. *Nil nimium. 2.*

Je n'ai point de souci de te plaire, Cesar,

Mais blanc ou noir je mets l'un & l'autre au hazard.

CONTRE.....95. *Machatur. 2.*

ELLE se trompe fort, elle pêche en ragouts

La Marmitte, dit-on, pour elle veut des choux.

Smyrna mihi. 10.

LA Smyrne de Cinna piece en neuf ans formée
 Dans le neufviesme Esté, publiée, estimée,
 Tandis qu'en un Hiver sur des sujets divers
 Hortensius faisoit cinquante mille Vers,
 Sera-t-elle jettée au fond de la riviere,
 Cette piece si belle & si noble & si fiere?
 Sera-t-elle le jeu des vagues de l'Atrax,
 En depit & d'Achille & du fameux Aïax?
 Mains Siecles reliront cette Smyrne divine,
 Quand bien d'autres Escrits couvriront la Sardine,
 Tels que ceux de Voluse Annaliste au grand nom,
 Destinez à l'Anchoye, au raisin, à l'ongnon.
 Le peür que nous avons d'un si grand Personnage
 Nostre ami qu'on estime, autant que son courage
 Nous plaist infiniment, soit tousiours honoré,
 Tandis qu'avec plaisir le Peuple deploré
 Jouïra des bons mots & de la bouffissure,
 Dont Antimache a fait sa bizarre aventure.

A CALVUS TOUCHANT QUINTILIE. 97.

Si quicquam. 6.

SI quelque chose peut venir de ma douleur,
 Qui ne déplaist pas dans le dernier malheur,
 Aux sepulchres muets, j'en ai beaucoup de joye,
 Voulant renouveler, afin que l'on le croye,
 Mes premieres amours pleurant ma jeune ardeur
 Qui des cœurs moins émeus sceut chasser la froideur,
 Mais une prompte mort certes n'est pas sensible,
 A Quintie à l'égard que sa joye est visible.
 Au sujet qui luy n'aïst des feux de ton amour,
 Qu'elle sent allumer dans son cœur chaque jour.

AU SUJET D'EMILIUS. 98. *Non ita me Dij ament. 12.*

LES Dieux ne m'aiment point si fort que je ne tiëne,
 Pour tres-indifferent de sentir ou l'haleine,

Ou la bouche où le dos du sale Emilius.
 Rien n'est de si vilain après Atilius.
 Je pense toutesfois que son sale derriere
 Est beaucoup moins impur que sa bouche meurtriere:
 Car il n'a point de dents, & sa bouche en a trop
 De demi pied de long teintes d'un noir sirop
 Avecque leur gencive allumée & chancreuse
 Comme d'un vieux bahu dont la toile est poudreuse.
 D'ailleurs, sa bouche s'ouvre, & puis en se frôçant
 Elle se serre, ainsi qu'une Mule en pissant,
 Sur tout quand il fait chaud, & qu'on l'a prodiguée,
 Par un Voyage long qui l'a trop fatiguée.
 A diverses Beutez tandis, il fait l'Amour,
 Et s'erige en Gallant tant que dure le jour.
 Ne luy donne-t-on point la compagnie en suite
 De l'Asne du Moulin, sinon qu'il prist la fuite?
 Mais si quelqu'une enfin veut bien ce mal-heureux,
 Ne pourra-t-elle pas lécher le dos d'un Gueux?

A V I C T I U S. 99. *In te si quicquam. 6.*

S I contre toy, Victie, on peut dire une chose
 Qui se dit d'ordinaire aux grands parleurs, aux foux;
 Puisse-tu de ta langue en ce qu'on se propose
 Lécher les vilains dos des gens remplis de poux.
 Lèche encor les brayers de ceux dont les éponges
 Leur servent d'urinal avecque leurs allonges,
 Si quand l'occasion de mourir s'offrira;
 Di-le nous, tu feras tout ce qu'il te plaira.

A J U V E N T I U S. 100. *Subripui tibi. 16.*

T A N D I S que tu joüois, nompareil Juventie,
 J'ozai prendre un baiser plus doux que l'ambrozie
 Sur ta bouche divine avec son agrément.
 Je ne l'emportai pas pourtant impunément:
 Et je me souviens bien, sans qu'un autre en murmure,
 D'en avoir plus d'une heure enduré la torture.
 De ma faute essayant me purger devant toy,
 Je ne pus rien gagner pour te marquer ma foy;

Par mes soupirs passez, & par beaucoup de larmes,
 Que ta severité repoussa par les charmes.
 Tu mis lors en usage & les doigts de ta main,
 Et tout ce que tu pus d'un conseil inhumain,
 Pour essuyer ta bouche, & tes lèvres mouillées,
 De plusieurs gouttes d'eau comme choses souillées,
 Afin qu'il n'y restast rien de l'impression
 De ma lèvre qu'on sçait nette d'infection,
 Comme si c'eust esté quelque salive impure
 De quelque sale Louve où se melle l'ordure.
 Mais tu ne cesses point en dépit de mes Vœux,
 De me mettre au pouvoir d'un Amour outrageux,
 Et m'affliger ainsi par diverses manieres,
 Afin que d'un baiser, dont les graces entieres
 De l'Ambrosie avoient les charmantes douceurs,
 Je sentisse l'amer, & les fortes odeurs
 De l'Helebore triste, & de la triste Absynte.
 Mais puisque mon amour d'une colere fainte,
 Tu veux toujours traiter avecque tant d'ardeur,
 Je m'empescherais bien de choquer ta pudeur.

DE CELIVS ET QVINTIVS. 101.

Cælius Aufilenum. 8.

CELIE aime Aufilene, & Quinte Aufilenie,
 L'un & l'autre la fleur de toute l'Aufonie,
 Des jeunes de Verone où l'on sçait la douceur
 Des deux touchez d'Amour pour le Frere & la Sœur.
 Ainsi communément, comme une chose belle,
 On dit Societé telle Amour fraternelle.
 Vers lequel de ces deux, pour le favoriser,
 Nous détournerons-nous le voulant plus priser?
 Ce sera vers Celie enclin pour Aufilene,
 N'ayant point de Rival qui luy donne de peine.
 Au lieu qu'un feu secret me devorant les os,
 Ne me sçauroit laisser un moment de repos.
 Sois donc heureux, Celie, & que ta jouissance
 Te signale en Amour, ainsi qu'en la puissance.

OFFRANDES

CATULLE. 115
OFFRANDES MORTVAIRES SVR LE

Tombeau du Frere de Catulle. 102.

Multas per Gentes. 10.

A PRES avoir passé parmi beaucoup de gens,
Et traversé des Mers par des soins diligens,
Ie me rencontre enfin à la Ceremonie
Des Sacrifices Saints avec la Compagnie,
Afin de celebrer ta memoire en ce jour,
O mon frere, pour qui j'eus toujours tant d'amour.
Te rendant mes devoirs je fais tes funerailles,
Et je parle à tes os, je parle à tes entrailles,
A ta cendre muette, à ton Sepulchre vain,
Où je te vois reduit par le fort inhumain.
Reçois mes tristes dons dégoutans de mes larmes,
Ie les offre à mon Frere autresfois plein de charmes,
Approuve mes regrets, te donnant en ce lieu,
Et l'éternel bon jour, & le dernier adieu.

A CORNEILLE. 103. *Si quicquam. 4.*

SI jamais un secret se confie à quelqu'un,
Dont la foy soit connue, & soit hors du commun,
Corneille, assure-toy, sans croire qu'on te flate,
Qu'en moy tu trouveras un second Harpocrate.

A SILO. 104. *Aut sodes mihi. 4.*

SILO, rends-moy si tu peux dix festerces
Dont je t'ai fait en rencontres diverses
Plaisir sensible, après cela devien
Si rigoureux, si satisfait du tien
Qu'il te plaira, sans que j'en sois en peine.
Ou si l'argent te plaît comme une Aubeine,
Cesse un moment d'exercer ton trafic :
Après cela devien sec comme un pic.

A VN CERTAIN HOMME AV SVJET
de Lesbie. 105. *Credis me potuisse. 4.*

CROI-TU que j'eusse pû médire de ma vie,
Plus chere que mes yeux dont l'on me porte envie?

O

Il n'auroit point esté jamais en mon pouvoir:
 Et quand cela seroit, faudrois-je à mon devoir?
 Ne l'aimerais-je pas avec autant d'estime
 Que je la dois aimer, sans me charger d'un crime
 Mais toi dans ta débauche avec le Chaircutier,
 Tu fais toujours sans doute un fort joli métier.
 CONTRE VN ESPRIT GROSSIER. 106.

M. conatur. 2.

VN Aſne veut monter ſur le Mont de Pimplée,
 Les Muſes, ſon atainte à gravir redoublée,
 Ne le pouvant ſouffrir quand il penſe approcher,
 L'enfoncent d'une fourche, & le font trébucher.
 D'VN GARCON ET D'VN CRIEUR PVBLIC

107. *Cum puero bello. 2.*

CELUY qui void près d'un Garçon bien fait,
 Dans une enchere un Crieur qui ſe tait,
 Qu'en penſe-t-il, ſinon qu'on voudra vendre
 A bon marché le Garçon qu'il veut prendre?

A LESBIE. 108. *Si quicquam Cupidóque. 8.*

QUAND il arrive à quelqu'un quelque choſe
 Sans l'eſperer; mais comme il la propoſe
 A ſon deſir, ſans affectation,
 C'eſt ce qu'on croit ſa ſatisfaction:
 Et de là vient que j'eus bien agreable,
 Qu'à ton Amant tu te fiſſes aimable,
 Ce que je tiens cent fois plus cher que l'or:
 Car, ma Lesbie, enfin c'eſt un treſor
 De retourner à ton Amant fidelle.
 Tu reviens donc ſans débat ni querelle,
 Ni ſans l'ozer promettre à mon plaſir.
 O jour heureux, conforme à mon deſir!

CONTRE COMINIUS. 109. *Si Comini. 6.*

SI ta grande Vieilleſſe, à perir deſtinée,
 Cominie eſt l'effet d'une bonne journée,
 Que le Peuple ſouhaite auſſi ſale qu'elle eſt,
 Et corrompue en tout par un triſte intereſt.

Par de mauvaises mœurs, par de noires pratiques,
Aussi le peut-on croire après tels prognostiques,
Que ta langue contraire à tous les gens de bien.
A l'avid Vautour ne serve plus de rien,
Et que de son gosier le Corbeau te devore,
Et tes yeux arrachez, & ta cervelle encore.
Que ton corps soit mangé par les Chiens affamez,
Et que les Loups soient pûs de tes os diffamez.

A LESBIE. *HO. Lucundum mea vita. 6.*

Tu me fais esperer, ô ma vie! ô mon ame!
Que mon cœur brûlera d'une éternelle flâme.
Qu'il sera plein de joye: O Dieux! faites-toujours,
Que je sente l'effet de mes tendres Amours!
Qu'elle me soit sincere, afin qu'en nostre vie
Nous puissions nostre Amour exercer sans envie.

A AVFILENE. *III. Aufilena, bona. 8.*

AUFILENE, on veut bien des meilleures Amies
Que l'on en fasse estat, plus que des ennemies;
Qu'on leur donne le prix, lorsque pouvant donner,
Leur liberalité se doit bien couronner.
Mais toy m'ayant promis quelque faveur exquise,
Sans me l'avoir donnée après l'avoir promise,
Ce m'est estre ennemie: & puis ne donner pas
Ce qu'on vend cherement, est faire un mauvais pas.
Il ne faut pas agir de la forte, Aufiléne,
Comme une Fille libre, & publique & hautaine.
Mais recevoir toujours des presens pour tromper
L'attente de chacun, c'est de s'émanciper.
On n'en diroit pas tant d'une personne avare,
Qui s'abandonne à tout d'une façon bizarre.

A LA MESME. *II2. Aufilena viro. 4.*

AUFILENE, on ne peut davantage louer
Une Femme qu'on doit pour Epouse avouer,
Que de la voir contente
D'avoir un seul Mari qui borne son attente.

Mais il est plus permis à quelqu'une d'avoir
 Beaucoup de Favoris manquant à son devoir,
 Que d'un Oncle se faire abominable Mere
 De ses Cousins Germains ou de son petit Frere.

CONTRE NASON. 113. *Multus homo. 2.*

NASON qui tombe à terre est un homme puissant.
 Il est un puissant homme; & l'est avec soy-mesme
 Nason, n'est-tu donc pas d'une puissance extrême,
 Grand homme, effeminé, caressé, caressant?

A CINNA. 114. *Consule Pompeio. 4.*

POMPE'E estant Consul pour la premiere fois
 Deux hommes corruptueurs à Rome se trouverent
 Consul une autrefois, Cinna, si tu m'en crois,
 Deux encore à la fois sous luy se rencontrerent:
 Mais chacun de ceux là crut en tant de milliers
 Qu'on ne sçauroit nombrer ceux qui font ces métiers.

CONTRE MAMURRA. 115. *Formianus saltus. 6.*

ON tient mais à bon droit que tout le voisinage
 Du buisson de Formie & de son païsage,
 Est devenu par tout un domaine opulent.
 O qu'il a de beautez! & qu'il est excellent!
 On y voit des Canaux, des Viviers, des Prairies.
 Les Bestes, les Oiseaux avec les Pescheries
 N'y défont plus que les champs spacieux.
 Mais c'est en vain pour toy, ces lieux délicieux,
 Exigent de ton fonds de trop grandes dépenses,
 Il y faut consumer de trop grandes finances:
 Je veux bien toutefois que ta terre te soit
 D'un revenu si grand que chacun le conçoit,
 A la charge d'ailleurs qu'y manque toute chose,
 Et qu'à la fin du temps la disette y repose.
 Que ton riche domaine ainsi soit donc loué
 Si pour necessiteux tu dois estre avoué.

CONTRE LE MESME. 116. *M. habet iusta. 8.*

CE Colosse si grand a trente arpents de pré,
 Quarante arpents de terre, un jardin diapré.

Des Canaux, des Viviers au reste du domaine,
 Qui sont autant de Mers que pousse une fontaine.
 Pourquoy cet homme là ne passera-t-il pas
 En richesses Cresus, qui peut voir sous ses pas,
 Dans un simple réduit possédant toutes choses
 Des préz, des champs, des bois, des montagnes encloses,
 Et des marets qui vont jusques à l'Océan :
 Et de l'Hyperborée, aux Rives d'Eridan ?
 Pour en dire le vrai, ces choses là sont grandes ;
 Mais il est un abyfme avecque ses amandes.
 Rien ne scauroit suffire à son avidité :
 C'est une étrange piece en son activité
 Battant de tous costez ; menaçant toutes choses,
 Sans en sçavoir le fonds, le progres ni les causes.

A GELLIE. 117. *Sape tibi.* 8.

COMME souvent j'essaye à te faire un present,
 Capable d'adoucir ton esprit méprisant,
 Afin qu'estant armé de traits tu n'essayasses,
 Comme une Mousche guespe au sortir des crevasses,
 De me piquer le front, & me faire sentir
 Ton insolent dépit, cause d'un repentir.
 Mais je m'appерçois bien maintenant, grand Gellie,
 Que ce labeur en vain à ce dessein me lie.
 Tous mes vœux en cela ne m'ont de rien servi
 Tu t'es voulu commettre, & j'en serai ravi.
 Mais pour m'en garantir, je mettrai sur ma teste
 Quelque armet assez fort contre cette tempeste,
 Je pourrai me sauver de tes darts, de tes traits,
 Quand les miens t'attaindront & de loin & de prés.

ELOGES DE VENUS

POUR FAIRE UN RECIT EN SON honneur la veille de sa Feste.

Cras amet qui numquam amavit, Quique amavit cras amet, &c. v. 93.

Ce Vers intercalaire repeté jusques à onze fois dans cette piece, a esté rendu d'onze façons différentes.

Poëme attribué à Catulle.

PLusieurs ont appelé ce Poëme une Piece difficile, pour ne dire pas désespérée en l'estat qu'elle est venue jusques à nous. Lipse a esté de cet avis. Au reste, bien qu'il ne soit pas assuré, que son Original soit de Catulle, & qu'il y a mesme apparence qu'il ait esté fait long-temps depuis sa mort, tant à cause du stile qui est souvent un grand juge des Ouvrages, que pour d'autres raisons qui ont donné sujet de croire à de sçavants Critiques, qu'il ne peut avoir esté composé avant le temps de Solin & de Plin l'aîné, sous l'Empire de Vespasien, Si est-ce qu'on peut dire qu'il n'est point indigne de Catulle. Et certes il y a dans ce Poëme des élégances telles, outre l'erudition, qu'il seroit assez mal-aisé d'aller gueres plus loin. Il est presque par tout Philosophique autant qu'il est gallant : Et quelque chose vers la fin, fait connoître assez que son Auteur a eu en veüe ce que Virgile a dit d'Enée & de Lavinie.

QVI d'Amour est touché, que son ame blessée
Luy mette encor demain l'Amour en sa pensée :
Et qu'un cœur insensible aux plaisirs del'Amour,
Après l'avoir connu, l'adore au premier jour.

LE temps se renouvelle, & le Printemps s'appreste,
Avec son doux concert à calmer la Tempeste.
Le Monde on voit renaître au retour du Printemps,
C'est en cette Saison qu'on voit les cœurs contens,
Que les Esprits sont doux, que les Amours s'allient,
Et que tous les Oiseaux ensemble se marient.
Les autres Animaux également touchez,
Aux flâmes de l'Amour se trouvent attachez.
Les Bois à découvert montrent leurs chevelures,
Venant d'estre arrosez à certaines mesures.
Dés demain la Deesse, assemblant les Amours,
Meslera leur richesse avec leurs beaux atours
D'un Myrthe délié les branches verdoyantes,
Avec les rameaux verts des autres belles plantes.

Demain Dione estant sur un trône élevé,
Publiera les Edits de son Conseil privé.

Qui n'a jamais aimé, qu'il aime sans mesure,
Et qui jadis aima, qu'il poursuive d'aimer.
Il faut récompenser l'Amour avec usure:
Et pour son propre bien on le doit estimer.

Entre tous les Chevaux qui sont Hippopotames,
Des Peuples azurez les ondoiantes ames,
Dione qui naquit d'une écume de Mer
Fit voguer une Masse en son empire amer,
Conceuë en peu de temps d'une pluyë abondante,
Qui d'un Mary puissant l'a fit femme excellente.

Que celui qui d'Amour ne fut jamais épris ;
Le sente dès demain dans son ame insensée :
Et qui de ses attraits ne fut jamais surpris ,
Que son ame s'y trouve encore intéressée.

En peignant de ses fleurs l'Année au teint riant,
Elle la pare aussi des perles d'Orient :
Elle grossit son sein par de douces haleines :
Elle chauffe sa couche, & console ses peines :
L'éclatante rosée, elle met sur les eaux,
Que de la nuit seraine elle amasse en faisceaux,
Et sur le frais picquant qui les larmes resserre,
Ces pleurs en tremblotant éclatent sur la terre,
Avec le juste poids qui les a fait tomber,
En forme de rosée afin de l'imbiber :
La goutte qui s'échappe, en certain petit globe,
Soutient sa douce cheute où l'onde se dérobe.
Les belles Fleurs ainsi découvrent leur pudeur,
Sous cette humeur celeste exprimant leur odeur,
Et couvrent au matin d'un voile humide & passe
Leur innocence chaste & beauté virginale.
Les Roses qu'on chérit, qui de leur pureté,
Ne salissent jamais leur belle nouveauté,
Sont toutes au matin si proprement parées ,
Qu'on diroit à les voir qu'on les a préparées ,
Pour quelque jour de joye illustre à leur sujet,
Outre leur avantage acquis par le bien-fait

Du beau fang d'Adonis, des perles del'Aurore,
 Des yeux de l'Amour meſme, & des feux qu'on adore,
 Aux flâmes du Soleil, de ſes rayons pourprez,
 Et de tout ce qui rend nos jardins diaprez,
 Celle qui depuis peu ſe tenoit ſi cachée,
 Sous un habit de feu ſans eſtre détachée,
 Ne craindra pas beaucoup d'épanouir demain
 Son aymable rougeur auprès de ſon germain,
 Sur le bouton exquis l'honneur d'un beau Parterre,
 Qui d'un nœud conjugal les lie & les reſſerre.

Qui n'a jamais aimé, qu'il aime dès demain,
 Comme celuy qui ſent ſon ardeur dans ſon ſein.
 Qui n'a jamais aimé, que dès demain il aime,
 Et qu'un amour conſtant ſoit demain tout de meſme.

Cette Deeſſe auguſte avec ſon bel Enfant,
 Qui parmi la jeuneſſe eſt toujours triomphant,
 Commande de ſortir de la Forest charmante
 Aux Nymphes que l'on ſçait d'humeur aſſez galante.
 On ne peut cependant bien croire que l'Amour
 Demeure ſans raiſon inutile en ce jour,
 S'il porte avec ſon Arc ſon Carquois & ſes Flèches.
 Allez, Nymphes, l'Amour ne fera point de brèches.
 Il a mis bas ſes traits, ſe voulant divertir.
 On luy commande meſme avant que de partir,
 D'aller tout deſarmé, tout nud, ſans choſe aucune,
 De peur qu'à ſa rencontre, il n'en bleſſe quelqu'une
 De ſes Traits dangereux, ou de ſon clair Flambeau,
 Qui penetre l'abyſme, & qui brûle dans l'eau.
 Mais prenez garde à vous, toutes Nymphes gentilles,
 La beauté de l'Amour eſt ſuſpecte à des Filles,
 L'Amour eſt plus armé ne l'eſtant point du tout,
 Que quand il eſt veſtu pour ſe tenir debout.

Qui n'eut jamais d'amour doit bien eſtre inſenſible.
 Mais demain il aura d'autres deſſeins poſſible.
 Qu'un cœur ſec ſe devore & periſſe ſoudain
 Si les charmes d'Amour ne le rendent humain.

Venus avec pudeur à la voſtre ſemblable,
 Vous renvoye en ce jour, ô Diane admirable,

Celle

Celle que vous aimez : une chose pourtant
 Nous oblige à vous faire un discours important.
 Ne souffrez d'aujourd'huy que les Bois se rougissent
 Du sang des Animaux, qui sous vous obeïssent.
 La Deessè aussi bien voudroit que vous vinssiez,
 S'il estoit bien seant qu'en ces lieux vous fussiez.
 Vous estes toute pure & Vierge si pudique,
 Que rien ne doit choquer vostre cœur heroïque.
 Vous y verriez trois nuits de suite dans nos Bois,
 Au son des Chalumeaux, des Flutes, des Hautbois,
 Entrer de toutes parts les dances feriales,
 Pour qui l'on void le Myrthe & les branches Royales
 Couronner les Gallands & les Belles de fleurs,
 En vestemens choisis de diverses couleurs.
 Ny Ceres, ny Bacchus, ny le Dieu des Poëtes
 N'en feront point absens, tous beaux comme vous estes,
 Sans y garder pourtant ny cette Majesté,
 Ny ce lustre élatant de leur Divinité,
 Qui pourroient empescher la liberté permise
 A dire des chançons sans user de surprise.
 Mais que Dione regne aujourd'huy dans les Bois,
 Et que Delie absente y vienne une autrefois.

Qui iamaïs de l'Amour n'a senti dans son ame
 Le doux emportement de sa divine flâme,
 Epreuve dès demain, ses flèches & ses feux
 Et qui iadis aimait soit encore amoureux.

La Deessè à l'instant de mille dons comblée
 Sur un haut Tribunal entre les fleurs d'Hiblée,
 Avec les Graces sœurs exerçant son pouvoir,
 Y va rendre justice, & faire son devoir.
 Hiblée, en ce lieu-là, répan tes fleurs diverses,
 Oüi, que cette Montagne y donne sans traverses,
 Tout ce que cette année apporte de parfums,
 Agreables & doux qui ne sont point communs.
 Là, des Monts, & des Champs seront les belles Fées,
 Celles des Bois sacrez, des Collines, des Prés.

La Mere de l'Amour enfin a commandé,
 Que chaque Nymphé y fust au jour qu'on l'a mandé.
 Elle a fait un Edict que toutes les Pucelles
 Ne s'asseurent jamais des Amours infidelles.

Que celui qui d'Amour ne fut jamais atteint,
 Soit sensible à ses traits dont nul cœur ne se plaint,
 Et qu'il ait dès demain dans son ame insensée
 Tous les feux dont l'Amour échauffe une pensée.

Qu'elle donne de l'ombre aux gracieuses fleurs,
 De qui la tige droite élève les couleurs.
 Demain le Prince Ether, l'Autheur des Mariages
 Commencera l'année avec de bons presages.
 Les Nuages feconds de la douce Saison,
 En seront les témoins, pour en faire raison.
 Il alliera la Pluye à la Terre fertile,
 Qui de son noble Epoux recevra l'Onde utile:
 Elle ressentira ses doux débordemens,
 Afin que ces humeurs donnent les alimens
 Necessaires au corps, ou se trouvant meslées,
 La feconde Venus qui les a débrouillées,
 Par l'oculte vertu qu'elle porte à propos
 Elle les mette aux lieux qu'elle a dans leur enclos:
 Et se sert d'un Esprit, qui toujours s'insinüe
 Dans les membres du Ciel & de la Terre nuë,
 Des Regions de l'air, de l'humide Element,
 Et de tout ce qui peut recevoir l'aliment:
 Pour sa production, elle abreuvè sans cesse
 Le Receptacle ouvert, par un conduit qui presse,
 La Semence divine, où la doivent porter
 Les organes formez sans en rien écarter,
 Et veut par ce moyen que le Monde discerne,
 Qu'en ses productions c'est le Ciel qui gouverne.

Qui les traits de l'Amour a senti dans le cœur
 Adore son pouvoir & le nomme vainqueur:
 Qui n'en a point souffert la violente atteinte
 L'éprouve dès demain par force ou par contrainte.

De la race Troyenne, elle fit aux Latins
 Un transport honorable avec d'heureux Destins.
 Elle fit épouser *au glorieux Enee*
La belle Lavinie en son temps couronnée.
 Vne vierge pudique elle offrit à son Mars,
 De Vestale l'ayant exposée aux hazards :
 Aux hommes de Romule, elle donna des femmes,
 Par le ravissement, & par de douces trames.
 D'où vinrent des Romains les premières maisons,
 Celle des Ramnes fiers, & des Quirites bons.
 Et d'où les Descendans d'une si noble race,
 La Mere de Romule, & Cesar qui l'efface.

Si l'Amour à quelqu'un n'a point brûlé son sein,
 Demain quand le Soleil ouvrira sa carrière,
 S'il n'a perdu le sens, il prendra le dessein,
 De respecter toujours sa divine lumière.

Les Champs sont augmentez des grands dons prévenus
 Qu'inspire la divine & celeste Venus.
 On dit aussi qu'Amour fils de cette Déesse
 Nâquit à la Campagne, objet de sa tendresse,
 L'ayant voulu nourrir par les baisers des fleurs,
 Et par ceux de sa bouche, & par l'eau de ses pleurs.

Qui méprise l'Amour, qu'en son ame mal-saine
 Désdemain il l'adore, & qu'il sente la peine,
 De l'avoir negligé dans son cœur imprudent.
 Tout luy doit faire peur jusqu'au moindre accident.

Je voy déjà partout les Agneaux, qui paroissent
 Autour de nos Genets, qui tous vous reconnoissent,
 Engagez comme ils sont d'un lien conjugal,
 A vous servir toujours par un devoir fatal.
 J'apperçois le troupeau sous les ombres plaisantes,
 Avecque les Maris des Brebis innocentes.
 La Déesse défend le silence aux Oiseaux;
 Pour les ouïr chanter autour des Arbrisseaux.
 Les Cignes babillards d'une voix enrouée,
 Font autour des Estangs un bruit qui nous recrée.

Les filles de Terée à l'ombre d'un Peuplier
 Cajolent, au sujet de ne s'y pas fier,
 Avec tant d'agrément, qu'il semble qu'une bouche
 En pousse les accents pour fléchir une foughe :
 Et je puis croire aussi qu'on ne sçauroit nier
 Qu'une Sœur ne se plaigne icy d'un Mary fier.
 Elle chante. Ecoutons, un peu de patience.
 Quand est-ce, nous dit-elle, avec son éloquence,
 Que nostre doux Printemps reviendra parmi nous ?
 Je ne puis plus parler de son juste courroux.
 Mais quand me dois-je taire, ainsi que l'Hirondelle,
 Qui quelquesfois muette étouffe sa querelle ?
 C'est assez, mes discours sont déjà superflus.
 Apollon qui me fuit ne me regarde plus,
 Et la Muse me quitte. Ainsi par le silence,
 Le sien perdit Amycle avec impatience.

Qui n'a iamaïs aimé, qu'il brulle nuit & iour,
 Eprouvant dès demain tous les traits de l'Amour.

IL sera aisé de voir que l'on a voulu éluder la propre signification de certains termes en quelques Epigrammes de Catulle, parce que l'honnesteté ne l'eust pû souffrir, & que d'ailleurs, il est certain que les choses n'en seroient ni meilleures ni plus belles. Le Poëte a entendu en quelque lieu Mamurra, par le mot *Mentula*, que l'on n'a pas voulu traduire, non plus que le Culus de la 98. Epigramme, que l'on a rendu par dos, & les mots *pedicare*, *irrumare*, & autres semblables qui sont insupportables. Cesar avec toute sa gloire, n'est pas traité dans cet Ouvrage avec tout le respect que sa grande puissance, & son grand merite d'ailleurs eussent pû exiger. Mais cet excellent Personage ne fit pas seulement semblant de se soucier d'une telle licence, & n'en fit pas aussi pour cela un plus mauvais traitement à Catulle, qui l'avoit si peu ménagé. Ce qui ne l'a point deshonoré : car les grands Princes sont au dessus de ces petites railleries, ce qui ne l'empescha pas aussi de porter son ambition iusques au plus haut point qu'elle pouvoit monter.

FIN.